historia.fr
Historia
N°1 depuis 1909
Prix Historia
Le palmarès
L'INCROYABLE
invention
des écritures
Sumériens • Chinois • Mayas • Égyptiens...
ALL 7,20 € - BEL 6,70 € - ESP 6,70 € - GR 6,70 € - ITA 6,70 € / LUX 6,70 € - PORT/CONT 6,70 € - ANDORRE 5,80 € - CH 11 FS - DOM/S 6,70 € - MAY 8,10 € - TOM/S 880 XPF - MAR 60 DH - TUN 9,80 TND - CAN 9,99 $ CAN
JANVIER 2022 - N°901
L 13475 - 901 - F: 5,70 € - RD



HISTOIRE TV
Les histoires qui font l'Histoire
Série inédite
CHARITÉ
GUERRE FROIDE
Dans la ville de Berlin tiraillée entre l'est et l'ouest,
découvrez l'hôpital de la Charité et ses médecins dans la tourmente.
JEUDIS 13, 20 ET 27 JANVIER 20.50
bouygues
canal 121
CANAL+
canal 118
Chips Time
free
canal 205
orange
canal 122
SFR
canal 177
SALTO
REPLAY DISPONIBLE 60 JOURS
Suivez-nous sur histoiretv.fr
© ARD - Stanislav Honzik



41, bis avenue Bosquet, 75007 Paris.
www.historia.fr – Tél. : 01 70 98 19 19.
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.

Pour toute question concernant votre abonnement : Tél. 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements, 45 avenue du Général Lercerc - 60 643 Chantilly Cedex. E-mail : abo.historia@groupe-gli.com
Tarifs France : 1 an, 10 nos + 1 no double *Historia* : 60 € ; 1 an, 10 nos + 1 no double Historia (mensuel) + 4 *Historia Spécial* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays nous consulter.

Anciens numéros : SERVICE VENTE AU NUMERO - VPC 8, rue d'Aboukir - 75002 Paris - Tél. : 01 70 98 19 24.
mail : commandes@historia.fr
Réassort kiosque : 01 70 98 19 24.

Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur général : Philippe Menat.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.

RÉDACTION
Rédacteur en chef : Éric Pincas (19 39).
Rédacteur en chef adjoint chargé des Spéciaux : Victor Battaggion (19 40). **Assistante :** Florence Jaccot (19 23).
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet (19 46) ; Xavier Donzelli (19 45) ; Nathalie-Anne Soumaire (19 47).
Directeur artistique : Stéphane Ravaux (19 44).
Rédacteurs graphistes : Nicolas Cox (19 43), Virginie Seiller.
Rédactrices photo : Ghislaine Bras (19 42), Anne-Laure Schneider (19 07), Nathalie Debotte.
Conception graphique : Dominique Pasquet.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Olivier Coquard, Bruno Dumézil, Patrice Gélinet, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
La rédaction est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, illustrations et légendes.
Responsable administratif et financier : Jaye Reig.
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11) ;
Ventes messageries : Frédéric Vinot – 01 42 36 80 52.
Agrément postal Belgique n° P207231.
Diffusion librairies : Pollen/Dif'pop'.
Tél. : 01 43 62 08 07 - Fax : 01 72 71 84 51.
Responsable marketing direct : Linda Pain (19 14).
Responsable de la gestion des abonnements : Magali Viette (19 12).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Rédactrice Web : Véronique Dumas (vdumas@historia.fr).
Cellule numérique : Andréa da Palma, Henriette Casaubieilh.
Activités numériques : Bertrand Clare (19 08).

RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs : 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris.
Directeur général : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com). **Équipe commerciale :** Romain Provost (01 44 88 89 27, rprovost@mediaobs.com) ; Louis Dupont (01 44 88 93 72, ldupont@mediaobs.com). **Exécution :** Cédric Aubry (01 44 88 89 05, caubry@mediaobs.com).
Impression : BLG (Toul). Imprimé en France/Printed in France.
Dépôt légal : janvier 2022.

Commission paritaire : n° 0321 K 80413. ISSN : 1270-0835. *Historia* est édité par Les Éditions Croque Futur.
Ce numéro contient un encart abonnement *Historia* sur les exemplaires kiosque France ; un encart abonnement *Edigroup* sur les exemplaires kiosque Suisse et Belgique.

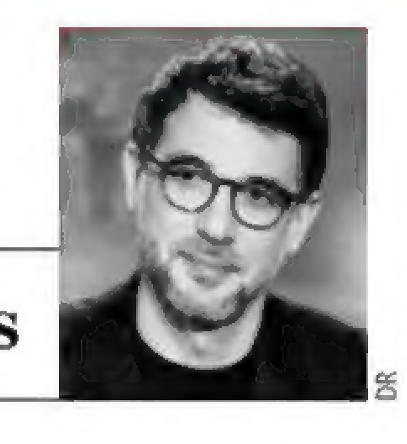
PHOTOS DE COUVERTURE :
NPL - DeA Picture Library/Bridgeman Images (2), Bridgeman Images, akg-images/Erich Lessing

Origine du papier : Autriche - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = +0,008kg/tonne de papier.





PAR ÉRIC PINCAS



DR

RIEN N'ÉTAIT ÉCRIT

Le plein et le délié… tout un art. Subtil équilibre du glissement de la plume au contact de la feuille de papier où s'opère comme par magie le passage de l'oral à l'écrit. Cet apprentissage parle à nos souvenirs, réveille nos âmes d'enfants. Comment oublier ces gestes fébriles, au moment de dessiner les toutes premières lettres de l'alphabet, sur nos cahiers d'écoliers, ces exercices où nous répétions nos gammes, lettre après lettre, mot après mot, en prenant soin de ne pas sortir du cadre fixé par les lignes et les carreaux, comme une assurance à nos dérapages incontrôlés ? Ah, ce satané *I* majuscule que j'ai longtemps confondu avec le *J*, la boucle en moins ! Il m'a valu bien des ratures à l'encre rouge… Je suis convaincu que chacune et chacun d'entre vous garde en mémoire quelques moments forts de cette initiation périlleuse.

Avions-nous seulement conscience de l'incroyable pouvoir qui nous était ainsi transmis ? Celui de créer, de raconter, d'animer les êtres et les objets, de ressusciter les morts, de voyager dans l'espace et le temps, de réinventer le monde, de libérer la parole… Sans compter les usages quotidiens, au prime abord anodins, qui ont pourtant révolutionné nos activités et notre manière de communiquer. Un champ des possibles aux perspectives infinies, inégalement partagées, qui nous a été légué il y a au moins trois mille cinq cents ans… Remonter aux racines de l'écriture, c'est découvrir une arborescence insoupçonnée et des berceaux multiples qui dépassent les seules frontières de la Mésopotamie et la naissance des premières cités-États. L'Égypte, la Chine et l'Amérique s'inscrivent elles aussi au cœur de cette odyssée.

LE POUVOIR DE CRÉER, DE RACONTER, DE VOYAGER DANS L'ESPACE ET LE TEMPS ET DE RESSUSCITER LES MORTS

Linguistes, philologues et historiens unissent ce mois-ci leurs talents pour vous conduire sur les chemins de cette extraordinaire aventure dont l'histoire mérite d'être gravée en lettres d'or. Des images aux sons, des syllabes aux mots, nos auteurs usent ici d'utiles démonstrations pour bien rendre compte de cette évolution complexe et des différents rôles dévolus à l'écriture. Ils retracent notamment la naissance de notre alphabet latin. Un trésor inestimable qu'il nous faut veiller à ne pas dilapider à l'heure des émojis évanescents de nos textos paresseux. Certains y verront un retour aux sources, d'autres une révolution en cours. C'est toutefois en toutes lettres, chers lecteurs, que nous vous adressons nos meilleurs vœux pour cette nouvelle année. Qu'elle soit inspirante pour nous tous. ◆

@ **POUR CONTACTER LA RÉDACTION,** adressez votre courrier électronique à **redaction@historia.fr**



SOMMAIRE N° 901 / Janvier 2022

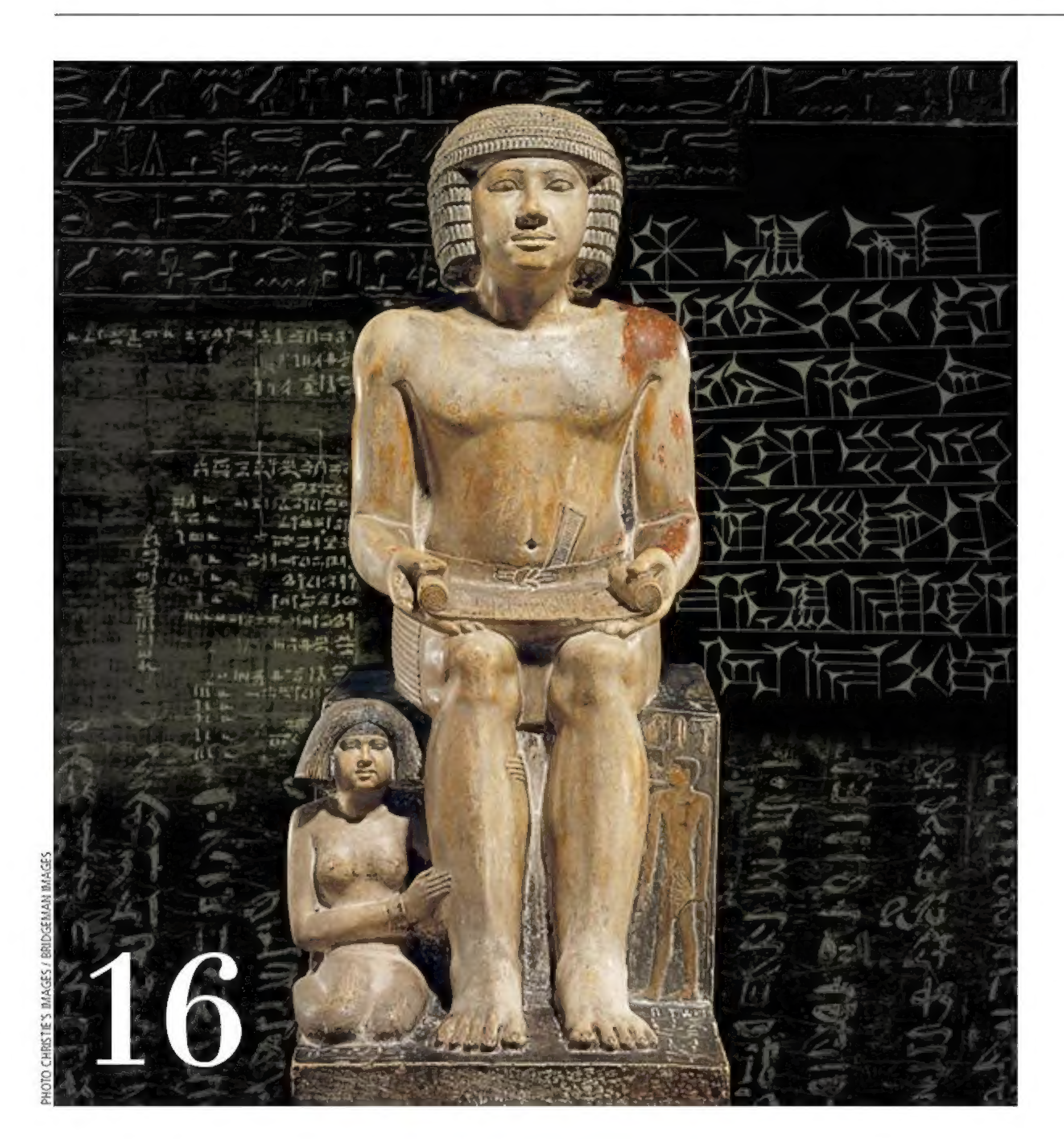


PHOTO CHRISTIE'S IMAGES / BRIDGEMAN IMAGES

8 MÉMENTO

16 DOSSIER

L'INVENTION DES ÉCRITURES

Une naissance plurielle, à quatre endroits de la terre, et une longue et fascinante évolution du dessin vers les syllabes et les lettres.

LA PLAYLIST Historia VIALMA

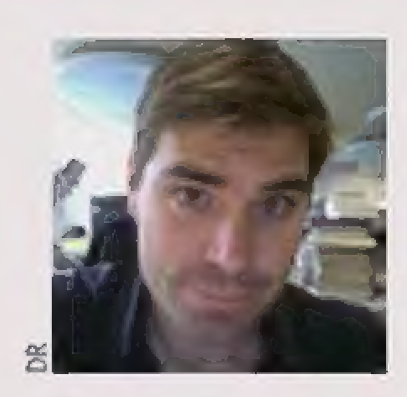
Cunéiformes, pictogrammes, idéogrammes. Mésopotamie, Égypte, Chine, Indus… l'invention de l'écriture est aussi protéiforme que mondiale. *Historia* a demandé à VIALMA, le service d'écoute en ligne dédié à la musique classique et au jazz, de rendre hommage en musique à toutes les civilisations qui ont posé les bases de l'écriture. De l'Égypte ancienne à l'empire du Milieu en passant par l'Amérique centrale des Mayas, c'est bien l'alpha et l'oméga de la littérature que vous retrouverez en musique sur **Historia.fr.**


GEOFFROY MATHIEU/OPALE

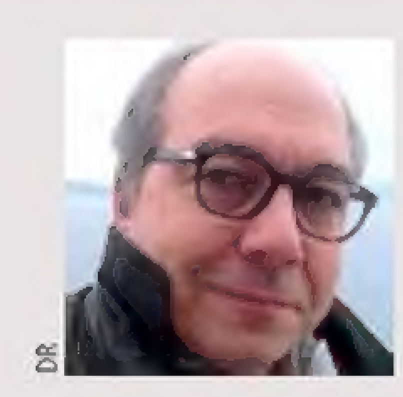
LOUIS-JEAN CALVET Sociolinguiste, professeur des universités, auteur de nombreux essais, dont une *Histoire de l'écriture* (Fayard-Pluriel, 2011).


DR

JEAN-JACQUES GLASSNER Directeur de recherche émérite au CNRS, spécialiste de la Mésopotamie, il a écrit *Écrire à Sumer. L'invention du cunéiforme* (SEUIL, 2000).


DR

CHARLES GIOL Normalien, agrégé, il enseigne à Science Po. Journaliste, il a signé une *Histoire de France de 1914 à nos jours* (PUF, rééd. 2015).


DR

LAURENT LEMIRE Journaliste et auteur d'une dizaine d'ouvrages. Il vient de publier un récit scientifique et biographique : *La Machine de Pascal*, chez Grasset.


DIDIER GOUPY/SIGNATURES

PIERRE TALLET Directeur, au CNRS, de l'UMR « Orient et Méditerranée ». Auteur des *Papyrus de la mer Rouge*, étude archéologique du temps de Kheops (t. 2, IFAO, 2021).



HIGH SEA PRODUCTIONS ET SCOPE PICTURES 2017



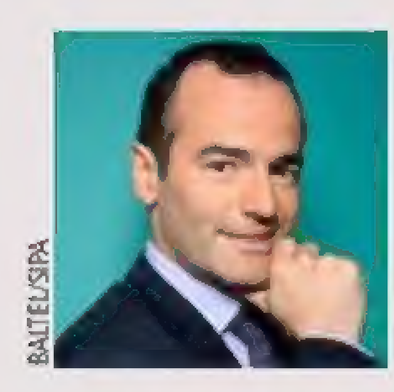
BERTRAND STOFLETH/MUSÉE DES CONFLUENCES/SP



MANUEL COHEN


DR

PIERRE BERGOUNIOUX
Écrivain, essayiste, auteur de plus de 40 livres, dont ses *Carnets de notes* (Verdier) : cinq tomes de réflexions sur la période 1980-2020.


BALTEL/SIPA

FRANCK FERRAND
Historien, homme de radio, auteur de nombreux livres à succès. Dernier ouvrage paru : *Portraits et Destins* (Perrin/Historia, 2021).


GUILLAUME MAIMONE

CLAIRE L'HOËR Normalienne et agrégée d'histoire, elle a signé en 2020 chez Fayard la biographie remarquée *Anne de Bretagne : duchesse et reine de France*.


GIL LEFAUCONNIER

LAURENT VISSIÈRE Ancien élève de l'ENS et de l'École nationale des chartes, spécialiste de l'histoire militaire, il est professeur à l'université d'Angers.


DR

ÉLISABETH COUTURIER
Journaliste et éditrice chez Flammarion. Auteure d'*Art contemporain : ce qu'il doit aux chefs-d'œuvre du passé* (Flammarion, 2021).


Débrouille-toi pour rater ta prestation !
Quoi ? ... J'arrive !


Pardon ?!


Le roi t'a distinguée...


... Et ta mère, la concubine Ouenro, murmure à son oreille en te regardant... elle assure sa pérennité !


... Et ton père a ce sourire... il avait le même lorsqu'il a remarqué ma cousine Sithathor avant de la coucher dans son lit...


Il va faire de toi sa femme, Neith !
Alors, danse mal !


Sois maladroite et disgracieuse !

À SUIVRE...

COVID

Le baiser, quelle histoire !

L'épidémie a mis à mal nos coutumes les mieux établies… Parmi elles, la bise. Mais cette façon de se saluer n'est ni universelle ni éternelle…



« Smack »



« Slurp-Slurp »



« Snif-Snif »

« Arrêtez les embrassades », répètent les autorités depuis le début de la crise sanitaire. Chère aux Français, la bise survivra-t-elle au Covid-19 ? Ou sera-t-elle remplacée par de nouveaux rituels pour saluer autrui et lui exprimer son affection ? En la matière, les usages n'ont, en tout cas, cessé d'évoluer au fil des siècles et varient suivant les continents.

À la Renaissance, les Européens ont coutume de se saluer en s'embrassant sur la bouche (lèvres closes). Un héritage du « baiser de paix » institué par les premiers chrétiens en signe de communion des âmes, mais aussi d'un baiser médiéval très politique, celui que le vassal donnait à son suzerain, ou que deux seigneurs échangeaient pour entériner leur réconciliation.

Ce baiser sur la bouche est d'abord réprouvé par les partisans de la Réforme, qui le remplacent par la poignée de main. L'Europe catholique le rejette à son tour au XVIIIe siècle, avant d'adopter le baiser sur les joues à la fin du siècle suivant. À la même époque, les premiers anthropologues sont surpris par les formes de salutation qu'ils observent durant leurs voyages. En Extrême-Orient, où l'on se salue sans contact, le baiser est jugé répugnant, évoquant même le cannibalisme.

Les amants de Sumer

Le « baiser olfactif », qui consiste à appliquer son nez contre la joue d'un proche avant d'inhaler fortement, est au même moment observé chez les Inuits, les Mongols et certains peuples indiens. Quant aux Tibétains, ils se saluent en se tirant la langue. Seul le baiser voluptueux des amants semble finalement universel. Attesté dès l'époque sumérienne, exalté par l'art érotique de la Chine ancienne et le *Kama-sutra*, il n'a toutefois pris une dimension romantique, déconnectée de l'acte sexuel, que dans la première moitié du XXe siècle. Jusqu'à ce que le cinéma impose le standard du baiser hollywoodien, les garçons des campagnes françaises avaient, suivant les régions, coutume de déclarer leur flamme aux filles en leur pinçant le bras, en leur tapant sur l'épaule ou encore en… leur lançant des pierres. ◆ CHARLES GIOL

Confidentiel **Un groupe d'investisseurs en cryptomonnaies,** qui avait rassemblé la somme de 40 millions de dollars, a manqué de peu l'acquisition d'un rare exemplaire original de la Constitution américaine de 1787. Le document, l'une des treize copies connues dans le monde, a été vendu 43 millions de dollars lors de la vente aux enchères à New York. MATHILDE SAMBRE

MOYEN ÂGE

3 QUESTIONS À MARTIN AURELL*

Fin octobre, une épée a été repêchée par un plongeur au large de Haïfa, en Israël. De quel type d'épée s'agit-il ?
C'est une épée à deux tranchants avec une garde protégeant la poignée, un pommeau circulaire et une lame d'un mètre environ. Elle ressemble, par ces caractéristiques, à une arme occidentale, forgée aux XIIe-XIIIe siècles.
A-t-elle pu appartenir, comme on l'a dit, à un croisé ?
Le littoral de la région de Haïfa, près de Saint-Jean-d'Acre a été sous contrôle latin presque sans interruption jusqu'en 1291. On peut imaginer que cette épée ait appartenu à un croisé, débarquant d'Europe, ou à l'un de ses descendants ayant fait souche. Le nettoyage de l'épée, mené par l'autorité israélienne des Antiquités, apportera des éclaircissements.
Quel est le degré de rareté de cette pièce ?
C'est un type d'épée assez répandu aux XIIe et XIIIe siècles. Mais peu d'épées de cette période ont été retrouvées immergées, contrairement à des armes du haut Moyen Âge qui étaient jetées dans les flots pour des raisons rituelles, ce qui explique le caractère exceptionnel de cette découverte. ◆

PROPOS RECUEILLIS PAR MARGOT BOUTGES

* Professeur au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CESM) de l'université de Poitiers.


JACK GUEZ/AFP

AU FIL DE L'EAU Cette imposante arme fut-elle maniée par un croisé ?


D.R.

LA CHRONIQUE DE **NOTA BENE**

Retrouvez chaque mois dans nos colonnes le billet de Benjamin Brillaud, vidéaste n° 1 des chaînes d'histoire sur le Web, ainsi que sa vidéo sur www.historia.fr

UN SECRET BIEN ÉVENTÉ

Qui n'a jamais rêvé de résoudre un mystère qui alimente les fantasmes depuis des siècles ? Localiser l'Atlantide, découvrir l'identité de Jack l'Éventreur ou encore percer le secret des énigmatiques archives du Vatican, cela serait incroyable ! Eh bien, j'ai une bonne nouvelle pour vous : les archives du Vatican n'ont absolument rien de secret ! Et pour cause : la France les a presque intégralement pillées… En 1806, Napoléon est en guerre contre une bonne partie de l'Europe. Il exige que les États pontificaux se rallient à la France. Pie VII refuse et, en 1809, les Français envahissent Rome – le pape sera emprisonné à Savone, près de Pise, avant son transfert à Fontainebleau en 1812. Napoléon donne l'ordre de saisir l'intégralité des archives pontificales et de les envoyer en France. Dans la nuit du 1er janvier 1810 est lancée la saisie de tous les papiers administratifs et historiques de Rome pour s'emparer de ce qui touche à l'histoire et à la gestion du Vatican. Après plusieurs trajets, les archives sont centralisées à Paris : l'ensemble représente 3239 caisses ! Tous ces documents s'entassent sous les colonnades de l'hôtel de Soubise (aujourd'hui le siège des Archives nationales). C'est là que les archivistes français se sont appliqués à tout inventorier et tout décrire, avant le retour de ces documents à Rome en 1817. Une source inestimable sur l'histoire de l'Europe depuis la fin du Moyen Âge, mais rien de bien différent de ce qu'on s'attendrait à trouver dans les archives d'un État doublé d'une autorité religieuse s'étendant sur tout le continent. Les archives des papes ne sont en tout cas plus totalement secrètes depuis près de 200 ans ! ◆

Confidentiel **Après *Les Tudors* et *Vikings*,** le scénariste Michael Hirst s'attaque au Far West avec une nouvelle série historique consacrée à Billy the Kid, interprété par Tom Blyth. Le synopsis promet « une aventure romantique », évoquant la vie du célèbre cow-boy et malfrat aux origines irlandaises. La diffusion est prévue courant 2022. M. S.

VILLA D'HADRIEN: ALLEZ-Y !

À qui n'a jamais vu, à Tivoli, près de Rome, la sublimissime et baroquissime villa de l'empereur Hadrien, il est conseillé de réserver un vol pour Rome (50 à 85 €), de prendre le train (2,60 €) jusqu'à Tivoli puis le bus. Autre solution pour les casaniers: scanner le QR Code ci-dessous ou consulter sur votre ordinateur les extraits de la reconstruction en 3D de la villa, réalisée entre 2007 et 2012 par le World Heritage Laboratory (vwhl. soic.indiana.edu/villa/ index.php). Les sites illustres du monde méditerranéen édifiés dans le palais d'Hadrien sont ici redéployés dans de la pierre virtuelle. Travail rendu possible grâce à un don anonyme à la National Science Foundation, créée en 1950 aux États-Unis.

GUILLAUME MALAURIE



Une république, deux Chines

Les célébrations des 110 ans de la république de Chine, instaurée le 1er janvier 1912, seront à surveiller de près. Pékin comme Taipei revendiquent en effet la filiation à ce régime qui, dans la foulée de la révolution de 1911, a mis fin à deux mille ans de dynasties impériales.

Les deux frères ennemis se disputent aussi l'héritage du premier président de cette république, Sun Yat-sen. À Taïwan – dont le nom officiel est «république de Chine» –, le démocrate mort en 1925 fait figure, avec Tchang Kaï-chek, de père de la nation. Mais, sur le continent, la Chine communiste ne veut à aucun prix laisser ce privilège à l'île rebelle. En octobre 2021, pour fêter les 110 ans des événements de 1911, c'est sous un portrait de Sun Yat-sen, «le père de la révolution», que Xi Jinping a évoqué la «réunification de la patrie», «dans l'intérêt général de la nation chinoise, y compris des compatriotes de Taïwan».



XINHUA NEWS AGENCY/CHINE NOUVELLE/SIPA

UNION Le 9 octobre dernier, Xi Jinping célèbre le 110e anniversaire de la révolution sous le portrait du « père de la Chine moderne », Sun Yat-Sen.

Pour faire rentrer l'ex-Formose dans son giron, la Chine fait miroiter à Taïwan les libertés garanties par la formule «Un pays, deux systèmes», en vigueur à Macao et à Hong Kong. Mais le tour de vis opéré par Pékin à l'encontre de l'ex-colonie britannique a renforcé les craintes des Taïwanais de subir le même sort. Et de renoncer à leur démocratie, qui reste, avec le nationalisme et le bien-être du peuple, l'un des Trois Principes énoncés par Sun Yat-sen. ◆ INÈS SPADA

AUBERVILLIERS Des appartements-musées

Aubervilliers – 90 000 habitants – fut le berceau de la chimie française et le grand refuge des populations ouvrières «parisiennes» pendant deux siècles. Elle fut aussi la ville de Pierre Laval, son maire SFIO puis collabo. Puis celle de Charles Tillon, résistant communiste… et dissident. Une mémoire en lambeaux. L'idée de figer quelques appartements tels qu'ils étaient dans les années 1950 et 1960 pour raconter une histoire sociale et familiale est donc excellente. S'inspirant d'une muséographie pionnière (Le Lower East Side Tenement Museum à New York), l'Association pour un musée du logement populaire (Amulop) travaille sur les archives écrites et orales pour acquérir un immeuble témoin au milieu des mille et une opérations d'urbanisme actuelles. Bravo ! ◆ G. M.

Confidentiel **Un Américain a acheté il y a près de quatre ans dans un vide-grenier du Massachusetts,** pour la modeste somme de 30 dollars, un dessin qui s'est avéré être d'Albrecht Dürer (1471-1528). La valeur de cette esquisse représentant la Vierge et l'Enfant pourrait atteindre 50 millions de dollars. À l'heure où nous écrivons ces lignes, la date de sa mise en vente n'a pas été fixée. M. S.



INSOLITE de Frédérick Gersal

DES ENCHÈRES DE TIMBRÉS !

C'est vrai que nous connaissons régulièrement des augmentations du prix de nos timbres-poste en début d'année. Mais avec cet exemple, le tarif devient prohibitif, délirant ! Tout simplement parce qu'il s'agit du premier timbre-poste de l'histoire qui est mis aux enchères le 7 décembre 2021 et pourrait atteindre la somme de 6 millions de livres sterling, soit 7 millions d'euros ! Il s'agit d'un exemplaire du *Penny Black*, sur lequel figure le profil de la reine Victoria. Cette vignette a été collée sur un document le 10 avril 1840 par Robert Wallace, le réformateur britannique des services postaux, ce qui en fait le plus ancien timbre-poste au monde ! N'oublions pas qu'avant la mise en place de ce système, c'était le destinataire qui devait s'acquitter des frais de port des courriers ! ◆



EYEPRESS NEWS/AFP



« Dans la Russie des Soviets : grue (appelé aussi tympan et ici à double tambour) actionnée par des hommes ». Agence de presse Meurisse, 1921. Bibliothèque nationale de France, Département des Estampes et de la photographie, EI-13 (2694).

BNF GALLICA

LES PÉPITES DE LA BNF / GALLICA https://gallica.bnf.fr/

« Dans la Russie des Soviets »

Octobre 1921. Quelque part dans la campagne russe, qui n'est pas encore soviétique au sens strict, des hommes actionnent une grue en marchant dans un tambour. On s'interroge sur l'esprit qui anime le photographe. Les grues à vapeur existent depuis longtemps déjà. Alors pourquoi montrer ce mode de levage archaïque ? Depuis le Xe Congrès du Parti communiste russe en mars, Lénine avait décidé d'abandonner le communisme de guerre, qui avait laissé un pays exsangue. Les révoltes se multipliaient, les campagnes notamment étaient ravagées par la famine et le typhus. La Nouvelle Politique économique (NEP) se voulait moins stricte, et revenait sur certains des choix collectivistes : « Nous devons reconnaître comme indispensable les concessions, l'achat de machines et d'instruments pour les besoins de l'agriculture, afin de les échanger contre du blé et rétablir de la sorte entre le prolétariat et les paysans des rapports qui assurent son existence en temps de paix » déclare Lénine dans son discours du 8 mars.

Ce que la plupart des Français retiendront de cette période, outre les tentatives d'explication de la NEP dans les journaux comme *L'Humanité*, c'est davantage ce que dit Albert Londres de la Russie dans un reportage publié le 4 décembre 1921 : « On aurait dit qu'à mesure que j'avançais, l'air de la Russie se raréfiait. Je recevais, à mon insu, le baptême du bolchevisme. […] – Madame, disais-je, vous avez faim, je le vois ; mangez. – L'habitude en est prise, nous n'avons plus faim maintenant. » ◆ FRÉDÉRIC MANFRIN, CHEF DU SERVICE HISTOIRE AU DÉPARTEMENT PHILOSOPHIE, HISTOIRE, SCIENCES DE L'HOMME.

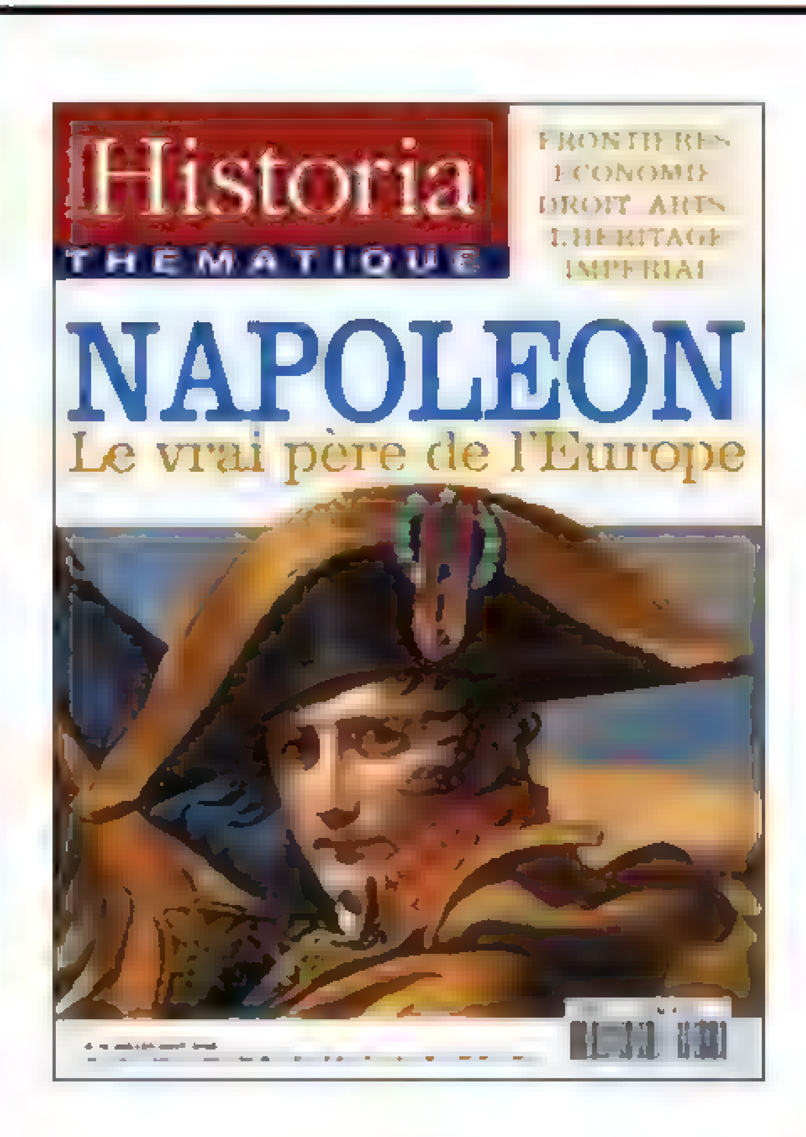
Place aux lecteurs

Commentaires, rectifications, précisions et témoignages : cette rubrique est la vôtre, afin de prolonger la réflexion autour des articles publiés dans le magazine comme sur son site Internet.

Écrivez-nous à
Historia
Courrier des lecteurs
8, rue d'Aboukir
75002 Paris

Par courriel
courrier@historia.fr

Sur notre site
www.historia.fr



DROIT DU SOL : NAPOLÉON OU FRANÇOIS Ier

Dans l'un de vos anciens numéros d'*Historia* sur Napoléon (n°78, juillet-août 2002), vous laissez entendre que le « droit du sol » date de Napoléon. Or j'apprends ce matin que le « droit du sol » remonte à François Ier. Vous êtes pourtant une référence, à qui donc se fier ?

MARIE LE BLOAS

L'affaire est compliquée. Le droit du sol est reconnu de facto par un arrêt du parlement de Paris concernant les droits à l'héritage en 1515. Et la Révolution française confirme cet usage en vigueur depuis le XVe siècle. Dans son livre Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution *(Grasset, 2002), Patrick Weil explique cependant que, lorsque la France se dote d'un véritable droit de la nationalité avec le Code Civil de 1803, c'est le droit du… sang qui s'impose quand bien même aucun critère ethnique n'est retenu. « La nationalité est désormais un attribut de la personne, dit Weil, elle se transmet comme le nom de famille, par la filiation. Elle est attribuée une fois pour toutes à la naissance, et ne dépend plus de la résidence sur le territoire de la France. » Le paradoxe, c'est que Napoléon, qui fabriquait des Français avec tous les Européens (ou presque) de l'Empire, n'était pas sur cette ligne – lui qui défendait que « si les individus nés en France d'un père étranger n'ont pas de biens, ils ont au moins l'attachement que chacun a naturellement pour le pays qui l'a vu naître ». Et, peu à peu, le droit du sol d'Ancien Régime refait surface. C'est en 1889 que la République réintroduit pleinement le droit du sol à parité avec le droit du sang. Par principe et par intérêt : il s'agissait de transformer les nombreux enfants de migrants italiens ou polonais en vaillants soldats de la République. Donc 100 % citoyens.*

GUILLAUME MALAURIE

1941 AVANT 1944…

Avec retard (et donc je suppose ne pas être le premier), je voulais vous signaler une erreur de date dans le numéro 898 d'octobre 2021. À la page 20, la légende de la photo servant à illustrer l'article « L'Europe entière aux mains de Hitler » est erronée. Il est indiqué ceci : « En avril 1944, l'Allemagne vient en aide à son allié italien ». Il s'agit bien évidemment d'avril 1941. Cela n'a pas été difficile pour moi de déceler cette coquille, le titre du dossier m'a bien aidé. Merci pour la qualité de vos articles. Je prends plaisir à lire mon magazine tous les mois.

JULIEN HOUZÉ



LES GÉORGIENS LIBRES !

Très cher Monsieur Teyssier, merci pour votre article passionnant et fort bien documenté et félicitations pour votre dossier de 24 pages d'octobre 2021. Lecteur (jamais déçu) du magazine *Historia*, permettez-moi de porter à votre connaissance un fait historique survenu le 26 septembre 2021 : la célébration du centenaire de la reconnaissance par la France de l'indépendance de la Géorgie. Cet événement, qui s'est tenu à l'hôtel des Invalides et sous l'arc de Triomphe, a été organisé par l'Association géorgienne en France. Ce dossier (sur le site www.samshoblo.org) vous donnera peut-être l'occasion de citer, dans un prochain article, le sacrifice de nombreux officiers (le compagnon de la Libération et lieutenant-colonel Dimitri Amilakvari au premier chef) qui avaient choisi de combattre pour la liberté, la justice et l'indépendance.

OTHAR PATARIDZE, ancien président de l'Association géorgienne en France.

COLONEL ORTHOLAN À L'APPEL !

Plusieurs lecteurs demandent comment obtenir l'ouvrage cité dans la newsletter *Le Génie militaire. 400 ans de l'Histoire de France. XVIIe-XXIe siècles*, du colonel (er) Henri Ortholan, et illustré par Gérard Berthelot (64 p., 18,50 euros).
Le contact : Olivier Berthot, 31, Place du Grand-Clos 49590 Fontevraud-l'Abbaye. olivierberthot@olizel.com





SALON
RETRO MOBILE
LE PASSÉ A TOUJOURS UN FUTUR
02-06
FÉVRIER 2022
PARIS PORTE DE VERSAILLES
PAVILLONS 1.2.3
RETROMOBILE.FR
#RETROMOBILE
VENTE AUX ENCHÈRES
ARTCURIAL
// Motorcars
04 FÉVRIER
POUR ACHETER VOTRE BILLET
20€ AU LIEU DE 24€ EN CAISSE
RENDEZ-VOUS SUR WWW.RETROMOBILE.FR
© Loïc Kernen
MOTUL
COMEXPOSIUM



HUBERT GERMAIN, NOËL ET LA RÉSISTANCE

Je me souviens des Noëls de mon enfance. Nous les passions chez ma grand-mère dans une grande maison de la banlieue parisienne perdue dans un parc planté de vieux arbres, avant que Delouvrier et ses villes nouvelles ne le fassent disparaître. Tout y était anglais. On y pratiquait le rite du cake, du pudding et du goûter. Avec mes cousins, nous chantions *Jingle Bells*, bien alignés devant le sapin, et *Silent Night*, que je ne réécoute jamais sans penser à ces moments-là. La crèche était faite de mousses et de branches de houx cueillies dans le parc. Chacun y mettait sa pantoufle pour les cadeaux, que les parents distribuaient par ordre d'âges, du plus jeune au plus vieux, et cela n'allait pas sans batailles.

Je me suis rappelé tout cela en écoutant le discours d'hommage d'Emmanuel Macron à Hubert Germain et aux compagnons de la Libération, le 11 novembre, au Mont-Valérien. N'est pas Malraux qui veut, mais il y avait de beaux passages dans ce discours: sur notre dette aux héros de l'appel du 18 juin, sur la liberté, sur notre esprit de résistance «de Bouvines au Chemin des Dames» et «de Reims à Koufra». Comme si nous l'avions un peu perdu en cours de route. Et je me suis mis à penser aux Noëls de ces apatrides de 1940 qui, pendant cinq ans, se sont battus aux quatre coins du monde pour défendre leur pays. Mes parents m'avaient offert à l'un de ces Noëls d'enfant une belle édition, que j'ai conservée, d'un message prononcé par de Gaulle à la radio de Londres en décembre 1941: «Aux enfants de France». Il y parle comme l'on raconterait un conte sans âge: «Il y avait une fois la France», et de comparer les nations à des dames «plus ou moins belles, bonnes et braves», et de faire de «notre dame la France» la plus belle et la plus brave, bien que honteusement occupée par une voisine «brutale, rusée et jalouse», l'Allemagne. Son message s'achevait comme il avait commencé, par une personnification morale des acteurs de son récit qu'on croirait sortie d'un conte d'Andersen: «Vous recevrez bientôt une visite, la visite de la Victoire. Ah! Comme elle sera belle, vous verrez.» Ce de Gaulle-là est le plus surprenant de tout ce que l'on sait de lui. Ses Noëls dans son petit appartement de Seamore Grove, près de Hyde Park, puis, à partir de 1942, dans le quartier plus paisible de Hampstead, dans le nord-ouest de Londres, à moins qu'il ne les ait passés à la campagne dans sa résidence de Rodinghead, devaient être infiniment moins poétiques et plus tristes. Yvonne l'avait rejoint, cependant, et leurs deux filles, Élisabeth et Anne. Mais quelle solitude! Je relis au même moment les souvenirs de mon oncle Jean de Pange, un Français libre de la première heure, et j'y trouve encore plus de tristesse. Il était à Fort-Lamy, au Tchad, avec Leclerc, en décembre 1940. Quelques jours après Noël, il allait être le premier Français à survoler Koufra, à bord de son Blenheim, avant que la France n'y plante son drapeau. «Noël arrive, notre premier Noël en exil et aussi le plus triste de ceux que j'ai connus.» Pour cacher son bourdon, il part faire une balade à cheval dans le désert. Ses camarades organisent un réveillon, mais le cœur n'y est pas. «Nous avons tous le cafard des exilés et, pour mettre un peu d'ambiance, nous chantons des chansons d'escadrille.» Ils devaient être des milliers comme lui à travers le monde, alors que le sort de la guerre était encore incertain. Peut-être faut-il être un peu poète pour oublier les aléas de l'exil? À Alger, en décembre 1943, Saint-Exupéry, lui, se consolait de sa solitude en pensant à ses émerveillements d'enfant, à Noël, le jour de ses 7 ans, chez l'un de ses oncles, dans sa maison du Var: «Il y avait à la Môle une bergerie extraordinaire, une crèche avec des moutons et des chevaux et un bœuf et un âne et trois Rois mages [...] et surtout une odeur de cire qui est pour moi l'essence de toute fête.» Pensait-il à cela lorsqu'il s'écrasa en mer le 31 juillet 1944? Décidément, les sortilèges de l'enfance l'emportent sur la mort, et la littérature sur les cruautés de la guerre. ◆



PEUT-ÊTRE FAUT-IL ÊTRE POÈTE POUR OUBLIER LES ALÉAS DE L'EXIL? COMME SAINT-EXUPÉRY, QUI, EN DÉCEMBRE 1943, SE CONSOLAIT DE SA SOLITUDE EN PENSANT AU NOËL DE SES 7 ANS, DANS LE VAR...


PUBLIC SÉNAT
« Il était une loi...
Quand le Sénat écrit l'Histoire »
Présentée par Matthieu Croissandeau
NOUVELLE ÉMISSION
1ÈRE DIFFUSION
Vendredi 17 décembre à 22h
et disponible en replay sur publicsenat.fr
En partenariat avec Historia

DOSSIER

L'INVENTION DES ÉCRITURES

On croyait l'écriture unique, on la découvre plurielle : dans ses formes (dessins, idéogrammes, lettres) et par sa naissance. Apparues dans quatre foyers distincts, les écritures n'en ont pas moins poursuivi des buts communs, parmi lesquels fixer le temps ou nommer les êtres et les choses. Des premières tablettes gravées aux applis dématérialisées, c'est un récit sur six millénaires que nous racontons ici. Comme un juste retour des choses pour cet outil précieux qui a fait entrer l'humanité dans l'Histoire.

Assigné Statue du scribe égyptien Sekhemka, assisté de sa femme, Sitmerit (v. 2400-2300 av. J.-C., Ve dynastie). • *Collection privée.*



« L'ÉCRITURE EST NÉE POUR NOUS ORIENTER ET METTRE NOS MOTS EN ORDRE »

Non, la Mésopotamie n'est pas le berceau unique de l'écriture. Et non, celle-ci n'a pas été inventée qu'à des fins comptables. Silvia Ferrara, professeure de philologie à l'université de Bologne, dynamite les idées reçues et nous ouvre à un monde où le signe est créateur de sens et vecteur d'harmonie.

HISTORIA – **Dans votre ouvrage *La Fabuleuse Histoire de l'invention de l'écriture*, vous rappelez que celle-ci a été inventée plusieurs fois et sur tous les continents… Vous vous opposez donc à l'idée de l'apparition de l'écriture accompagnant la naissance des seules cités-États dans un but strictement utilitaire…**

SILVIA FERRARA – Oui, l'invention de l'écriture n'est pas le seul apanage de l'État, qui est d'ailleurs une entité difficile à définir. Quelle définition en donne-t-on ? Celle de l'ordre, de l'organisation, de la pyramide sociale, du contrôle de la production. Pour créer l'écriture, vous n'avez pas besoin de ce schéma traditionnel. D'autres notions sont plus pertinentes : celle de communauté, de partage, de communication, laquelle passe par des gesticulations, l'émission de sons, des dessins… C'est peut-être cela la civilisation, davantage que l'État considéré comme un summum à atteindre. Il y a également des États qui n'ont jamais produit d'écriture, comme la culture kerma, en Nubie, ou l'Empire inca. De plus, lorsque les États commencent à écrire, ils n'utilisent pas nécessairement l'écriture uniquement à des fins bureaucratiques, qui leur sert au prélèvement des impôts, à la rédaction de rapports ou au commerce. L'invention de l'écriture en Mésopotamie a jeté une ombre sur notre capacité à la considérer au-delà de ces fonctions, mais il est désormais clair que la naissance de l'écriture et celle de l'administration ne vont pas nécessairement de pair. Ce serait faire preuve de myopie que de reléguer une invention aussi importante à cette seule fin. L'écriture est née pour donner des noms aux choses, à nous-mêmes, à notre environnement, au monde. Pour nous orienter et mettre nos mots en ordre.

H. – **Aux viviers reconnus des écritures originelles (Mésopotamie, Égypte, vallée de l'Indus, Chine et Méso-Amérique), vous élargissez le prisme au tifinagh des Touareg, au rongorongo de l'île de Pâques ou aux runes nordiques… Rares sont les inventions à connaître une telle arborescence…**

S. F. – Bien sûr. Créer de nouveaux signes pour un système graphique qui produit les sons d'une langue n'est pas un processus cognitif inhabituel dans l'histoire de l'humanité. Même si l'écriture durant l'Antiquité est demeurée un phénomène rare, elle a donné lieu à des créations variées. Il existe ainsi des systèmes d'écriture non déchiffrés, comme le rongorongo ou l'écriture de la vallée de l'Indus. Certains pensent même que ce ne sont pas de vraies écritures. Si elles le sont, ce sont des inventions de toutes pièces, sans aucune influence d'autres civilisations qui utilisaient déjà l'écriture. Les débats font rage sur leur statut. Les runes nordiques et le tifinagh ne sont pas des écritures inventées à partir de rien. Ce sont des systèmes alphabétiques qui ont été exposés à d'autres alphabets préexistants, tels que le latin et l'abjad phénicien. Bien que l'influence phénicienne pour le tifinagh ne soit pas aussi claire et que beaucoup de doutes sur ses origines subsistent.

H. – **L'apparition d'une écriture ne se fait pas en une fois, par décret, ni même en une ou deux générations, insistez-vous. L'entreprise cognitive faite de signes et d'images est toujours très graduelle et remonterait à la Préhistoire. Il y a même, dites-vous, une concordance des signes et des icônes sur la plupart des sites pariétaux…**

S. F. – C'est l'idée développée dans mon dernier livre [non traduit], *Le Saut.*


CRISTINA BULDRINI

Signes, chiffres, mots: un voyage aux origines de l'imagination. Comment en sommes-nous arrivés, en tant qu'espèce, à inventer des signes? La réponse prend racine loin dans le temps et n'est pas reconductible aux époques précédant directement les premiers témoignages d'écriture en Mésopotamie, en Égypte, en Chine ou en Méso-Amérique. Parvenir à inventer des signes, des icônes, des symboles est un processus graduel, très long. Il faut un système clair et transparent pour ceux qui dessinent, d'une part, et pour ceux qui lisent, d'autre part. J'utilise le terme « dessiner » d'une manière très provocatrice car, dès le Paléolithique supérieur, des icônes, des symboles, des emblèmes et beaucoup d'images que l'on trouve dans les grottes du monde entier (de l'Indonésie à la France) faisaient peut-être partie d'un système de communication que nous ne déchiffrerons jamais. Mais les Sapiens d'il y a 40000 ans étaient capables de parler et, à leur manière, lorsqu'ils dessinaient des icônes ou des signes géométriques, ce n'était pas dans un but esthétique. Tous les ingrédients de l'écriture sont déjà présents: une cohérence logique, un ordre, un système.

H. – **De quand date ce relatif consensus sur la multiplicité des origines de l'écriture parmi les chercheurs ?**

S. F. – Depuis une génération, des études avancées ont dépassé l'idée d'une invention unique de l'écriture. Il est maintenant clair qu'il y a eu au moins quatre inventions. Le déchiffrement du système d'écriture maya a été crucial. Après des années de travail, nous avons abandonné la théorie selon laquelle en Amérique centrale on utilisait des systèmes de notation mnémotechniques. Le maya est une véritable écriture, très complexe, avec une structure interne logo-syllabique et un large répertoire de signes. Les études sur les premiers caractères chinois de la fin du IIe millénaire av. J.-C., reposant eux aussi sur un arrangement syllabique, n'ont rien à voir avec le cunéiforme mésopotamien. Que l'écriture chinoise soit une invention sans aucune influence extérieure rencontre aujourd'hui l'approbation de la quasi-totalité de la communauté scientifique.

H. – **À la différence de vos collègues, vous n'êtes pas plus que ça fascinée par le miracle de notre écriture alphabétique, dans sa forme phénicienne puis grecque, avec les voyelles, et enfin latine… Et pourtant, Mao Tsé-toung avait nourri l'espoir d'imposer l'alphabet latin à son peuple !**

S. F. – Non, je ne suis pas une grande fan de l'alphabet, même si je reconnais ses mérites, qui ne font aucun doute. L'alphabet est le rasoir d'Ockham des écritures, c'est la Maserati des répertoires graphiques. Il a un nombre limité de signes, chaque lettre correspond à un son. C'est pratique, confortable ›››

››› et facile à apprendre. Mais les syllabaires peuvent aussi être simples et agiles. Le syllabaire chypriote classique du Ier millénaire av. J.-C. était utilisé pour une myriade de genres littéraires et avait un répertoire limité de signes, seulement une cinquantaine. Le système coréen hangul est très facile à apprendre. Nous autres Occidentaux, mais pas seulement nous, reconnaissons la suprématie alphabétique et ne voyons souvent pas plus loin. Nous pensons que l'alphabet a été une révolution qui a permis la démocratisation et la diffusion de l'alphabétisation. C'est en partie vrai, mais les raisons sont historiques, non fonctionnelles ou structurelles.

H. – Vous confirmez que les Cananéens sont les premiers au Sinaï, sur deux sites précis, à inventer l'alphabet d'une trentaine de signes pour transcrire les hiéroglyphes égyptiens ?

S. F. – C'est bien ça. Vers 1900 av. J.-C., dans la péninsule du Sinaï, à Serabit el-Khadim *(lire article p. 41)*, une cinquantaine d'inscriptions ont été retrouvées dans un contexte très particulier d'un point de vue sociolinguistique, en marge du pouvoir centralisé, dans un lieu reculé, en dehors du cadre institutionnel et des écoles de scribes professionnels. Le temple de la déesse Hathor était un centre important à Serabit el-Khadim, car Hathor était la déesse protectrice des mineurs de pierres de turquoise. Les inventeurs du premier alphabet au monde sont entourés de mystères. Étaient-ils des mineurs analphabètes ? S'agissait-il de militaires affectés dans la région par le pouvoir central ? Cela suscite toujours un débat houleux. Quelle que soit la réponse, nous sommes sûrs qu'ils parlaient un dialecte proto-cananéen, et non l'égyptien ancien. Sur un autre site, Wadi el-Hol, dans le sud de l'Égypte, deux inscriptions proto-sinaïtiques ont été trouvées, mais il n'est pas possible de les déchiffrer dans leur intégralité.

« Il existe aujourd'hui environ 7 000 langues dans le monde. Si certaines disparaissent, les systèmes d'écriture que ces langues utilisent disparaîtront aussi avec elles »

Le processus d'invention de l'alphabet s'est fondé sur les signes de l'écriture hiéroglyphique égyptienne, réutilisés pour transcrire une langue différente, de lignée sémitique occidentale, sur le principe de l'acrophonie, c'est-à-dire en ne prenant que le début du mot. Par exemple, *a* pour *aleph*, qui signifie « tête de bœuf », représentée par un signe schématique ; *b* pour *baytu* ou *bet*, qui signifie « maison », avec le signe d'une maison stylisée, etc. Notre alphabet vient de là.

H. – Un mot sur la *lingua ignota* de Hildegarde von Bingen ?

S. F. – Hildegarde von Bingen est née il y a neuf cents ans. Elle a passé toute sa vie enfermée dans un monastère sur une colline isolée de la Rhénanie. Elle a composé de la très belle musique, réalisé des manuscrits enluminés, écrit des essais sur la biologie, la botanique, la médecine, la théologie. C'était une visionnaire au sens littéral du mot car elle avait des visions. Des visions étranges d'un monde « hyper-Technicolor » en 3D avec des hallucinations dissociatives. Elle voyait des lumières se mélangeant à des auras, le tout s'accompagnant d'atroces maux de tête. Elle donne une description très détaillée de ses migraines. Hildegarde donne aussi une interprétation de son mal-être, qu'elle attribue à une révélation divine qui embrasse les cinq sens. Visions ou pas, à mon avis une femme aussi érudite qu'elle ne pouvait manquer de s'essayer à l'écriture. Hildegarde invente ainsi un alphabet élégant, sinueux, pour garder la trace d'une langue élaborée pour parler avec Dieu. Chaque écriture imaginée est magique et imprégnée de secrets. Toute nouvelle écriture est un test pour nos capacités cognitives. C'est un pari et, comme tout pari, il a une force d'attraction irrésistible.

H. – Toutes les écritures anciennes ont disparu dans leur forme primitive, sauf l'écriture chinoise…

S. F. – Le système d'écriture chinois utilisé aujourd'hui n'est que la continuation directe des premiers caractères d'écriture. D'un système formellement iconique (c'est-à-dire figuratif), nous sommes aujourd'hui parvenus à une stylisation complète des traits de chaque signe, mais nous pouvons tracer un continuum historique direct. Les hiéroglyphes égyptiens, sumériens, cunéiformes ont tous eu une longue vie, des centaines ou des milliers d'années, mais aucun une longévité telle que celle de l'écriture chinoise.

H. – D'autres surgissent à l'époque moderne, comme la fameuse écriture cherokee, mise au point par un certain Sequoyah…

S. F. – Sequoyah naît dans l'État du Tennessee à l'époque où l'Amérique déclare son indépendance à l'égard de la Grande-Bretagne. Sequoyah se bat pour l'indépendance du peuple cherokee. Il regarde les Blancs avec stupéfaction pendant qu'ils écrivent et, bien qu'il soit analphabète, il se rend compte que cela leur donne un avantage. Les Blancs utilisent des « feuilles parlantes » pour communiquer : c'est de là que vient leur pouvoir. Pour Sequoyah, il devient impératif de créer la même

chose pour les Cherokees. En inventant son système d'écriture, c'est comme si Sequoyah avait parcouru, concentré dans une vie, une partie de l'histoire de l'écriture. Il y a ses débuts avec ses tentatives de semi-analphabète, ses erreurs, puis ses efforts pour corriger, remodeler et affiner sa création. Sequoyah invente d'abord un système logographique où chaque signe correspond à un mot. Mais il affronte un problème structurel. Les logogrammes ne transmettent pas bien les significations abstraites, il y a trop de mots qui correspondent à des « idées » difficiles à représenter. Il passe ensuite aux syllabes. Ses amis se moquent de lui, sa femme jette au feu ses notes. Pour tous, cette écriture est le fruit de l'influence du diable. Sequoyah n'abandonne pas. Dix ans plus tard, il achève son œuvre : une écriture parfaitement adaptée à sa langue cherokee.

H. – D'autres écritures conservent leur part de mystère et demeurent indéchiffrables. Pourquoi résistent-elles à l'expertise des paléographes et des sémiologues ?

S. F. – Il existe aujourd'hui dans le monde une douzaine d'écritures non encore déchiffrées. Le groupe le plus important vient des îles de la mer Égée, de Crète – qui possède trois écritures non déchiffrées : le hiéroglyphe crétois, le linéaire A et le célèbre disque de Phaistos [disque d'argile découvert en 1908] – et de Chypre – avec le cypro-minoen, descendant directement du linéaire A. Mon groupe de recherche les étudie de près et nous créons les premiers modèles 3D d'un nombre important et représentatif de ces inscriptions – il y en a quelques milliers. Nous appliquons également des méthodes d'apprentissage automatique pour résoudre certains problèmes qui n'ont pas été résolus avec les systèmes traditionnels. Parmi les autres écritures non déchiffrées, les plus importantes sont l'écriture proto-élamite, le rongorongo et l'écriture de la vallée de l'Indus. Toute écriture non déchiffrée a ses points critiques. Il existe des obstacles, comme l'inventaire des signes, qui est la condition sine qua non de tout déchiffrage rigoureux. Au moins trois cas d'écritures indéchiffrées me viennent à l'esprit pour lesquels ce premier pas est encore un chemin miné : le rongorongo de l'île de Pâques, le hiéroglyphe crétois et le cypro-minoen. La nature du problème est variée. Pour le rongorongo, il existe de nombreux signes similaires : correspondent-ils à des sons différents ou ne sont-ils que des variations graphiques ? Il y a le problème séculaire des allographes, c'est-à-dire des signes dont la variation est minimale dans leur représentation. Si je dessine un *R*, je peux le modifier un peu graphiquement, mais le son sera toujours [r]. Pour le hiéroglyphe crétois, il y a un autre problème, celui des icônes : quand une icône cesse-t-elle d'être de l'art pour devenir un signe ? C'est la question à cent millions de dollars. Un autre problème est le nombre de textes et d'inscriptions dont nous disposons. Ils doivent être nombreux et variés : des milliers d'exemples répétitifs et courts, avec peu de syntaxe, ne permettent pas d'avancer bien loin dans un processus de déchiffrage.



H. – Peut-on imaginer que certains de nos systèmes d'écriture actuels soient eux aussi voués à disparaître ? Que d'autres puissent prendre le relais qui mettent en avant le signifiant universel des émojis et des émoticônes ?

S. F. – Si des langues disparaissent, les systèmes d'écriture que ces langues utilisent disparaissent également. Je répète que nous vivons dans un monde alphabétique, dans lequel l'alphabet latin est utilisé pour des centaines de langues. Il existe aujourd'hui environ 7000 langues dans le monde, et certaines sont en train de disparaître. Si par exemple la langue grecque, écrite avec l'alphabet grec, venait à disparaître, l'alphabet grec ne survivrait que dans quelques signes utilisés dans des formules mathématiques et physiques. Dans le cas du grec, écriture et langue sont indissociables. Si vous perdez l'une, vous perdez l'autre.

Les émojis, aussi complexes et utiles soient-ils, ne remplaceront jamais complètement l'écriture. Ces émojis peuvent suppléer des mots spécifiques, ou même être utilisés de manière abstraite (le cœur peut vouloir signifier « amour », mais aussi « aimer »), mais ils ne peuvent pas reconstituer toute la syntaxe d'une langue. Quant à la prédominance de l'audio et de la vidéo, et la possibilité qu'ils éclipsent l'écriture, je n'ai pas la boule de cristal pour prédire l'avenir. Mais il est certain que la situation évolue à une vitesse sans précédent. Je serais triste de ne plus voir de livres, conçus comme un objet physique. Je ne voudrais pas être ici dans cent ans, lorsqu'ils auront peut-être disparu ou seront des vestiges archéologiques. ◆

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS ET GUILLAUME MALAURIE ; TRADUITS DE L'ITALIEN PAR OLIVIER TOSSERI

CHAQUE LETTRE A SON HISTOIRE

Comme les êtres humains, les signes de l'alphabet, traits vivants du langage et des messages, sont le résultat d'une longue évolution.

PAR LOUIS-JEAN CALVET

Les écritures sont apparues sous des formes (cunéiformes mésopotamiens, hiéroglyphes égyptiens, glyphes mayas, idéogrammes chinois etc.), à des époques et en des lieux divers, mais les alphabets, eux, ont une origine unique. Il s'agit des inscriptions proto-sinaïtiques, découvertes près des mines de turquoise de la région de Serabit el-Khadim, dans le Sinaï *(lire p. 41)*. On y trouve certains hiéroglyphes égyptiens sans doute utilisés par les ouvriers des mines (des « travailleurs immigrés ») pour noter leur langue sémitique.

De ces inscriptions viennent différents systèmes alphabétiques qui avaient cours à partir du IIe millénaire avant notre ère dans une région correspondant aujourd'hui à la Syrie, au Liban, à Israël et à la Jordanie, en particulier l'alphabet phénicien.

Quant au mot français **alphabet**, il apparaît sous la même forme en anglais ou en allemand, sous des formes proches en espagnol, italien ou portugais **(alfabeto)**, en grec **alfavito (αλφάβητο)**, en albanais **alfabeti**, en serbe **abeceda (абецеда)**, en kurde **elfabe**, en croate **abeceda**, en turc **alfabe**, et dans de nombreuses autres langues. Et cela nous donne une première indication historique : ces différents noms sont formés d'après ceux des deux premières lettres de l'alphabet grec **(alpha, béta)**, que l'on trouve également dans les alphabets arabe **(alif, ba)** et hébreu **(alef, beth)**. Cela ne veut toutefois pas dire qu'il y ait là l'origine de l'alphabet latin : il nous faut remonter, pour sa naissance, aux alentours de 1500 av. J.-C. dans une région où l'on ne parlait que des langues sémitiques. Car les lettres qui composent l'alphabet ont une longue et lente histoire, qui concerne à la fois leur forme et leur valeur (le son qu'elles notent). ◆

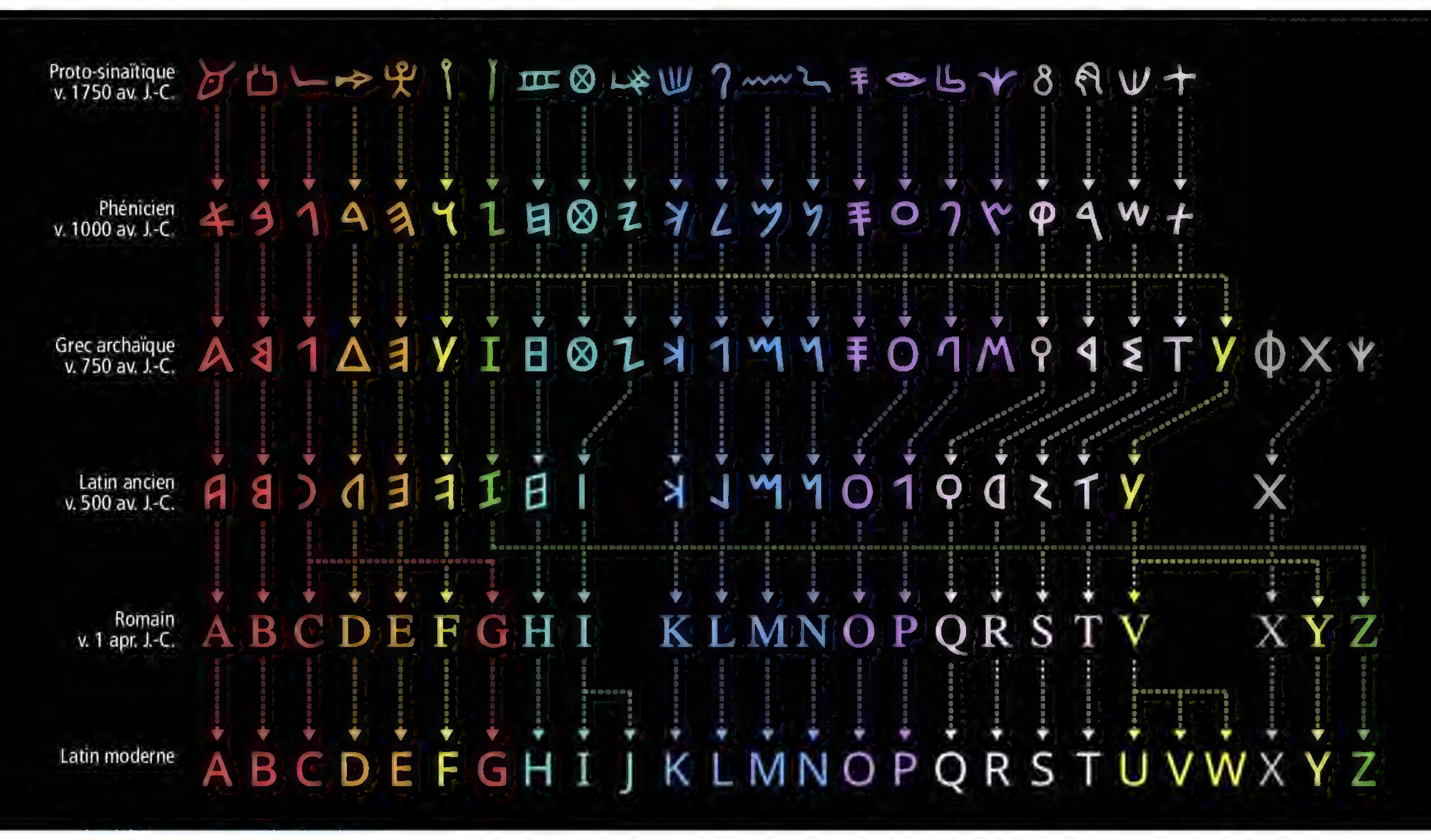
CONSONNES, VOYELLES… LE COMPTE EST BON !

La langue étrusque, encore un mystère pour les linguistes, a, vers 700 av J.-C., adapté l'alphabet grec, qui, deux siècles plus tard, fut emprunté à son tour pour écrire le latin. Cet alphabet s'écrivait de gauche à droite ou de droite à gauche, écriture nommée boustrophédon en référence au parcours du bœuf qui laboure. L'alphabet latin archaïque comprend 20 lettres, auxquelles on ajoute, dans l'écriture classique, X, Y et Z empruntés au grec. Apparaissent ensuite J, création médiévale, U, jusque là noté V, et enfin W, d'abord écrit VV, à la Renaissance.



Prémices Inscriptions proto-sinaïtiques à Serabit el-Khadim, dans le Sinaï. Ce type de glyphes, laissés par des travailleurs des mines de turquoise de cette région au IIe millénaire avant notre ère, est la matrice des alphabets.

ZEV RADOVAN / BRIDGEMAN IMAGES



Abécédaire généalogique Ce graphique retrace la genèse des lettres de notre alphabet et leurs modifications, des dessins sur lesquels elles se fondent – ceux-ci remontent à près de quatre mille ans – à leur retranscription moderne. • *L'évolution de l'alphabet, par Matt Baker.*

A : un effet bœuf

Prenons l'exemple de la première lettre de l'alphabet, le **A**. Le son qu'il sert à noter est le même que celui de la lettre grecque **α**. Mais le **A** s'appelle **a**, et le **α** s'appelle **alpha**. Et c'est ce nom qui nous permet de comprendre l'origine de la lettre. En effet, on trouve en phénicien une lettre de forme comparable, là aussi à la première place de l'alphabet, qui vient d'un pictogramme (signe qui représente graphiquement ce qu'il signifie) proto-sinaïtique figurant une tête de bœuf qui se disait **alph**. Mettons maintenant ces quatre signes dans l'ordre chronologique : nous voyons que la lettre latine **A** remonte à un pictogramme transformé par les Phéniciens puis par les Grecs, et que le son qu'elle sert aujourd'hui à noter était à l'initiale du mot **alph**.

Latin	Grec	Phénicien	Proto-sinaïtique
A			
B			

C'est ce qu'on appelle l'acrophonie : de la même façon que l'acropole est le « haut de la ville », l'acrophone est le « haut du son », le son qui se trouve au début d'un mot. Et nous avons là l'explication à la fois graphique et phonétique d'une bonne partie des lettres de l'alphabet latin.

Un B bien bâti

La lettre **B**, qui avait la même forme majuscule en grec (**béta**), remonte au hiéroglyphe égyptien ⊔, qui change légèrement au proto-sinaïque et prend une tout autre forme dans l'alphabet ›››

››› phénicien (comme vous pouvez le voir dans le tableau p. 23). Ce qui importe est que cette lettre phénicienne était appelée **beth**, d'un mot qui, dans les langues sémitiques, signifiait « maison » (on trouve d'ailleurs aujourd'hui en hébreu et en arabe avec ce sens des mots très proches, **bayit** et **bayt**). Et l'on voit que le pictogramme représentait un espace carré avec une entrée, une chambre ou une maison. C'est donc la lettre phénicienne qui a donné au **B** sa valeur phonétique.

Le D plane sur le delta

Le **D** de l'alphabet latin et le **Δ** de l'alphabet grec notent le même son, qui est l'initiale de **delta**, nom de la lettre en grec. C'est cette lettre qui a par ailleurs donné son nom à l'embouchure d'un fleuve, qui a parfois la même forme, avec deux bras qui se séparent. Mais le nom et la forme du **Δ** viennent de **◁** qui, dans l'alphabet phénicien, se prononçait **dâleth** et signifiait « battant de porte ». On peut toutefois s'interroger sur la forme triangulaire de cette porte : peut-être s'agissait-il du pan d'une tente.

Ce chameau de G !

La lettre **G** note le même son que le **C** latin (prononcé [g] comme [k] à l'origine), que le **gamma** grec et remonte à une forme phénicienne qui vient d'un pictogramme désignant le chameau (représentant la bosse d'un dromadaire). Or le dromadaire se disait **gaml** en phénicien (aujourd'hui **gml** en arabe). La forme va devenir **Γ** en grec, **C** puis **G** dans l'alphabet latin.

L'eau vive du M

Le **M** est un bel exemple de la façon dont les ouvriers des mines de turquoise de Serabit el-Khadim ont utilisé un hiéroglyphe égyptien pour noter leur langue. Ce hiéroglyphe est passé au proto-sinaïque puis au phénicien. Il désignait à l'origine l'eau, prononcé en phénicien **mem** et l'on voit comment, par acrophonie, il a donné en grec le **mu**, **µ** en minuscule et **M** en majuscule, que l'on retrouve sous la même forme et avec la même valeur phonétique dans l'alphabet latin. Sa forme minuscule, **m**, n'est d'ailleurs pas très différente de sa lointaine origine proto-sinaïtique.

Dans l'œil du O

Le **O** est la seule lettre qui n'a pratiquement pas changé de forme depuis son origine phénicienne. On trouve en proto-sinaïque le pictogramme d'un œil, lui-même emprunté au hiéroglyphe égyptien. Mais il prend chez les Phéniciens la forme d'un cercle, rappelant la pupille de l'œil. On retrouve ce cercle dans l'**omicron** grec (« le petit *o* »), à ne pas confondre avec l'**oméga** (« le grand *O* » : **ω Ω**). C'est l'**omicron** qui est à l'origine du **O** de l'alphabet latin.

Le R, forte tête

Ici encore, un hiéroglyphe égyptien, qui, dans le cas qui nous occupe représente une tête, est repris en proto-sinaïque et évolue en phénicien vers la forme qui donnera dans l'alphabet grec le **P** puis le **R** dans l'alphabet latin. La tête se disait **rech** en phénicien (et se dit aujourd'hui **ras** en arabe, **rosh** en hébreu) et, encore une fois par acrophonie, le signe graphique va donc s'appeler **rhô** en grec et noter dorénavant le son [r].





Lexique du Mexique L'écriture des habitants du Yucatán apparut au IIIe siècle av. J.-C. • *Illustration tirée de [illegible] Brasseur de Bourbourg (1866). Bibliothèque [illegible]*

PHOTO LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES

Du rébus à l'alphabet

AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'IMAGE

Des dessins et des pictogrammes, tracés pour représenter les choses et les éléments, en sont venus peu à peu à désigner des syllabes, puis des lettres. Ainsi s'est produit le glissement vers l'écriture.

PAR **LOUIS-JEAN CALVET**

Les écritures sont apparues à différentes époques, en différents lieux **(*voir carte p. 27*)** **et sous différentes formes.** Certaines n'ont guère changé au cours des siècles (comme l'écriture chinoise), d'autres (c'est le cas du système des Mayas ou de l'écriture de la vallée de l'Indus) ont disparu et ne sont plus que des traces archéologiques. Il existe aujourd'hui de rares systèmes d'écritures syllabiques formés de symboles notant une suite consonne-voyelle (comme **MA**) ou voyelle-consonne (comme **AM**). Ils comportent environ 200 signes. Le système chinois, pour sa part, compte plusieurs milliers de caractères. Enfin, il y a dans le monde une cinquantaine d'alphabets, dans lesquels des lettres indépendantes notent des consonnes et des voyelles, et qui comptent de 20 à 30 signes différents. Leur origine est centrée entre Mésopotamie et Égypte, et ils ont connu une évolution qui, partant de pictogrammes, a lentement mené, en passant par des rébus, aux alphabets que nous connaissons.

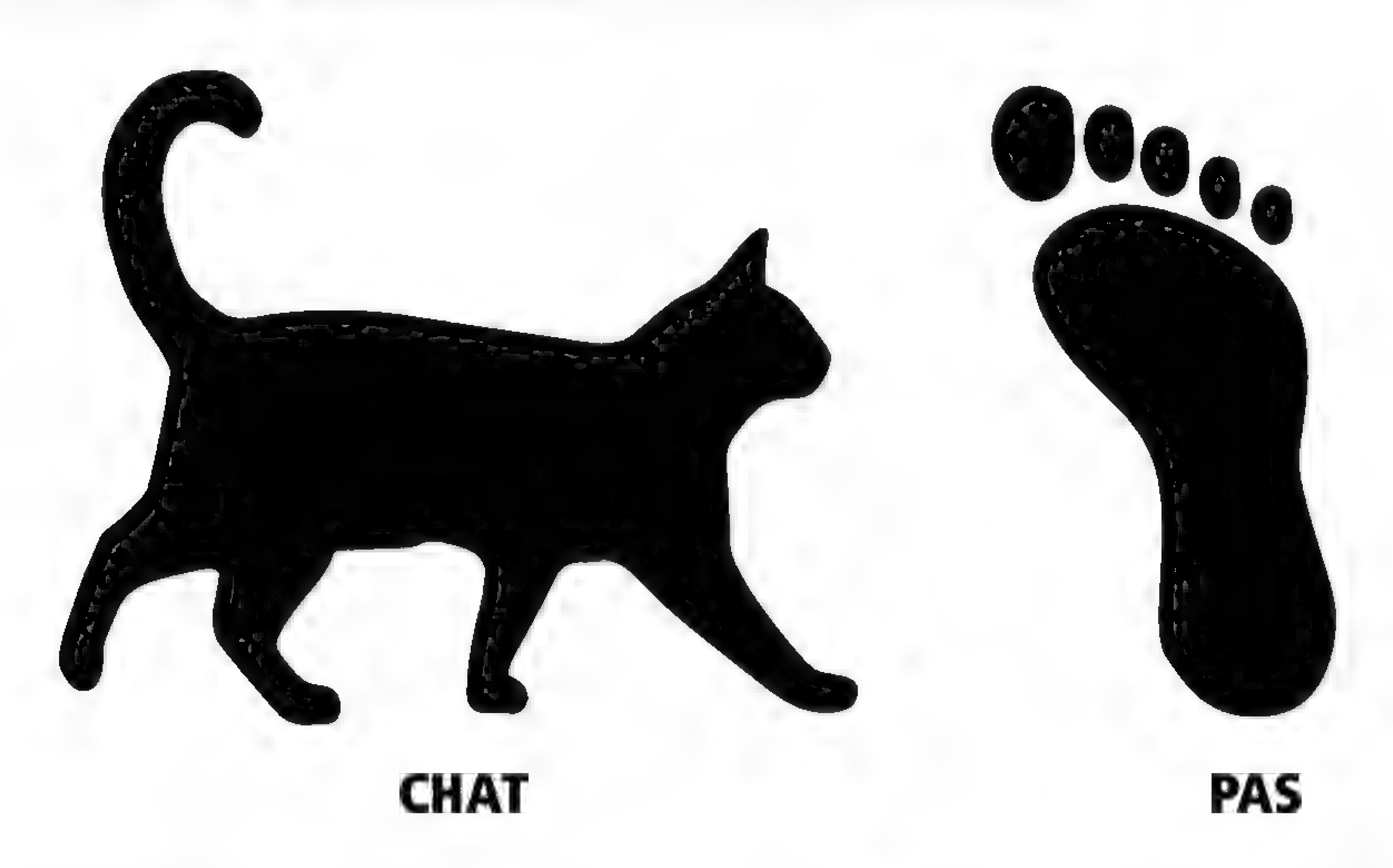
DES RÉBUS POUR DÉBUTER

Le rébus est un jeu d'enfant consistant à deviner à quelle phrase fait référence une suite de dessins. Il fut également pratiqué par les adultes. On dit par exemple que Frédéric le Grand invita Voltaire à un souper dans son palais de Sans-Souci, à Potsdam, près de Berlin en lui envoyant le message ci-contre, qui devait se lire ainsi: «Deux mains sous **P** à 100 sous **scie**», c'est-à-dire «Demain souper à Sans-Souci». Mais, à une époque reculée, les rébus ont joué un rôle non négligeable, voire fondateur, dans l'histoire de l'écriture.



ANTOINE DUSAULT

LE PAS DE DEUX DES PICTOGRAMMES



Considérons par exemple ces deux dessins, l'un représente un chat et l'autre un pas. Imaginons maintenant qu'il s'agit de deux pictogrammes, le premier signifiant en français **chat** (mais *cat* en anglais, *gato* en espagnol, *mao* en chinois, etc.), et le second **pas** (mais *step* en anglais, *paso* en espagnol, *bu* en chinois, etc.).

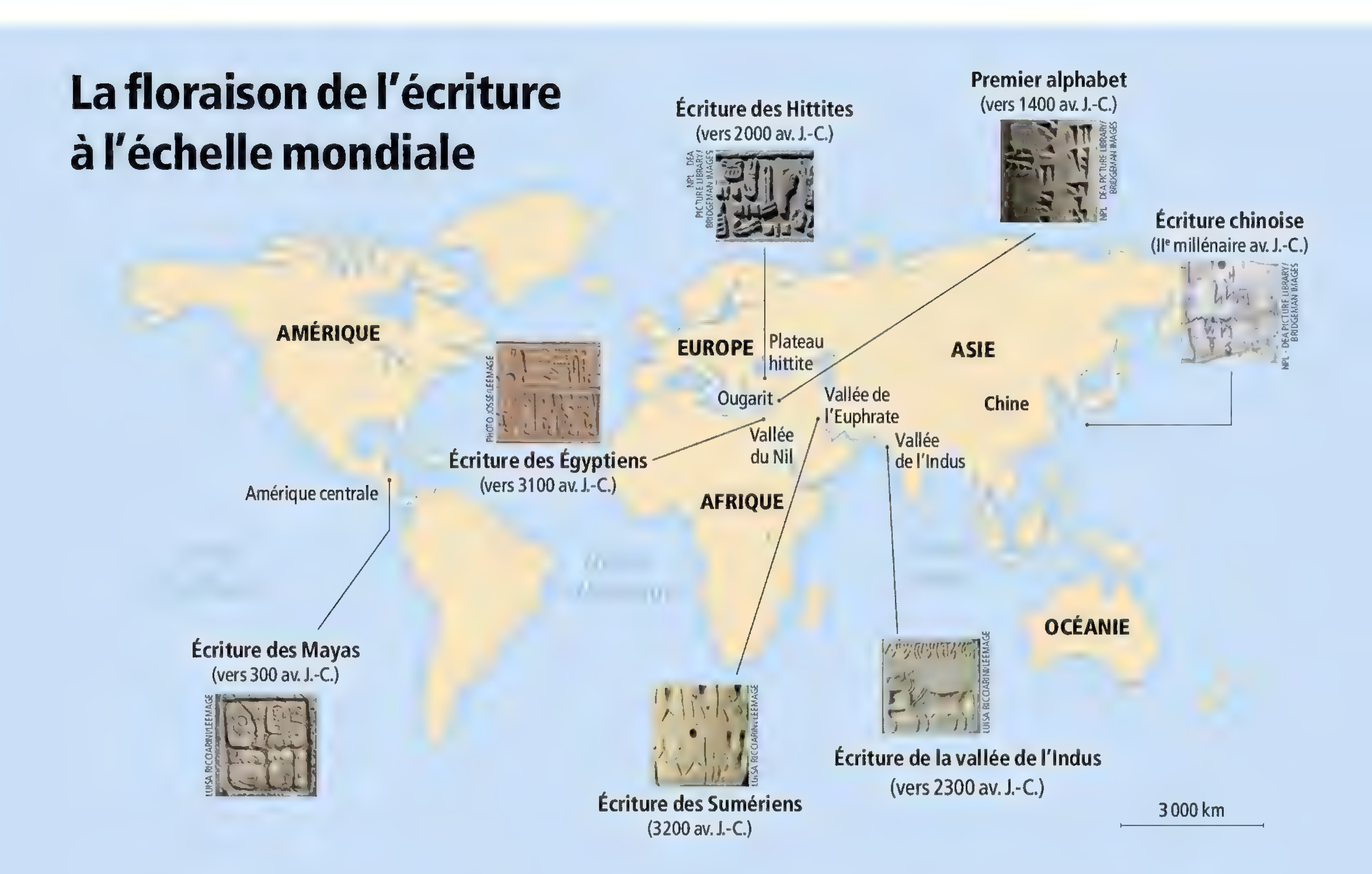
Restons-en pour l'instant au français. Nous avons donc deux pictogrammes, dont le premier représente un chat, et le second un pas. Une première révolution va se produire lorsque ces pictogrammes ne vont plus seulement renvoyer à un chat ou à un pas, mais servir à noter phonétiquement deux syllabes, [ʃa] et [pa]. Le dessin du chat pourra alors renvoyer au félin, mais aussi au chas (d'une aiguille) ou au shah (d'Iran). Inversons maintenant leur ordre et oublions leur sens pour nous limiter à leur valeur phonétique, [pa] et [ʃa].

Nous pouvons alors les lire comme un rébus: **pacha**. De la même façon le pictogramme de **chat** et de **pot** pourrait se lire, toujours en français, **chapeau**. La valeur phonétique d'un pictogramme remplace donc sa valeur sémantique et l'on peut ainsi écrire en image, composer des phrases entières en utilisant des «dessins» désignant des choses concrètes pour noter des idées abstraites.

Une seconde révolution va se produire lorsque le pictogramme ne renverra plus à une syllabe, mais au son initial de cette syllabe: par exemple, **p** pour le dessin de **pied**, toujours en français; en anglais, ce serait **s** (l'initiale du mot **step**) et en chinois **b** (l'initiale de **bu**). *(Suite de l'article p. 29.)*



La floraison de l'écriture à l'échelle mondiale



Les premières écritures ont un point commun : elles sont des systèmes appelés « mixtes », qui se servent à la fois de logogrammes, des signes disant un ou plusieurs mots de la langue, et de phonogrammes ou syllabogrammes, des signes disant une ou plusieurs syllabes de la langue. On parle donc d'écriture lorsqu'un corpus de signes fait système et ne se satisfait pas de la seule notation de mots, mais lorsqu'il intègre un niveau d'analyse de la langue visant à faire apparaître des unités phoniques (syllabogrammes) à côté des unités morphologiques (logogrammes). JEAN-JACQUES GLASSNER

DES DESSINS PARIÉTAUX AUX SIGNES QUI FONT SENS

−30000 Mains négatives qui constituent peut-être une écriture de gestes.
−4000 Marques sur des poteries dans la région de Suse.
−3300 Écriture pictographique dans le sud de la Mésopotamie.
−3200 Chiffres cunéiformes à Sumer.
−3100 Naissance de l'écriture égyptienne.
−2300 Écriture proto-indienne de la vallée de l'Indus.
−1600 Alphabet proto-sinaïtique. Linéaire A.
−1300 Alphabet ougaritique de Ras Shamra. Premiers pictogrammes chinois.
−1000 Alphabet consonantique phénicien. Alphabet araméen. Alphabet paléo-hébraïque.
VIIIe s. av. J.-C. Alphabet grec, alphabet étrusque, alphabets italiques.
VIe s. av. J.-C. Alphabet latin.
IIIe s. av. J.-C. Écriture karosthi, écriture brahmi, écriture maya.
IIe s. av. J.-C. Hébreu carré.
Ier s. av.-Ier apr. J.-C. Fixation définitive de l'écriture chinoise.
Ier s. apr. J.-C. Apparition des premières runes.
IIIe s. Alphabet copte.
IVe s. Alphabet gothique, alphabet arabe.
Ve s. Alphabets arménien et géorgien.
VIIe s. Écriture tibétaine.
VIIIe s. Écriture nagari en Inde.
IXe s. Écritures glagolitique puis cyrillique.
1443 Création de l'alphabet coréen. Très vite interdit, il sera remis à l'honneur au XIXe siècle.

Les caractères bien trempés du chinois

Symbole de stabilité, cette écriture s'inscrit dans un continuum historique depuis sa création, au XIVe siècle avant notre ère.



PICTURES FROM HISTORY / BRIDGEMAN IMAGES

Avenir Les signes divinatoires que des oracles traçaient sur des carapaces de tortues sont à l'origine des caractères. • *V. 1300 av. J.-C.*

L'écriture chinoise n'a pas abouti à un alphabet, ce qui ne l'empêche pas d'avoir considérablement évolué. À l'origine, elle est constituée de pictogrammes que l'on trouve gravés sur des carapaces de tortues ou des omoplates de bœufs (ce que l'on appelle des inscriptions « oraculaires »). Dans un second temps, ils sont gravés dans le bronze, puis tracés sur des manuscrits. Et ces caractères, qui étaient au début des imitations plus ou moins fidèles de ce qu'ils désignaient (un poisson, un homme, le Soleil), vont devenir de plus en plus abstraits, certains d'entre eux (tel le poisson) étant d'ailleurs simplifiés lors d'une réforme lancée dans les années 1950. Les Chinois ont aussi eu recours à ces caractères simples pour composer d'autres caractères, s'apparentant parfois à des rébus. Ainsi, le caractère 馬, qui se prononce **ma** et signifie « cheval », va être utilisé pour désigner d'autres mots qui se prononcent également **ma**, avec des tons différents. Mais, composé avec le caractère de la **femme**, il signifie la « mère »; avec le caractère de la **bouche**, il devient une marque d'interrogation; avec celui de la **pierre**, il signifie « poids » ou avec, au-dessus, deux fois le caractère de la **bouche**, il prend le sens d'« insulte ». Chaque fois, ce nouveau caractère se prononce **ma**, mais avec un ton différent.

Et l'on a parfois des rébus enchâssés les uns dans les autres. Par exemple, le caractère 禾 isolé se prononce **he** et signifie « céréale ». Composé avec le caractère 火, qui se prononce **huo** et signifie « feu », 秋, il prend le sens d'« automne », prononcé **qiu** et l'on peut l'interpréter comme « la saison où les céréales ont la couleur du feu » Et si on lui ajoute au-dessous le caractère 心, qui se prononce **xin**, signifie « cœur » et sert aussi à indiquer les sentiments, 愁, il prend le sens de « mélancolie », se prononce **chou** et l'on peut l'interpréter comme le « sentiment d'automne ». C'est-à-dire que nous avons là une suite de rébus très particuliers (**céréale** + **feu** + **cœur**) puisque, contrairement à l'exemple du **cheval**, ils n'ont pas de contrepartie phonétique.

LA POÉSIE DES NOMS ÉTRANGERS

Pour noter un nom étranger, les Chinois utilisent des rébus à double entrée, les caractères étant pris à la fois pour leur phonétisme et leur sens. Ils notent ainsi, phonétiquement et de façon approximative, le nom étranger, mais lui donnent en même temps un sens appréciatif. Ainsi, le caractère 文, prononcé **wen** et signifiant « signe » et le caractère 森, prononcé **sen** et signifiant « forêt », ont-ils été utilisés pour nommer l'université de Vincennes: 文森, **wen sen**, dont la prononciation rappelle Vincennes mais qui signifie aussi « forêt de signes ». Les mêmes caractères pourraient aussi noter le prénom **Vincent**. Et l'auteur de ces lignes, **Calvet**, s'est vu attribuer le nom 高維, prononcé **gaowei** et signifiant « porter haut ».

LA FANTAISIE DES NOMS DE PAYS

De la même façon, pour retranscrire les noms de pays étrangers, les Chinois utilisent le caractère 國, **guo**, qui signifie « pays », précédé d'un caractère rappelant le nom du pays et ayant un sens appréciatif. Ainsi, **France** se dit 法國, prononcé **faguo**, ce qui signifie « pays de la loi », **Angleterre** se dit 英國, prononcé **yingguo** (**England**), et veut dire « pays des héros » et **Amérique**, 美國, prononcé **meiguo**, se traduit par « pays de la beauté ». ◆ L.-J. C.

(Suite de la p. 26.)

LES HIÉROGLYPHES

Les hiéroglyphes égyptiens ont connu la même évolution. Ainsi **cobra**, mot de deux syllabes qui se prononçait **dt** (on ignore les voyelles égyptiennes) a été utilisé pour noter le son **d**, et **pied**, qui se prononçait **bw**, a été utilisé pour noter le son **b**. Il s'agit alors d'acrophonie, à l'origine de la plupart des alphabets *(voir l'article « D'où viennent les lettres de l'alphabet latin ? », p. 22)*.



S. VANNINI/NPL - DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES



S. VANNINI/NPL - DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

Nil de Rê Bas-relief de la litanie du Soleil, sur la sépulture de Ramsès II, et peintures murales de la tombe de Sethi Ier. • *Louxor.*

MON CANARD, MON FILS !

Le hiéroglyphe égyptien ci-dessous représente un canard et pourrait être utilisé dans n'importe quelle langue pour désigner ce volatile. Mais le rébus consiste à prendre un signe graphique (un pictogramme, un cunéiforme, une lettre, etc.) non pas pour son sens, mais pour la façon dont il se prononce, c'est-à-dire pour sa valeur phonétique. Or **canard** se disait en égyptien **sz**, un mot de deux syllabes. Dès lors, on l'utilisa pour noter d'autres mots contenant les mêmes consonnes **sz**, comme **fils**.



WERNER FORMAN ARCHIVE / BRIDGEMAN IMAGES

UN SCARABÉE D'OR ET POLYSÉMIQUE

Voici un hiéroglyphe égyptien *(sculpté à Thèbes sur la chapelle Blanche de Sésostris Ier)* représentant un scarabée, mot qui se prononce **hpr** et se compose de trois syllabes. Comme pour le canard ci-dessus, on pourrait l'utiliser pour noter dans n'importe quelle langue le même coléoptère. Mais on pourrait aussi prendre en compte sa valeur phonétique pour noter le mot grec **hépar**, « foie ». C'est ce que firent les Égyptiens pour un verbe comptant les mêmes trois voyelles et signifiant « apparaître », « devenir », « se transformer ».



WERNER FORMAN ARCHIVE / BRIDGEMAN IMAGES

LE SUMÉRIEN SUBMERGÉ PAR L'AKKADIEN

Lorsque des scribes akkadiens voulurent noter leur langue, ils utilisèrent le système sumérien de deux façons différentes : en prenant les cunéiformes soit pour leur valeur sémantique (leur sens), soit pour leur valeur phonétique (le son qu'ils notaient). Voici par exemple, ci-dessous, un cunéiforme sumérien désignant le ciel et se prononçant **an** : les Akkadiens utilisèrent d'une part ce cunéiforme avec son sens de « ciel », en le prononçant en akkadien **samu**. Mais ils l'utilisèrent d'autre part pour sa valeur phonétique, **an**, pour noter la syllabe **an** ou des mots akkadiens contenant cette syllabe. Comme si nous l'utilisions aujourd'hui en français pour noter le prénom **Anne** ou l'animal **âne**.

Alliance Cette stèle couverte de signes cunéiformes acte une donation de terre du roi de Babylone Nabuchodonosor à un allié dans la guerre conduite contre les Élamites. • IIe millénaire av. J.-C.

UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE/UIG / BRIDGEMAN IMAGES



ILLICO TEXTOS

La plupart des alphabets sont le terme d'une évolution qui part de pictogrammes et passe par des rébus. La prononciation des lettres de l'alphabet peut aussi donner lieu à des rébus. Ainsi, dans l'alphabet latin, la lettre **C** peut s'entendre « c'est », **G** peut s'entendre « j'ai », **H** « hache », **L** « aile », **M** « aime », **N** « haine », **R** « air », etc. Ainsi les deux lettres **AB** peuvent se lire « abbé ». On en trouve de nombreux exemples dans l'écriture rapide des textos (ou SMS) : **JV** pour « j'y vais », **KC** pour « cassé », **GpaC** pour « j'ai passé », etc. ◆

ÉCRIRE, MAIS POUR QUOI FAIRE ?

Même sans lien entre elles, les premières écritures partagent des traits communs. Comme de donner naissance à des textes cosmogoniques ou juridiques.

PAR JEAN-JACQUES GLASSNER



Scribe en terre cuite (v. 520-480 av. J.-C.). • *Musée du Louvre.*

NPL - DEA PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES

L'écriture est un produit de la culture, à la différence du langage parlé, qui ne l'est pas : il relève d'une partie distincte de la structure biologique de notre cerveau, il est un savoir-faire complexe, qui se développe spontanément chez l'enfant et qui est qualitativement le même chez tous les individus. À l'opposé, l'écriture est un artefact créé par l'homme. Son invention apparaît comme un fait culturel majeur. L'effort consenti pour la créer montre que l'on est en présence de l'une des grandes aventures intellectuelles de l'histoire de l'humanité, qui conduisit l'homme à une méditation sur les mots de sa langue et ceux des langues des autres.

Il existe deux types de représentation picturale : l'un qui n'a besoin d'aucune justification linguistique, l'autre qui est accroché à la langue. L'écriture appartient au second, elle qui se situe à l'intersection de ces deux plans de l'activité cognitive que sont l'image et la parole. Elle relève donc de manière définitoire de la linguistique et de la sémiologie, se distinguant de toutes les autres formes d'expression visuelle.

La preuve par quatre

L'écriture est un système mixte lorsqu'elle utilise des logogrammes (signes disant un ou plusieurs mots) et des phonogrammes ou syllabogrammes (signes évoquant une ou plusieurs syllabes). L'écriture alphabétique ne fut inventée qu'une seule fois, par les Cananéens, sur la rive orientale de la mer Méditerranée, au cours du premier tiers du IIe millénaire avant notre ère. Sous d'autres formes, elle fut inventée quatre fois en des temps, des lieux et des milieux sociaux différents. En l'état de nos connaissances, la plus ancienne écriture remonte au XXXIVe siècle avant notre ère, en pays de Sumer, dans la Mésopotamie méridionale, au sud de Bagdad. L'Égypte suivit, un siècle plus tard. Le tour de la Chine ne vint qu'au XIIIe siècle avant notre ›››



De mèche Dans l'Égypte antique, les scribes au service des souverains relataient les faits d'armes de ces derniers, assurant ainsi leur prestige et leur pouvoir. • *Victoires de Pharaon sur les peuples de la mer. Temple funéraire de Ramsès III (v. 1198-1166 av. J.-C.), Louxor.*

››› ère, celui des habitants du Yucatán environ au même moment, peut-être un peu plus tôt. Dans ce dernier cas, elle fut l'œuvre des Olmèques, mais elle fut très vite en usage, simultanément, chez des populations de parlers maya, péri-olmèque et zapotèque.

La question se pose donc de savoir les raisons pour lesquelles quatre populations différentes, disséminées de par le monde, ont inventé pareil outil. Nos connaissances étant limitées concernant les premiers usages de l'écriture, nous en sommes réduits à formuler des hypothèses. Une réponse paraît assurée: l'écriture commença par renforcer le pouvoir des élites.

Dans le cas du Yucatán, le plus pauvrement documenté, les premiers supports inscrits sont des stèles sur lesquelles furent gravés des calendriers. Ils disaient la volonté des commanditaires de contrôler le temps, une attitude amplement partagée par les élites politiques, qui leur permettait d'anticiper leurs actions et d'organiser le travail et la production au sein d'une société. En Chine, aire où les sources sont également peu nombreuses, l'écriture avait partie liée avec les rituels, qu'elle s'attachait à décrire minutieusement. La divination y tenait une place importante *(lire à ce propos p. 28)*.

L'Égypte est mieux documentée que les deux aires précédentes. Les premières manifestations de l'écriture font ressortir plusieurs points. Celle-ci se limitait à des énoncés-titres sur des étiquettes, lesquelles avaient pour objet d'identifier le souverain, en le nommant, les hauts dignitaires, les pays soumis ou les places fortes, mais aussi les chefs ennemis vaincus; elles servaient également à dénombrer le butin et les prisonniers, à connaître les produits utilisés lors de rituels funéraires. En un mot, l'écriture mettait en scène le pouvoir, non encore d'un pharaon, mais de chefferies dépassant l'emprise sur une ville unique. Il s'agissait, avec ces étiquettes, non d'administrer un domaine, mais de marques d'appropriation, l'affirmation de propriété d'un pouvoir éminent. Ces inscriptions mettaient aussi à distance ceux qui n'étaient pas nommés, qui ne possédaient pas ces biens ou n'en étaient pas l'émanation directe. ›››

À Sumer, les super-pouvoirs des érudits

L'art de l'écriture fait des savants qui en disposent, et qui l'enseignent, une élite sociale et politique.

L'accès à l'écriture impliquait que les utilisateurs étaient passés par l'école, où ils avaient appris le maniement d'une langue écrite, qui différait de la langue parlée. Car les inventeurs comprirent immédiatement la vacuité de leur entreprise si elle n'était aussitôt transmise, et tout en fabriquant le corpus de leurs graphèmes, ils œuvrèrent à la constitution de réseaux pour en assurer la diffusion et la transmission. Ainsi créèrent-ils les écoles. Et ces écoles se trouvaient à leurs domiciles. Sur les tablettes savantes (à l'exclusion des tablettes de gestion), des colophons, ces segments de texte qui informent sur le contenu, le copiste, le propriétaire de la tablette, tout à la fois le titre de nos ouvrages, l'ex-libris du propriétaire, le nom de l'éditeur et la quatrième de couverture, mentionnaient les noms ou les titres des membres les plus éminents des élites sociales et politiques. Ils montrent qu'ils en étaient les propriétaires ou les dépositaires et qu'elles étaient, dans leur esprit, des tablettes de monstration, que leur possession était une marque de distinction, ce qu'ils ne manquaient pas de faire savoir avec ostentation. Les premiers utilisateurs de l'écriture se désignaient sous le terme sumérien d'*umbisag*, ou *dub.umbisag*, « l'érudit » ou « l'érudit à la tablette ». C'étaient des savants de tradition orale, qui connaissaient notamment tous les rituels sociaux, et qui ajoutèrent à leurs compétences l'art de l'écriture. Ils savaient aussi compter ! On en rencontrait dans tous les corps de métiers. Ce ne fut que quelques siècles plus tard, au XXVIIe siècle, que le scribe professionnel fit son apparition ; il porta le titre de *dubsar*, « celui qui court vite et droit sur une tablette », un néologisme inventé pour les circonstances. C'était un technicien de l'écriture. Il n'avait pas nécessairement les mêmes attaches avec la société que les *umbisag*.

◆ **JEAN-JACQUES GLASSNER**



Sur mes tablettes d'écolier
Ces supports de cours en terre cuite étaient utilisés à Sumer (Mésopotamie) pour enseigner les mathématiques. • Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg (Russie).

TARKER / BRIDGEMAN IMAGES



PHOTO12/ALAMY/WWW.BIBLELANDPICTURES.COM

Clé de répartition Cette tablette mésopotamienne (v. 3100-2900 av. J.-C.) rend compte d'une distribution de grains. Elle atteste de ce fait un usage de l'écriture à des fins comptables.



PHOTO BOLTIN PICTURE LIBRARY • BRIDGEMAN IMAGES

Maître des horloges Une autre fonction première de l'écriture était de contrôler le temps afin, notamment, pour les élites, de réguler le travail. • *Calendrier maya en pierre. Collection privée.*

››› En Mésopotamie, à la demande des élites politiques et sociales, des érudits se mirent à l'ouvrage pour créer un corpus de signes capable de transcrire les messages de la langue orale. Les signes qu'ils inventaient étaient mixtes, ils exprimaient plusieurs mots et/ou sons. Il n'existait pas de sens univoque référentiel, toutes les valeurs ayant même statut. Leur coexistence s'expliquait par des associations. Ce faisant, ils mirent sur pied un outil produisant des textes à caractère juridique, économique et administratif. Il servit aussi à noter des textes savants, tels des textes lexicographiques, autrement dit des listes de vocabulaire pour classer les réalités du monde – un instrument de domination permettant à l'homme de prendre le contrôle sur toutes choses.

Mais il y a plus. J'ai évoqué, à l'instant, le caractère polysémique des signes de l'écriture. En voici un exemple : un signe porteur des trois valeurs *lil*, « souffle, esprit », *kid*, « natte de roseau », *é*, « temple ». Quels liens pouvaient unir ces trois mots ? Mais que voulait dire « lil » ? Le mot figurait dans le nom du dieu Enlil, le « seigneur souffle/esprit ». Dans la littérature sumérienne du IIIe millénaire, les auteurs filaient la métaphore du textile pour louer le lien maternel et le lien conjugal. Un futur époux qui présentait sa promise à sa mère ou les mettait en présence était appelé *« lil »*. Il se trouvait symboliquement à l'intersection du fil de trame et du fil de chaîne sur un métier à tisser. On voit dans cette métaphore une mise en scène poétique du mariage.

Fondation du monde

Dans le cas d'Enlil, les choses en allaient autrement. Pour séparer ses parents, il avait eu recours à la vannerie, dont la technique est identique à celle du tissage. Il éloigna deux tiges de roseau placées parallèlement de façon à créer un espace où il lui était loisible d'en introduire une troisième, perpendiculairement aux deux premières. En sa qualité de *lil*, il se tenait à l'intersection de ces tiges et, créant un espace vide, il pouvait sortir du corps maternel et accéder à la vie. Il confectionna alors une natte de roseau, *kid*, sur laquelle il bâtit un temple, *é*, préfigurations du cosmos en devenir.

Voici donc réunies les trois valeurs de notre signe. Les trois mots clés du mythe sumérien de fondation du monde par le dieu Enlil étaient réunis dans un seul graphème ! Celui-ci, en révélant les mots clés du mythe de fondation du cosmos, fonctionnait comme un « tesson linguistique » (Florence Dupont). Par le choix des mots, il donnait à voir les fondamentaux des savoirs qui étaient constitutifs de l'identité de la société des humains et scellaient son unité. Nous sommes loin de l'idée répandue d'une écriture sumérienne inventée dans un but comptable ! L'écriture n'a pas été inventée pour résoudre de banales questions de comptabilité ou d'administration ; elle n'apparut dans ce cadre que parce qu'elle existait déjà. ◆

OUTILS D'ÉCRITURE : DES TABLETTES AUX APPLIS

PAR CHARLES GIOL

L'histoire de l'écriture, c'est aussi la succession des objets qui ont permis à l'humanité de composer et de consigner des textes. L'épopée riche et fascinante des techniques et des supports d'impression. Si, en Occident, le papier s'est imposé dès le milieu du Moyen Âge comme le réceptacle privilégié de l'écrit, l'antique plume d'oie en est restée le principal instrument jusque dans les années 1830. Les techniques d'écriture ont évolué, avec pour horizon la quête de toujours plus de rapidité et de simplicité.



Panoplie Un groupe d'enseignants et leurs élèves dans une salle de classe, sous les auspices de Cicéron *(portrait en médaillon, à g.)* et de Fénelon *(à dr.)*. Plume, encrier, tableau noir, rien ne manque. • *Toile de François Trichot-Garnerie (1843).*



AKG IMAGES / JEAN-CLAUDE VARGA



PHILIPPE MAILLARD / AKG IMAGES

À l'origine, la gravure sur pierre

Avant même l'invention de l'écriture proprement dite, l'homme a gravé des symboles sur des pierres en guise d'aide-mémoire. Découverts en Mésopotamie, les plus vieux de ces pense-bêtes datent du Xe millénaire avant notre ère *(ci-contre, une tablette en argile et un sceau du IIIe millénaire)*. Ces petites plaquettes en pierre, gravées de figures animales et de signes géométriques, étaient utilisées pour garder en mémoire des comptes, mais aussi, sans doute, des idées, des récits familiaux ou personnels, ou encore des rites.

L'apparition de l'encre L'ère de la gravure prend fin avec l'invention de l'encre, qui apparaît à peu près simultanément, au IIIe millénaire av. J.-C., en Égypte et en Chine. L'encre noire est alors fabriquée à partir de suie diluée dans l'eau, mélange additionné de divers fixateurs. Outre le noir, les Égyptiens recouraient beaucoup à l'encre rouge, notamment pour écrire les titres de section de leurs textes : ils la fabriquaient à partir de poudre de cinabre, un sulfure de mercure. Les scribes chinois et égyptiens utilisaient toutefois des outils d'écriture différents : les premiers déposaient l'encre avec un pinceau sur du bambou, du bois ou de la soie, tandis que les seconds recouraient à une tige de roseau taillée afin d'écrire sur du papyrus *(voir ci-dessous)*.

ASHMOLEAN MUSEUM / BRIDGEMAN IMAGES

Tablettes d'argile mésopotamiennes

Pour consigner leurs inscriptions du quotidien, dont leurs longues listes comptables faisant l'inventaire de leurs entrepôts, les Mésopotamiens ont mis au point une technique plus rapide et plus souple que la gravure sur pierre. À l'aide d'un calame, une tige en roseau ou en bois taillée en biseau, ils imprimaient des signes cunéiformes sur des tablettes d'argile humide, qui étaient ensuite cuites au four ou séchées au soleil.



PHOTO12/ANN RONAN PICTURE LIBRARY

Du rouleau de papyrus au livre en parchemin

Avec le papyrus, les Égyptiens ont inventé la feuille, support dont la finesse facilite grandement le transport et la conservation. « Papyrus » est à l'origine le nom d'une plante poussant en abondance dans le delta du Nil. On découpait dans sa tige de minces lamelles, qu'on tissait ensuite pour obtenir une feuille, séchée par pressage. Puis on collait des dizaines de feuilles les unes après les autres avec de la pâte d'amidon pour obtenir des rouleaux pouvant atteindre jusqu'à plusieurs dizaines de mètres de longueur. Le rouleau de papyrus (*volumen*) fut exporté dans tout le bassin méditerranéen jusqu'à ce que, au Ier siècle apr. J.-C., les Romains inventent le livre (codex), bien plus facile à consulter avec ses pages reliées qu'on peut tourner. Pour fabriquer les livres, on cessa bientôt de recourir au papyrus au profit du parchemin, plus solide, élaboré à partir de peaux d'animaux tannées (mouton, chèvre…).

G. DAGLI ORTI /NPL - DEA PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES





JOEL DAMASE/GAMMA-RAPHO

Le triomphe du papier

Le papier est une invention chinoise, qui remonte au moins à 1000 av. J.-C. Les Chinois le fabriquèrent d'abord à partir de plantes, transformées en une pâte liquide qu'on pressait pour obtenir des feuilles. Ce support peu onéreux fut adopté par les Arabes après leur victoire sur les Chinois à Talas en 751 *(lire p. 47)*. Puis c'est via l'Espagne musulmane que l'Occident chrétien le découvrit. Les Européens, qui le jugeaient trop fragile et moins noble que le parchemin, s'en méfièrent toutefois. Les premiers à s'y convertir furent les Italiens, qui, au XIIe siècle, fabriquèrent du papier à partir de linge usagé. Cette invention allait inonder le reste de l'Europe et supplanter le parchemin, bien plus coûteux. C'est seulement dans la seconde moitié du XIXe siècle que la cellulose du bois a remplacé les vieux chiffons comme matière première du papier en Europe.

AKG-IMAGES / ULLSTEIN BILD / INSADCO / HELMUT SPONA

L'âge de la plume d'oie

Dans la foulée des Égyptiens, les Grecs puis les Romains utilisèrent pour écrire des calames, des roseaux taillés en pointe, qu'ils trempaient dans l'encre. Mais à partir de l'époque carolingienne, le calame fut peu à peu remplacé en Occident par la plume d'oie, plus souple. Le bout en était durci par chauffage, puis taillé en bec – il fallait fréquemment retailler cette pointe, car, ramollie par l'encre, elle s'usait très vite en grattant le papier. Si la plume d'oie était considérée comme un compromis idéal entre souplesse et résistance, on utilisait également des plumes de canard, de corbeau ou de coq de bruyère, plus rigides, pour écrire les plus petits caractères. Importée principalement de Pologne, de Lituanie ou d'Irlande, la plume d'oie est restée le principal instrument d'écriture jusqu'au début du XIXe siècle.

Le crayon à papier, le premier instrument « propre »

Si l'on utilisait déjà des mines de plomb dans l'Antiquité, la découverte du graphite – du carbone pur marquant encore plus le papier – dans une mine anglaise au XVIIe siècle ouvrit la voie au crayon à papier. Celui-ci fut mis au point à la fin du siècle suivant par plusieurs inventeurs travaillant en parallèle, dont le Français Nicolas Jacques Conté. Par rapport à la plume et à l'encre, le crayon présentait l'avantage de ne pas tacher. On pouvait aussi effacer ses traits, d'abord avec de la mie de pain, puis, à partir de la fin du XVIIIe siècle, avec une gomme en caoutchouc.



PHOTO12/CONTE

La plume métallique écrit son histoire à l'ère industrielle

Prenant le relais de la plume d'oie plus que millénaire, les premières plumes métalliques furent mises au point à Birmingham, en Grande-Bretagne, dans les années 1820. Elles furent bientôt produites de manière industrielle. Fixées à des porte-plumes aux formes et aux motifs infinis, les plumes métalliques étaient autrement plus résistantes que les plumes d'oie. Il fallut toutefois modifier la composition de l'encre : celles « métallo-galliques », fabriquées à partir de sulfate ferreux, qui étaient les plus utilisées en Europe depuis le milieu du Moyen Âge, avaient en effet tendance à oxyder l'acier des plumes. De nouveaux composés chimiques moins corrosifs, comme l'aniline, furent dès lors adoptés pour fabriquer de l'encre.

CHRISTIAN TESTU / NATURIMAGES



MA.NOLLE/IMAGE

Le stylo-plume : quand l'encre coule toute seule

La plume métallique conservait un inconvénient majeur : il fallait sans cesse la porter à l'encrier pour l'enduire d'encre. Pour y remédier, nombre d'inventeurs s'efforcèrent dans la seconde moitié du XIXe siècle d'intégrer un réservoir d'encre dans un porte-plume. Mais l'encre s'écoulait de façon ininterrompue, provoquant des fuites et des taches. C'est l'Américain Lewis Edson Waterman qui trouva la solution en 1884 en ménageant des encoches dans le conduit du stylo : l'encre sortait désormais à la demande, par capillarité, et le stylo-plume devint un instrument fiable et propre. De nombreux perfectionnements lui ont toutefois été apportés au cours des décennies suivantes : l'invention de la cartouche, en verre (Jif, 1936) puis en plastique (Waterman, 1954), évite ainsi d'avoir à remplir soi-même le réservoir de son stylo en puisant l'encre depuis un encrier.

Le stylo à bille, bon marché et jetable

Si le principe du stylo à bille fut formulé et expérimenté dès la fin du XIXe siècle, le premier modèle fonctionnel a été mis au point en 1938 par les frères hongrois Biro. Déposée sur le papier par l'intermédiaire d'une petite bille roulant sur elle-même, l'encre sèche presque instantanément : aucun instrument d'écriture n'a jamais été aussi simple d'utilisation et fiable. Le stylo-bille est aussi particulièrement bon marché. En 1950, un industriel franco-italien, le baron Bich, commercialise un modèle en plastique appelé à devenir iconique, le Bic Cristal : vendu seulement 0,50 franc, c'est le tout premier stylo conçu pour être jeté une fois sa réserve d'encre épuisée.



BRUNO BEBERT / BESTIMAGE



GIANCARLO COSTA / BRIDGEMAN IMAGES

La machine à écrire, ou l'imprimerie à domicile Cette sorte de presse typographique miniature et automatisée a été mise au point par l'Américain Christopher Latham Sholes. En 1873, cet inventeur vend son brevet à l'entreprise américaine Remington, jusqu'alors spécialisée dans la production d'armes à feu, qui va commercialiser les premières machines à écrire modernes. Leur allègement progressif permettra l'apparition en 1912 des premières machines portatives, avant que ne se généralisent à partir des années 1930 les machines électriques, qui nécessitent une moindre pression sur les touches que les modèles mécaniques traditionnels.

Le tout-numérique : de l'ordinateur au smartphone

Dans les années 1970, les premiers ordinateurs personnels grand public, dotés de logiciels de traitement de texte, ont pris le relais des machines à écrire. Inventé par Apple en 2007 avec l'iPhone, le smartphone, qui a opéré la fusion entre l'outil de l'écriture (le clavier) et son support (l'écran), a fini de rendre l'écriture immatérielle, les textes composés sur un téléphone portable n'ayant plus vocation à être imprimés.



PATRICE TERRAZ, DIVERGENCE

LEEMAGE.COM



AKG IMAGES / PICTURES FROM HISTORY

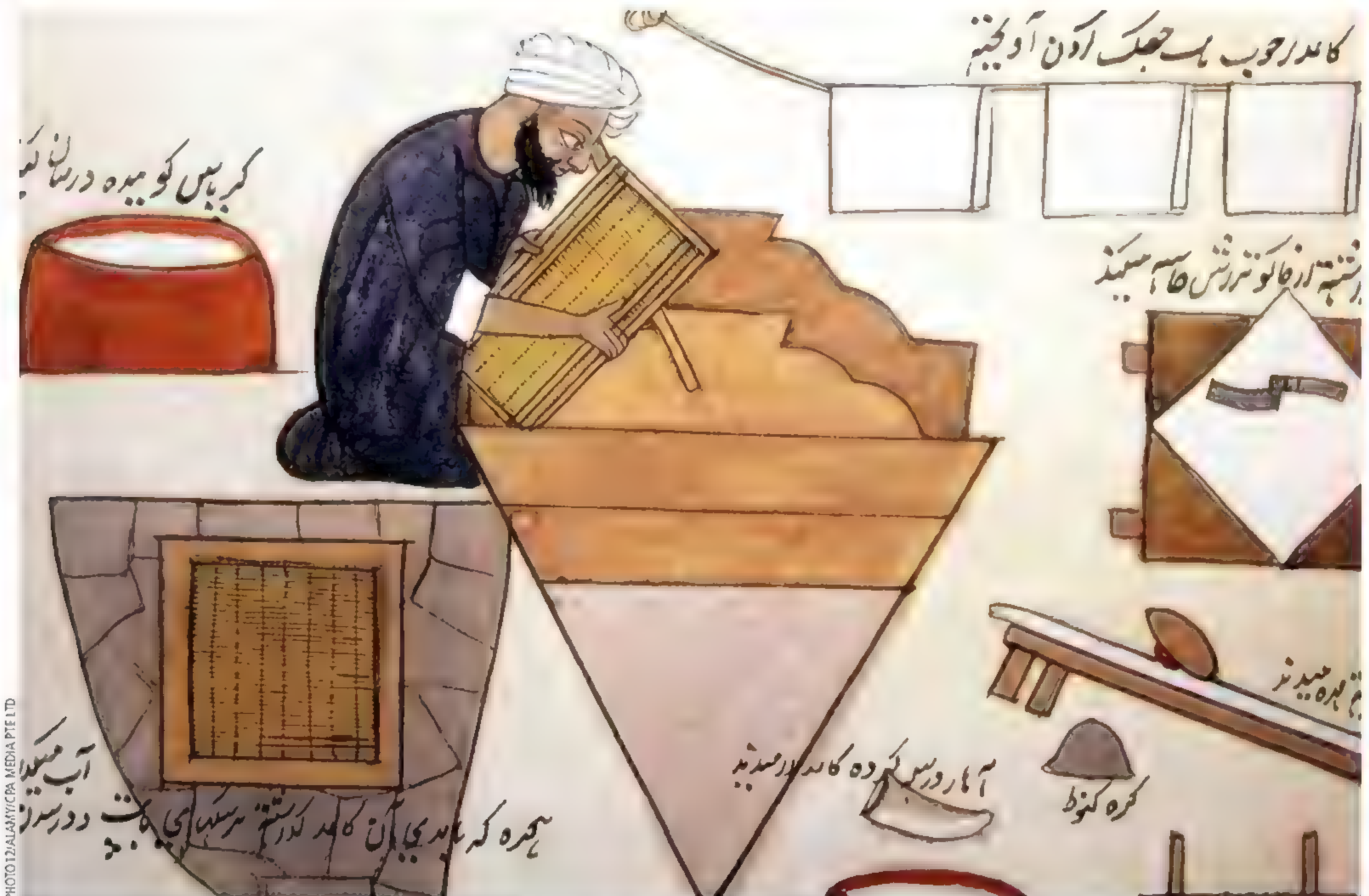


PHOTO12/ALAMY/CPA MEDIA PTE LTD

Impression soleil levant

Le Chinois Cai Lun (v. 50-121), chef des ateliers impériaux sous les Han, codifie l'art de fabriquer le papier, à partir de fibres issues du bambou, d'écorce de mûrier, de lin ou de chanvre. La technique se répand ensuite en Corée puis au Japon. Au VIIIe, les Abbassides récupèrent à leur compte cette invention, qui se développe dès lors rapidement au Moyen-Orient puis en Europe.

LE PAPIER, UN SECRET DE HAUT VOL

Défaits en 751 en Asie centrale par les Arabes, les Chinois ont perdu plus qu'une bataille : ils ont dû livrer la recette du papier. Une invention révolutionnaire et lucrative.

PAR LAURENT LEMIRE

La Chine connaît la technique du papier depuis le IIIe siècle avant notre ère, selon de récentes découvertes archéologiques dans la province du Shanxi (nord-est du pays). À partir de fibres végétales délitées dans l'eau puis séchées, on obtient un matériau souple aux usages multiples, utilisé alors surtout pour l'emballage et la décoration. Mais on ne le considère pas encore comme un support à l'écriture. Il faut attendre Cai Lun, un personnage qui incarne toujours aujourd'hui dans l'empire du Milieu l'essor de l'industrie papetière. En 105, cet eunuque, haut fonctionnaire à la cour impériale sous la dynastie des Han, utilise le chiffon qui, réduit en pâte, devient une matière bien plus adaptée à l'écriture. Perfectionné, ce procédé de la pâte déposée sur un »»

››› tamis au format de la feuille papier se répand ensuite en Corée puis au Japon par l'intermédiaire de moines. Mais le secret de ce nouveau matériau est jalousement gardé par les ateliers et il faut un choc pour que cette technique se répande.

Il survient en 751 lors de la bataille de Talas, du nom d'une rivière à la frontière actuelle du Kirghizistan et du Kazakhstan. Les troupes du califat abbasside (60 000 à 200 000 hommes) affrontent l'armée chinoise des Tang (30 000 à 150 000 soldats). L'objectif: contrôler la région de Syr-Daria, située en Asie centrale, sur la route de la soie. Après cinq jours d'affrontement, les Abbassides l'emportent. Cette victoire porte un coup d'arrêt à l'expansion des Tang vers l'ouest et permet aux musulmans de prendre le contrôle de la région pour les quatre siècles suivants. Mais surtout, les historiens envisagent des conséquences plus inattendues.

Après la défaite, des soldats chinois sont faits prisonniers puis vendus comme esclaves à Samarkand, Bagdad et Damas. Pendant leur captivité, ils transmettent des secrets technologiques, comme ceux de la soie, de la poudre à canon ou du papier aux Abbassides. Ces derniers reprennent la fabrication du papier à Bagdad, à Damas et au Caire, où l'on trouve des papetiers dès le VIII[e] siècle.

« Porte des libraires »

La culture islamique bascule alors dans la civilisation de l'écrit et le marché du livre s'installe dans les grandes villes, près des grandes mosquées. On entre d'ailleurs le plus souvent dans ces lieux saints par la « porte des libraires », ce qui en dit long sur l'importance de ces marchands dans la transmission de la foi mais aussi dans la diffusion de ce support novateur.

Moins facile à gratter, donc à falsifier, que le parchemin ou le papyrus, le papier est rendu obligatoire au VIII[e] siècle dans l'administration de l'Empire abbasside. Les zones de production progressent ensuite vers l'ouest; et l'Afrique du Nord se met à fabriquer également du papier à partir du X[e] siècle. En Sicile ou en Espagne, dans l'Europe sous domination musulmane, les premiers moulins destinés à obtenir la précieuse pâte apparaissent au XI[e] siècle. Cordoue s'impose comme le principal marché du livre à cette époque. L'impact du papier a eu des conséquences considérables sur le développement de l'écriture, des livres, des mathématiques, de la musique, de l'art, de l'architecture et même de la cuisine en Occident.

« Le plus ancien document daté et écrit sur un papier produit en Europe est un acte de la chancellerie des comtes normands de Sicile, ratifié en 1109 », rapporte Jonathan Bloom en 2001 dans *Paper Before Print* (Yales University Press). C'est donc à partir de cette bataille de Talas que les techniques de fabrication du papier se sont répandues au Moyen-Orient, puis en Europe. Cette révolution du papier a favorisé la diffusion du Coran, des ouvrages de sciences et de philosophie et a contribué à ce que l'on appelle l'âge d'or islamique. À l'ère du numérique, les conséquences de cette rencontre inopinée sont toujours bien réelles, comme le souligne l'historien de l'édition Jean-Yves Mollier dans son *Histoire des libraires et des librairies* (Actes Sud, 2021) : « Aujourd'hui encore, le livre religieux représente entre 15 et 20 % de la production de livres dans les pays arabo-musulmans, Pakistan, Indonésie et Iran inclus, contre moins de 5 % dans le reste du monde. »

Et cela, nous le devons sans doute à cet affrontement oublié qui a modifié le cours de l'histoire et la transmission du savoir. On soupçonne souvent la Chine de copier le monde avant de le fabriquer. La bataille de Talas nous montre le contraire. ◆

JEAN LUC MANAUD/GAMMA RAPHO

Incunables En Afrique, la production de papier débouche sur celle des livres, notamment sacrés, grâce aux échanges sur la route des caravanes. • *Bibliothèque Al Ahmed Mahmoud, Chinguetti (Mauritanie).*



Fondation Ruines du temple de la déesse égyptienne Hathor à Serabit el-Khadim, dans le Sinaï. C'est là que se trouvait le sphinx dont les inscriptions ont levé le voile sur l'énigme de l'alphabet.

CHICUREL ARNAUD / HEMIS.FR

LE SPHINX ET LE MYSTÈRE DE L'ALPHABET

Véritable pierre de Rosette du Sinaï, une statue vieille de vingt-six siècles a permis de déchiffrer le premier système alphabétique connu.

PAR PIERRE TALLET

Au cours de l'hiver 1904-1905, entre le mois de décembre et celui de mars, le grand égyptologue britannique William Matthew Flinders Petrie réalise la première véritable campagne archéologique au sud de la péninsule du Sinaï, une région encore très mal connue et peu explorée, où des vestiges de l'époque pharaonique ont cependant été régulièrement signalés depuis la fin du XVIIe siècle par des voyageurs, des savants et – seulement quelques décennies auparavant – par les géographes de l'*Ordnance Survey of the Peninsula of Sinai*. Après avoir passé quelques jours sur le site du Ouadi Maghara, déjà célèbre pour d'impressionnantes stèles rupestres aux noms de plusieurs pharaons de l'Ancien Empire (v. 2700-2200 av. J.-C.), il se rend sur le plateau de Serabit el-Khadim, un complexe de mines de turquoise exploitées par les Égyptiens tout au long de la XIIe dynastie, au Moyen Empire (v. 2190-1770 av. J.-C.), puis de nouveau pendant la totalité du Nouvel Empire (v. 1550-1050 av. J.-C.). À cet endroit se trouve un temple très original dédié à la déesse Hathor – une divinité féminine très importante du panthéon égyptien –, qui y est plus spécifiquement appelée « maîtresse de la turquoise ». En un peu plus de deux mois, le chercheur fait une reconnaissance très poussée aussi bien du sanctuaire que des installations minières qui parsèment le plateau.

Une tête humaine avec un corps de lion

Il en rapporte des photos, des relevés, des plans, mais aussi un grand nombre d'objets égyptiens qu'il remet à son retour de mission, comme à son habitude, à plusieurs institutions scientifiques qui ont financé sa campagne. Parmi eux se trouve un petit sphinx taillé dans un grès local de couleur rougeâtre, qui entre dans les collections du British ›››

L'apparition de cette écriture, dans ces mines de turquoise, est due à un phénomène d'acculturation de travailleurs étrangers

››› Museum sous la cote 41 748 et sera ensuite publié, dans le corpus des inscriptions du Sinaï, sous le numéro IS (*Inscriptions of Sinaï*) 345.
La statuette, de taille modeste (elle mesure 23,7 cm de longueur), est caractéristique du Moyen Empire égyptien, époque à laquelle plusieurs souverains se firent représenter sous cette forme hybride, combinant une tête humaine avec un corps de lion. Par son style, l'objet peut très probablement être daté de la fin de la XIIe dynastie, du règne d'Amenemhat III (1838-1794) ou de celui de son fils et successeur, Amenemhat IV (1794-1785), qui furent tous les deux très actifs dans l'organisation d'expéditions au Sinaï.
La provenance de l'objet – lequel est déjà mentionné par Petrie dans le compte rendu de sa mission (paru en 1906 sous le titre *Researches in Sinai*) – n'est pas indiquée avec certitude, mais il est très probable qu'il avait été à l'origine déposé comme ex-voto dans le temple d'Hathor, comme de très nombreuses autres figurations royales qui y furent recueillies. Sa particularité est de présenter, sur l'ensemble de ses faces, quatre inscriptions distinctes. Deux sont des textes hiéroglyphiques ; l'un, entre les pattes de l'animal, fait apparaître une version incomplète de l'un des noms de Snéfrou, un roi divinisé de l'Ancien Empire qui était alors vénéré comme le « patron » des ouvriers ; l'autre, sur l'épaule du sphinx, livre la formule courante « aimé d'Hathor, maîtresse de la turquoise », très fréquente sur le site. Les deux autres petits textes, sur les côtés gauche et droit de l'animal, sont en revanche rédigés dans des caractères qui ressemblent à des hiéroglyphes, mais sont en fait des signes d'une écriture que l'on a pris depuis l'habitude d'appeler « proto-sinaïtique », et qui notent une langue sémitique qui n'est à ce jour toujours pas déchiffrée.
Au cours de ses travaux sur le site de Serabit el-Khadim, Petrie a déjà été intrigué par cette écriture bien particulière, dont de nombreux autres signes avaient été gravés soit sur les parois des mines de turquoise, soit sur des blocs erratiques, notamment dans le secteur de la mine L, au sud du plateau. Il y a reconnu l'existence d'un nouveau système d'écriture, se lisant de droite à gauche, et utilisant un nombre limité de signes inspirés des hiéroglyphes égyptiens. De la poterie du Nouvel Empire se trouvant dans le voisinage de plusieurs de ces inscriptions, près de la mine L, il date cet ensemble de textes de 1500 av. J.-C.
C'est le génie d'un autre égyptologue anglais, une dizaine d'années plus tard, qui permet de reconnaître dans cette écriture le prototype de l'ensemble des alphabets postérieurs, incluant celui que nous utilisons pour écrire ces lignes. Dans un article paru en 2016 dans le *Journal of Egyptian Archaeology* (vol. 3), Alan Herbert Gardiner parvient en effet à insérer ces nouveaux caractères dans un tableau montrant clairement leur parenté avec les écritures sud-sémitiques, grecque, phénicienne, hébraïque, arabe et éthiopienne anciennes.

Des « Asiatiques » dans le temple d'Hathor

En s'appuyant sur les travaux d'autres chercheurs, il met également en évidence la nature du choix des hiéroglyphes qui ont été sélectionnés comme modèles pour ces différentes lettres. Celui-ci repose en effet systématiquement sur le nom sémitique de la chose représentée, dont, par un système d'acrostiche, on retient le phonème initial. Ainsi le signe hiéroglyphique de la maison (⌐¬), un mot qui se dit *bet* en sémitique, sert-il à transcrire le son *b* ; de même la tête de bovin (ʘ) (*alef*) sert-elle à noter le phonème *a*, ou en-



Côté pile **Sur l'épaule du sphinx, un hiéroglyphe rend hommage à la divinité tutélaire du site : « Aimé d'Hathor, maîtresse de la turquoise », cette pierre précieuse enfouie dans les mines de la région.**

core le signe de l'eau (𓈖) (*mai*) le son *m*. Enfin, les inscriptions bilingues du sphinx du British Museum lui permirent d'identifier formellement la séquence de quatre signes qui figure à deux reprises sur la base de celui-ci, et qui réapparaît aussi très fréquemment sur les stèles gravées de cette écriture : 𐤁𐤏𐤋𐤕.

En postulant qu'il peut s'agir d'une référence à la déesse Hathor, omniprésente dans la région, et nommée sur l'objet, il interprète la transcription de ces quatre phonèmes, *b-'a-l-t*, comme le féminin du mot *baâl* (sémitique, « le maître »), c'est-à-dire *Baâlat* (litt., « la maîtresse »), épithète systématiquement attribuée sur le site à cette divinité. En terminant son étude, il propose également, sur des arguments historiques, une datation de la fin du Moyen Empire (v. 1850 av. J.-C.) pour la mise en place de ce système d'écriture.

Quelle histoire peut-on en effet restituer derrière cette invention du premier alphabet, dans un endroit aussi reculé du désert du Sinaï ? Il est très probable que l'apparition de cette écriture est due à la présence dans ces mines de turquoise, en même temps que les Égyptiens, d'un petit groupe d'« Asiatiques » (*Âamou*, comme les appellent les sources pharaoniques) originaires du Néguev, et sans doute envoyés en mission comme un tribut de main-d'œuvre pour appuyer les expéditions égyptiennes. On peut suivre leur trace dans la documentation à partir des règnes d'Amenemhat II et Sésostris III, les troisième et cinquième souverains de la XIIe dynastie, car certains membres des missions qui ont laissé une trace de leur passage portent manifestement des anthroponymes étrangers. Sous les règnes des derniers rois de cette lignée (Amenemhat III et Amenemhat IV), la documentation qui les concerne devient encore plus explicite : sur les stèles commémoratives laissées par les équipes de ces rois apparaît régulièrement un personnage monté sur un âne, accompagné d'une petite suite, qui est régulièrement identifié comme « le frère du prince du Retenou, Khebded ». Les quelques précisions qui sont parfois apportées sur ces « Asiatiques » indiquent qu'ils viennent d'une cité nommée Hami, probablement à identifier avec la localité de Horma, dans le sud du Néguev. C'est sans aucun doute un processus d'acculturation avec les Égyptiens qui a poussé ces étrangers à commémorer à leur manière leur venue dans des lieux considérés comme sacrés, comme le faisaient les membres des expéditions originaires de la vallée du Nil.

Les inscriptions proto-sinaïtiques célèbrent donc à leur manière la déesse Hathor, omniprésente sur le plateau, sous son nom sémitique de Baâlat, « la maîtresse ». Le trop faible nombre des inscriptions proto-sinaïtiques enregistrées à ce jour (un peu plus d'une cinquantaine seulement, pour la plupart très succinctes) n'a pas permis – au terme d'un siècle de recherches supplémentaires et de centaines d'articles publiés – d'aller bien plus loin dans le déchiffrement de cette langue que ce que le trait de génie d'Alan H. Gardiner avait permis de dévoiler. Mais nous savons maintenant que, comme Monsieur Jourdain avec la prose, nous écrivons des hiéroglyphes sans toujours en être conscients. ◆

Intuition **Intrigué par les inscriptions sur le sphinx *(voir ci-dessous)*, William M. Flinders Petrie y voit un nouveau système d'écriture se lisant de droite à gauche et composé de signes proches des hiéroglyphes. Une première brèche capitale dans l'énigme posée par le sphinx.**



Côté face **Sur les côtés de l'animal figurent des inscriptions proto-sinaïtiques provenant d'une langue sémitique que l'on n'a toujours pas déchiffrée.**

VINGT-SIX LETTRES POUR UN MIRACLE

Là où d'autres langues s'appuient sur des milliers de signes pour décrire les choses et les éléments, l'alphabet latin se montre très économe.

PAR PIERRE BERGOUNIOUX



ROBERT DOISNEAU/GAMMA RAPHO

Il est bien trop tôt, à 6 ans, pour mesurer l'énormité du présent qui nous attend à la porte du cours préparatoire : l'alphabet. Son acquisition se fait en quelques mois, et nous ne cesserons plus d'en user, sans y faire attention tant il est efficace et simple, jusqu'à notre dernier souffle. Nous l'emploierons une dernière fois pour rédiger un testament. Lire, au passage, le panneau de signalisation qui défile, à 130 km/h, sur le talus de l'autoroute, griffonner, sur un chiffon de papier, les quelques emplettes du vendredi soir à la supérette, présupposent deux événements fondateurs, vieux de plusieurs millénaires, que l'anthropologue britannique Jack Goody tenait pour les plus importants de l'aventure humaine.

Le premier s'est produit en Mésopotamie, vers 3200 av J.-C. C'est l'invention de l'écriture. Pourquoi si tard quand l'homme moderne – l'espèce de Cro-Magnon – est apparu voilà cinquante mille ans ? Des êtres capables de magnifier la grotte Chauvet, celle de Lascaux, étaient parfaitement susceptibles d'élaborer un système de notation pictographique. S'ils n'en ont rien fait, c'est qu'ils formaient de petites sociétés d'égaux adonnées à la chasse, à la cueillette. L'écriture est fille de l'esclavage. Elle naît entre autres du besoin de comptabiliser le produit du travail forcé, qui excède les capacités de la mémoire vive, dans les empires hydrauliques de l'Antiquité.

J.MOUTON ALTOPRESS/ANDIA

Du son au sens

Les plus anciennes archives de l'humanité sont des tablettes d'argile, gravées à la pointe d'un roseau, de signes en forme de clou ou de coin. De là l'appellation d'écriture cunéiforme. Elle servira jusqu'au Ier siècle avant notre ère. Mais comme les idéogrammes chinois, les hiéroglyphes égyptiens, elle souffre d'un grave défaut, qui est sa complexité, son poids. Ou, pour le dire autrement, de la timidité première, foncière, de l'esprit face au monde. Sumériens, Égyptiens, Chinois, Akkadiens ont fait droit à sa richesse débordante, à l'infinie diversité des choses. Ils ont multiplié les caractères pour les noter. Le système idéogrammatique de la Chine en compterait jusqu'à 80 000, qu'une poignée de mandarins, génération après génération, s'est enorgueillie de posséder. Oui, mais pareille connaissance ne leur servait guère. Ils étaient



Pleins et déliés Si l'alphabet est cet outil accessible à tout apprenant, c'est notamment parce que les Grecs y ont ajouté les voyelles au IX[e] siècle, donnant ainsi à chaque son un caractère et vice versa.

bien près de mourir quand ils l'avaient acquise. Nous savons qu'il fallait dix ans à un écolier mésopotamien pour maîtriser ses 1 700 clous. À ce compte-là, l'écriture demeurait le privilège d'une mince élite dévouée au despote. On ne saura jamais quel génie, doublé d'un héros, a opéré cette révolution dans la révolution qui consiste à noter non plus les choses, mais les sons. Il lui a fallu d'abord fermer les yeux sur la surabondante et captieuse richesse du monde extérieur puis, revenant en lui-même, s'aviser que la parole, infiniment variée, changeante, roulait, en vérité, sur une vingtaine de sons, toujours les mêmes. L'alphabet était né.
Restait, ces sons, à les transcrire. Quoi de plus simple que de mobiliser, à cet effet, le monde prochain, les objets familiers de la civilisation agropastorale. Une tête de bœuf (*aleph*) désignera, par convention, le son *A*, une maison à toit plat (*beth*) le *B*. Le cou flexueux du chameau (*gimel*) renverra à *C*, la porte, *daleth*, à *D*, etc. Il nous faut réprimer notre premier mouvement, qui est d'entendre un son, pour voir à nouveau le cheptel, l'habitat du Moyen-Orient antique derrière notre propre écriture. C'est à Ougarit, dans l'actuelle Syrie, vers le XIV[e] siècle avant notre ère, qu'a été exhumé des sables le premier alphabet. Mais on a également trouvé des inscriptions phonétiques, peut-être plus anciennes, dans le désert du Sinaï.

Le squelette et la chair

Cette invention prodigieuse souffre encore d'un déficit. Elle est consonantique. Les Sémites occidentaux ont fixé le squelette du mot. Il y manquait la chair. Ce sont les Grecs qui, empruntant leur alphabet aux Phéniciens, y ajoutent les voyelles, vers le IX[e] siècle, et accèdent ainsi à la perfection : un caractère pour chaque son ; à tout son, un caractère. On n'y a rien ajouté ni retranché depuis.
La simplicité de l'alphabet a eu encore deux conséquences éminentes, dans les domaines théorique et politique. L'écriture consonantique laisse subsister un doute sur la signification précise du texte. Il y a place pour des interprétations divergentes, d'interminables controverses. L'alphabet grec, rationnel, ne laisse subsister aucun doute. On lit ce qui a été dit. La recherche du vrai qui passionnait les Athéniens, et nous, toujours, a certainement à voir avec leur technologie graphique. Enfin, c'est l'affaire de quelques mois que d'assimiler 26 caractères. Au printemps de l'année du cours préparatoire, fillettes et garçonnets possèdent la clé de tout. Devenus majeurs, citoyens, ils opposeront les lumières de la culture savante, lettrée, à l'obscurantisme, à la tyrannie. ◆

LE GRAND DON EN AVANT DE MAO

Le leader communiste voulait offrir à son peuple des caractères latinisés. En faisant, par là même, tabula rasa de trois mille ans d'histoire.

PAR LAURENT LEMIRE

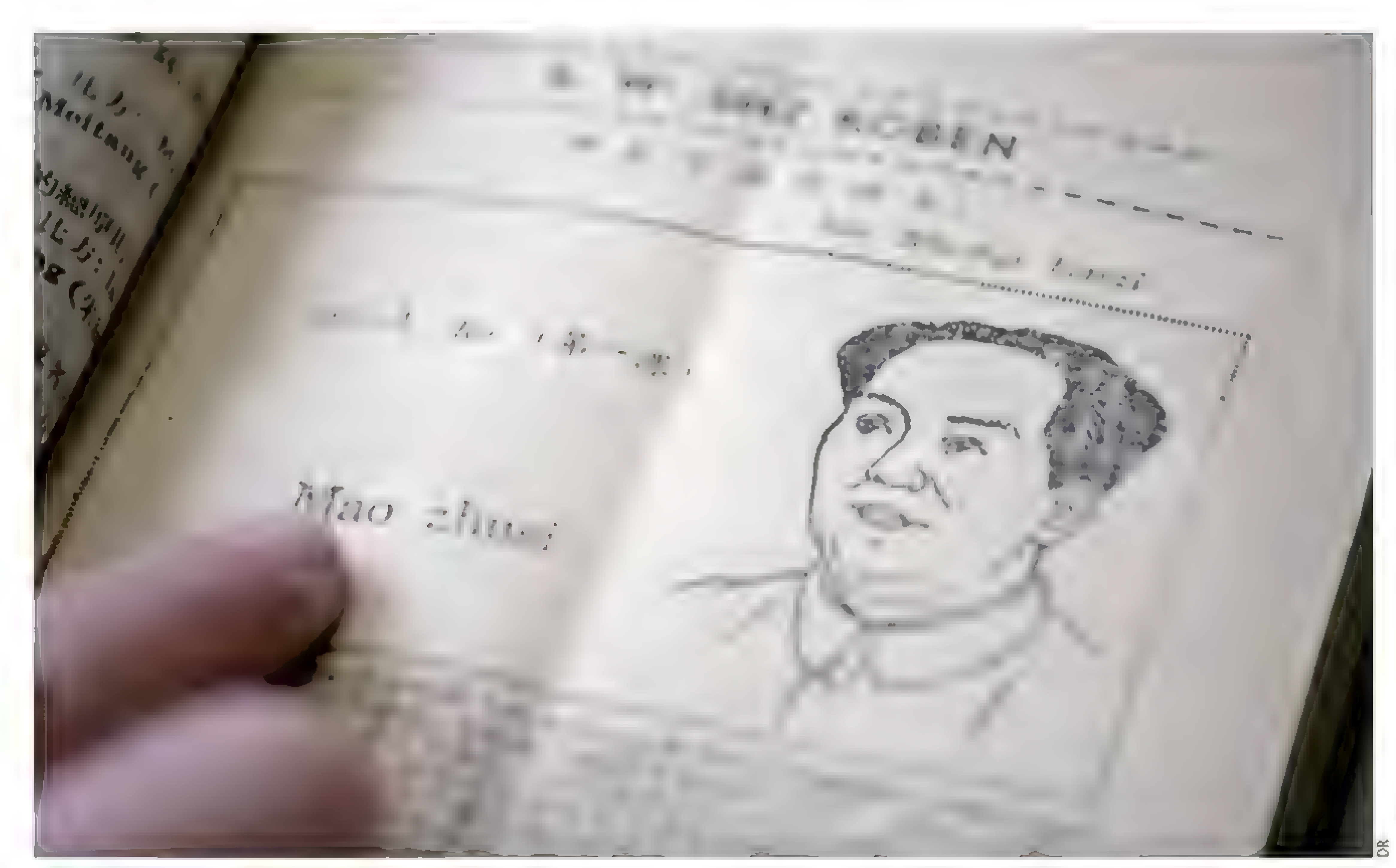
« Il faut réformer la langue écrite dans des conditions déterminées, il faut rapprocher la façon de parler du langage populaire. » La formule est radicale, et la volonté de Mao Zedong sans appel. Le Grand Timonier veut rompre avec un passé littéraire jugé oppressant pour le peuple et « réservé aux élites ». Par cette action, il souhaite favoriser l'accès à l'écriture au plus grand nombre et lutter contre l'illettrisme. Au début des années 1950 s'engage donc un vaste programme qui passe par une unification de la langue parlée, désormais alignée sur le chinois parlé à Pékin, c'est-à-dire le mandarin, la simplification des caractères, avec une diminution du nombre de traits, et la « romanisation de la langue nationale », qui reprend les alphabets occidentaux. C'est une rupture avec la tradition, la façon de vivre et la manière de penser. Mao espère ainsi éradiquer l'analphabétisme en moins de dix ans. Mais aussi favoriser les échanges avec le reste du monde.

Cette décision de rompre avec une écriture qui compte plus de trois mille ans d'histoire et bien plus de caractères encore n'est pourtant pas nouvelle. En 1929, un communiste chinois et un sinologue russe élaborent un « alphabet chinois latinisé ». L'année suivante, à Vladivostok, le Ier Congrès sur la latinisation du chinois adopte le *latinxua*. Il s'agit de mettre fin à « un produit de l'ancienne société féodale », envisagé comme « l'un des outils de l'oppression des masses laborieuses par la classe dirigeante ».

Du *latinxua* au pinyin

Ce nouvel alphabet est introduit dans toutes les écoles chinoises en URSS. Des manuels sont publiés dans cette nouvelle langue et, en 1938, la plupart des 30 000 Chinois d'Union soviétique sont alphabétisés par cette écriture plus accessible. Le *latinxua* est toutefois abandonné aux pays des Soviets en raison de la diminution des populations chinoises et de la prédominance du cyrillique sur l'alphabet latin. Mais l'expérience intéresse la république de Chine, tout en étant l'objet de controverses. Des écrivains réputés soutiennent cette initiative de remplacer l'écriture idéographique. Les organisations estudiantines en font un argument contre l'agression japonaise et elles sont soutenues par le parti communiste. Le parti nationaliste au pouvoir, le Kuomintang, le juge trop complexe et le considèrent au contraire comme une forme d'activisme du parti communiste. En conséquence, les publications en *latinxua* sont interdites jusqu'en 1938.

Avec l'avènement de la République populaire de Chine, en 1949, Mao abandonne le *latinxua* pour un système de transcription phonétique appelé « pinyin », adopté officiellement en 1958. L'apprentissage de l'écriture s'améliore, mais entraîne une perte de l'histoire de la sémantique du mandarin. Le pinyin sert toujours à orthographier les noms propres de façon standardisée (exemple : Mao Zedong, plutôt que Mao Tsé-toung, comme on l'orthographiait en français) et à enseigner le chinois aux étrangers. Et c'est encore la méthode dominante pour écrire cette langue sur ordinateur. ◆

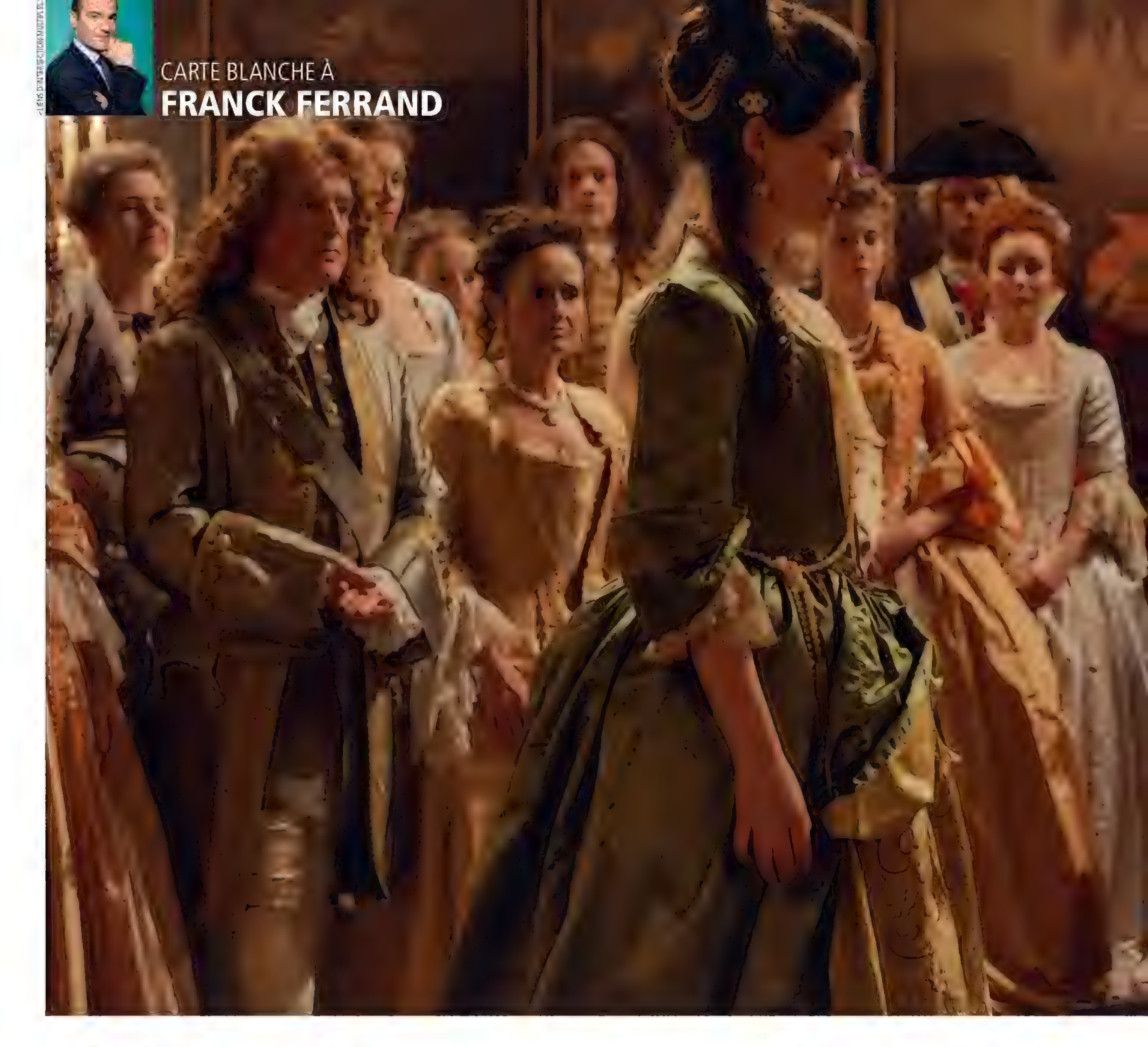


À la lettre La latinisation des caractères débute en 1929, au sein de la communauté chinoise d'URSS. • *Capture d'écran du documentaire « L'Odyssée de l'écriture. Une nouvelle ère » (Arte France, 2019).*

En résumé



PAR ALECOS PAPADATOS Ecrivain et illustrateur de BD, on lui doit *Logicomix* (Vuibert, 2010, rééd. 2018), un livre devenu culte sur l'histoire des mathématiques.

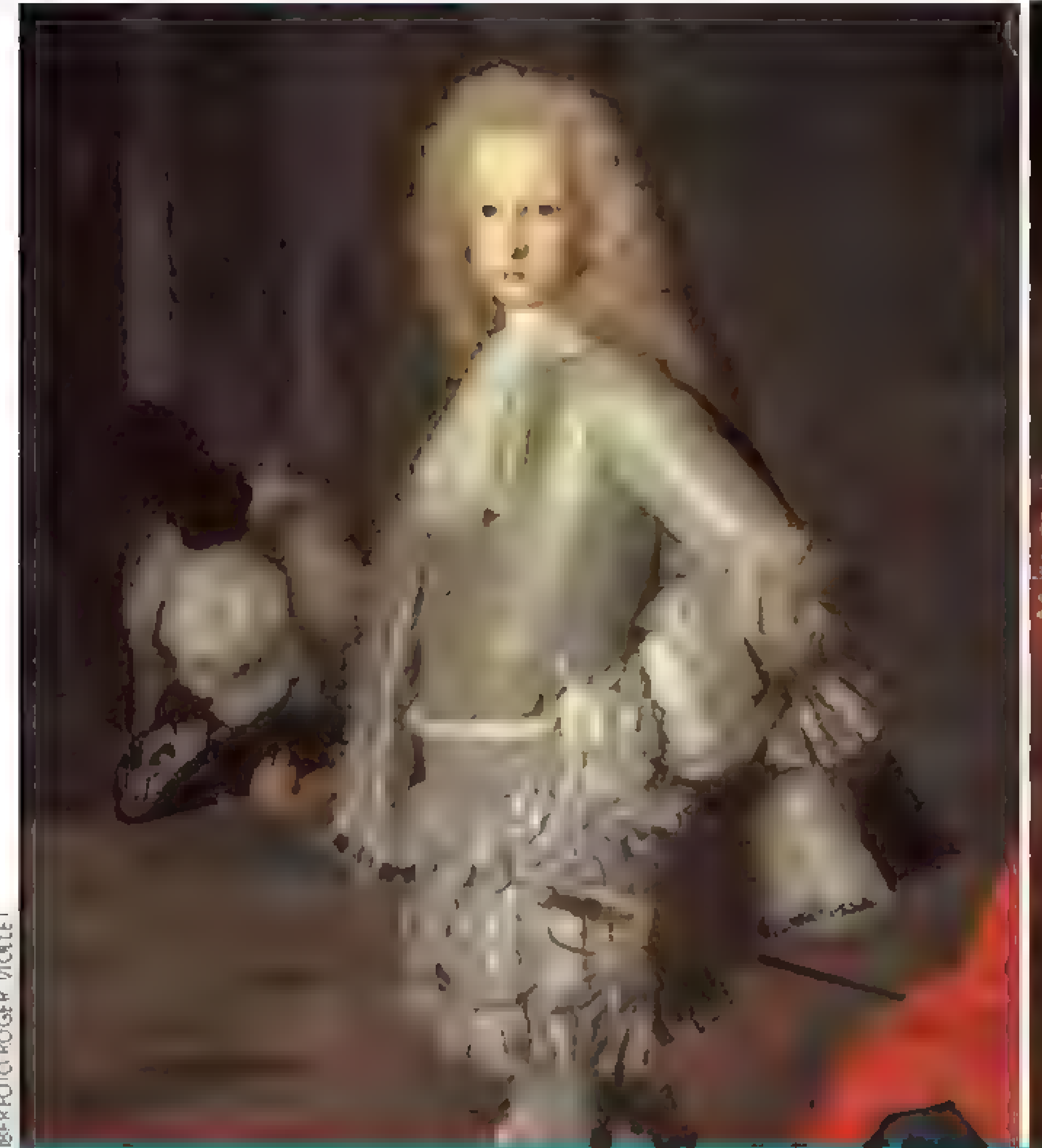


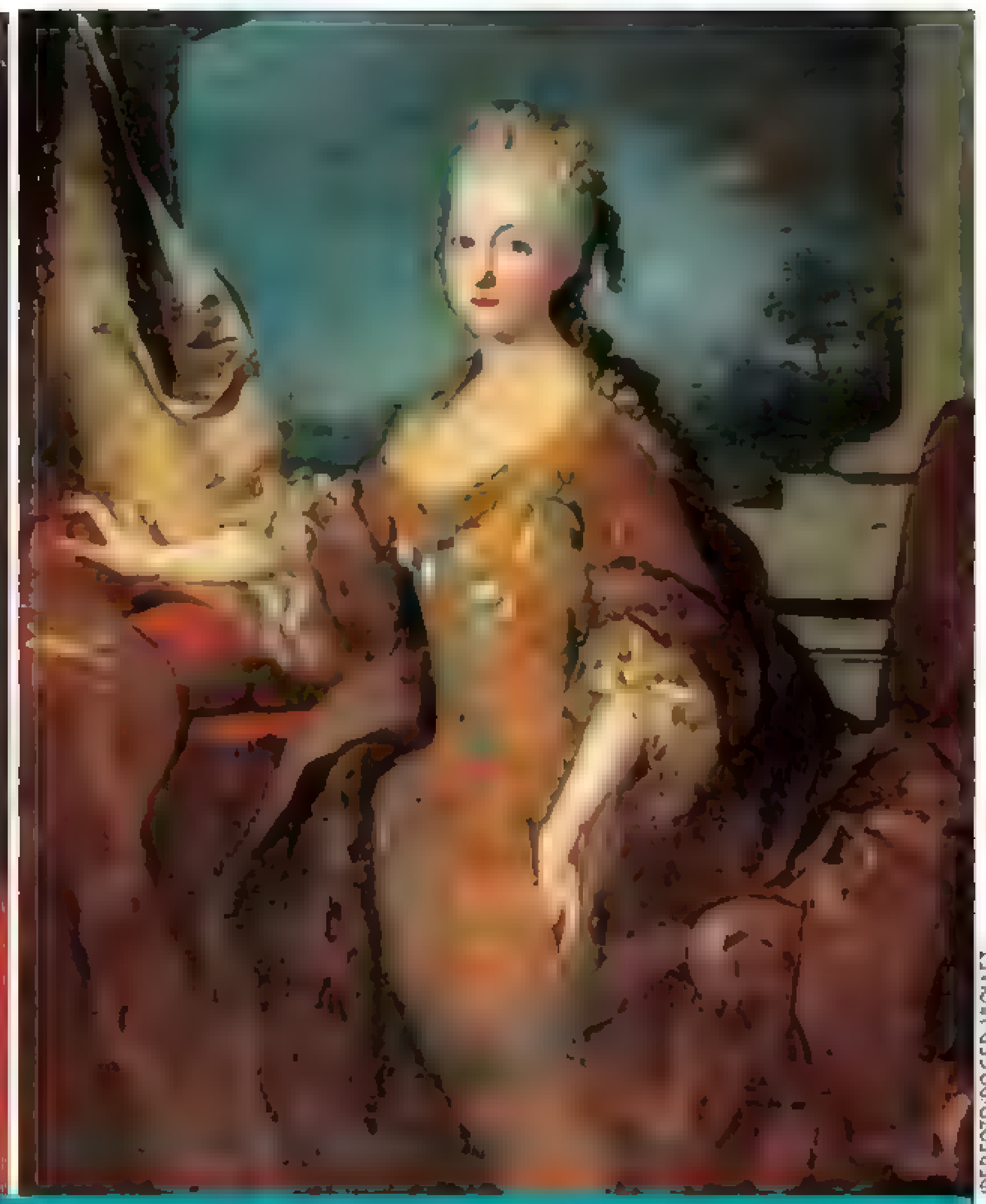
L'échange des princesses

En 1722, une fille du Régent de France se rend à Madrid pour épouser le prince héritier, tandis que l'infante d'Espagne, promise à Louis XV, gagne Versailles. Une action diplomatique peu réussie et longtemps oubliée.


À la croisée des chemins
Le 9 janvier 1722, Mlle de Montpensier et l'infante d'Espagne se rencontrent avant de suivre leur nouvelle route.
• *Photo tirée du film* L'Échange des princesses *(2017), de Marc Dugain.*

Pour le royaume des Lys, le XVIIIe siècle s'ouvre sur un bouleversement diplomatique : en acceptant, pour le duc d'Anjou, son petit-fils, le testament de Charles II d'Espagne, Louis XIV renforce un lien sacré avec la monarchie « très-catholique ». Le nouveau roi Philippe V d'Espagne se trouve prédestiné à devenir l'allié le plus fidèle de la France ; la maison de Bourbon régnera désormais aussi bien à Madrid qu'à Versailles ; pour reprendre les mots du roi vieillissant : « Il n'y a plus de Pyrénées. »
Hélas, cette vision idyllique va bientôt trouver ses limites… Causée par ce retournement des alliances, la guerre de la Succession d'Espagne ensanglante en effet les dernières années du règne. Puis, sous la régence de Philippe d'Orléans, renaissent, en dépit de la parenté, de vieilles tensions entre les deux Couronnes : c'est même une guerre qui éclate en 1719 – courte, certes, mais violente et, pour les opinions de part et d'autre des Pyrénées, passablement choquante. Dès 1720, une réconciliation s'impose. Et, pour la sceller, sont décidées deux unions princières. Le roi Louis XV est alors dans sa 11e année ; quant au prince des Asturies, fils aîné du roi d'Espagne, à 14 ans, il est à peu près en âge de se marier… Pour ce dernier, un choix semble évident : il épousera Louise-Élisabeth d'Orléans, fille du Régent, que l'on va baptiser pour l'occasion – la pauvre avait été, jusqu'alors, un peu négligée… Mlle de Montpensier, comme on l'appelle à la cour de France, n'a elle-même que 11 ans ; c'est toutefois, déjà, une jolie fillette aux yeux sombres, au teint d'ivoire. Hélas, on la dit d'un caractère impossible ; sa propre grand-mère, la princesse »»





IBERFOTO/ROGER-VIOLLET

IBERFOTO/ROGER-VIOLLET

Louis et Louise Après un an et demi de mariage, dont à peine quelques mois de règne, le jeune roi laissera une veuve de 14 ans. De retour en France, celle-ci finira sa vie tristement. • *Le Jeune Prince des Asturies (1717), de Michel-Ange Houasse. Musée du Prado, Madrid. La Jeune Reine Louise-Élisabeth d'Orléans (v. 1724), de Jean Ranc. Musée du Prado.*

››› Palatine – qui la considère, il est vrai, comme la moitié d'une bâtarde –, ne la décrit-elle pas comme « l'enfant la plus désagréable qu'on puisse voir, dans sa façon de manger, de boire, de parler » ? Il faudra bien que les Espagnols s'en accommodent…

Pour Louis XV, en échange, tout ce que peut proposer la nouvelle cour d'Espagne, c'est une bien jeune infante de 3 ans seulement ! Marie-Anne-Victoire n'est que la demi-sœur du prince des Asturies; sa mère est en effet Élisabeth Farnèse, qui a succédé sur le trône à Marie-Louise de Savoie, après la mort prématurée de celle-ci. À défaut d'un mariage dans les formes, on ne s'en résout pas moins à promettre la main de cette enfant au jeune souverain; aussi part-elle pour Versailles dans la foulée parfaire son éducation française et s'acclimater, si possible, à « ce pays-ci ». Marie-Anne-Victoire – du prénom de sa grand-mère, l'épouse du Grand Dauphin – n'est pas encore en âge de saisir ce qui lui arrive ; mais son petit promis, lui, s'émeut d'une alliance si peu naturelle. Louis XV, lorsque le Régent lui annonce la nouvelle, rougit, s'affaisse sur lui-même et se révèle impuissant à retenir ses larmes. Il faudra toute la douceur et toute la persuasion de son cher précepteur, Mgr de Fleury, pour le gagner timidement à l'étrange parti que les adultes ont formé pour lui. L'île des Faisans, sur le petit fleuve frontalier de la Bidassoa, avait servi de cadre à la rencontre historique, en 1660, des deux cours venues préparer le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse. Soixante et un ans plus tard, son pavillon, rénové pour l'occasion, accueille un événement plus modeste, mais pas moins troublant : le 9 janvier 1722, les deux princesses – la jeune fille impossible et la fillette sortie des langes – sont échangées par les délégations respectives qui, graves et attendries tout à la fois, les ont conduites aux confins de leurs nouveaux royaumes.

Un mariage écourté

Puis Mlle de Montpensier prend la route de Madrid, où dès la fin du mois on la verra convoler avec don Louis – sans que soit consommée l'union, évidemment : la jeune princesse des Asturies n'est pas nubile. Mal lunée, mal portante, mal élevée, Louise-Élisabeth détonne sévèrement à la cour d'Espagne ; elle commence par s'exonérer d'un grand bal et n'hésite pas à tenir tête, en la circonstance, au roi et à la reine en personne. Fi de l'étiquette – bien plus rigide ici que dans le Paris de la Régence, il est vrai : la princesse de 12 ans grimace et tire la langue, laisse voir ses jambes et se montre caressante



GÉRARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

Rencontres au sommet **L'île des Faisans, sur la Bidassoa, sert régulièrement de lieu de rassemblement pour des entrevues diplomatiques. Ici, en juin 1660, Anne d'Autriche et Philippe IV d'Espagne se retrouvent pour la cérémonie de remise de l'infante Marie-Thérèse, qui épousera Louis XIV.** • *Toile de Julien-Michel Gué (début XIXe s.). Château de Versailles.*

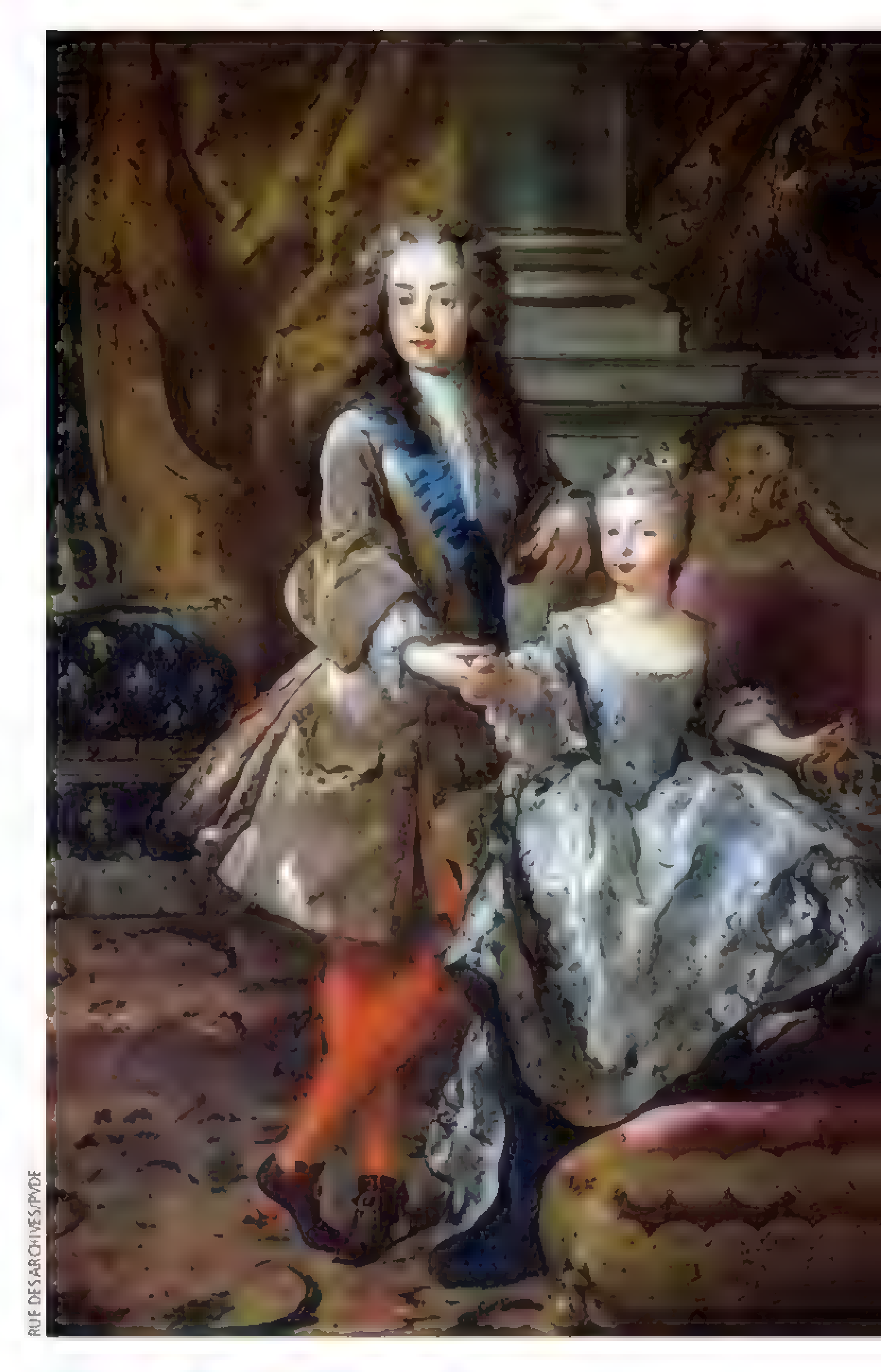
Louis XV, bien gêné devant sa puérile promise, ne peut guère faire mieux que l'embrasser comme un poupon et lui offrir une poupée

avec ses dames d'honneur, quand elle ne se laisse pas aller à des grossièretés plus outrancières encore !

Saint-Simon, bombardé ambassadeur extraordinaire en Espagne, le raconte crûment : « Elle me regarda et me lâcha un rot à faire retentir la chambre. Ma surprise fut telle que je demeurai confondu. Un second partit aussi bruyant que le premier. J'en perdis contenance et tout moyen de m'empêcher de rire ; et jetant les yeux à droite et à gauche, je les vis tous, leurs mains sur leur bouche […]. Enfin un troisième, plus fort encore que les deux premiers, mit tous les assistants en désarroi, et moi en fuite avec tout ce qui m'accompagnait, avec des éclats de rire d'autant plus grands qu'ils forcèrent les barrières que chacun avait tâché d'y mettre. Toute la gravité espagnole fut déconcertée, tout fut dérangé […], sans que la princesse en perdît son sérieux. »

De son côté, l'infante est arrivée près de Paris sous l'aile protectrice de Mme de Ventadour – l'ancienne gouvernante de Louis XV. C'est à Bourg-la-Reine qu'elle a fait connaissance de son futur époux, bien gêné de se retrouver avec une promise si puérile encore qu'il n'a guère pu mieux faire que l'embrasser comme un poupon et lui offrir une poupée… Certes mieux élevée, et autrement avenante, que la princesse des Asturies, cette infante haute comme trois pommes n'a rien qui puisse retenir l'attention du bel adolescent de 14 ans qui, déjà, règne sur la France.

La mort de Philippe d'Orléans, en 1723, et son remplacement, au poste de Premier ministre, par le duc de Bourbon, cousin du roi, changent la donne ›››


RUE DES ARCHIVES/PVDE

Fiançailles précoces Âgés de 12 et 4 ans, les « tourtereaux » ne resteront pas liés bien longtemps. • Louis XV et Marie-Anne-Victoire (1723), *de J.-F. de Troy. Palais Pitti, Florence.*

Le troc royal à l'écrit et à l'écran



HIGH SEA PRODUCTION / SCOPE PICTURES 2017

Chantal Thomas a publié en 2013 *L'Échange des princesses*, roman adapté au cinéma en 2017 par Marc Dugain *(photo)*. Elle y raconte ainsi le moment crucial, au milieu de la Bidassoa : L'infante « s'approche donc, affable, de Mlle de Montpensier, laquelle s'efforce de faire bonne contenance. Elles ont atteint la ligne de partage. Elles s'étreignent, se donnent des marques de tendresse. Elles vont traverser la ligne, se retrouver l'une en Espagne, l'autre en France, coupées de leurs origines, séparées de leurs servantes et dames d'accompagnement, coupées de tout ce qui pourrait les rattacher à leurs parents. Sur l'autre rive, une vie nouvelle les attend. » F. F.

››› politique à Versailles. Le nouveau maître entend marier le jeune monarque au plus vite, pour assurer l'avenir de la dynastie et, du même coup, conforter sa position face à la maison d'Orléans, si proche du trône… Mais pour marier Louis XV avec une princesse en âge de lui donner des enfants, il faudrait commencer par renvoyer chez elle l'infante d'un âge si tendre… Peut-on infliger un tel camouflet à la couronne d'Espagne ? À Madrid, les excentricités de la princesse des Asturies acquièrent une dimension nouvelle quand, en 1724, le roi Philippe V, neurasthénique, annonce son intention d'abdiquer en faveur de son fils aîné – qui devient le roi Louis Ier et entraîne sur le trône sa toute jeune femme…

Après quelques mois d'un règne peu concluant, le jeune souverain est terrassé par la petite vérole. Philippe V reprend son trône, bon gré, mal gré… Louise-Élisabeth ne sera pas demeurée longtemps reine d'Espagne ! Les moins amènes des observateurs auront bien dû, pendant le cours de la maladie de Louis Ier, reconnaître la noblesse de cœur et la dignité dont elle a su faire preuve au chevet de son époux mourant. Mais, pour n'avoir pas su gagner le cœur des Espagnols, cette jeune veuve de 14 ans devra reprendre le chemin de la France, moins de trois ans après le fameux échange. Son départ sera, pour la cour d'Espagne, une façon de se venger de l'affront du gouvernement français. Car à Versailles, les projets du duc de Bourbon ont suivi leur cours : Louis XV doit épouser Marie Leszczynska, fille d'un roi déchu de Pologne – son aînée de sept ans –, ce qui suppose le renvoi de l'infante à Madrid. De quoi sceller le double échec de cette double alliance… Hypocritement, la cour de France va gâter Marie-Anne-Victoire, remplir ses malles de jolies robes, de colifichets, de bijoux et autres présents – sans oublier les poupées… La fillette, de 6 ans maintenant, étant en âge de comprendre, personne n'a osé lui annoncer la véritable raison de son voyage ; on lui a présenté son départ comme une simple visite à sa famille espagnole. Elle n'apprendra la vérité qu'en traversant l'île des Faisans. ◆

Que sont-elles devenues ?

L'infante Marie-Anne-Victoire

En janvier 1729 – donc à 11 ans à peine –, l'ancienne promise du roi de France épousera le jeune roi du Portugal, de seulement quatre ans son aîné. Ils régneront ensemble pendant près d'un demi-siècle, la reine prenant la régence en 1776 lors de la maladie de son époux. Mère de quatre filles – dont la future reine Marie Ire de Portugal –, elle sera aussi la marraine de l'archiduchesse Marie-Antoinette, qu'elle aura largement le temps de voir exercer le rôle de reine de France. Marie-Anne-Victoire ne s'éteindra en effet que le 15 janvier 1781, quelques semaines après ses 63 ans.

La princesse Louise-Élisabeth

Discrètement rentrée à Paris le 15 mars 1725, la jeune veuve de l'éphémère roi d'Espagne va vivre pieusement à Vincennes, avant de s'installer au palais du Luxembourg. C'est là qu'elle mourra, presque oubliée, en juin 1742 – n'ayant pas, contrairement à l'infante éconduite, connu de « seconde vie »… Inhumée en l'église Saint-Sulpice, sa dépouille subira, un demi-siècle plus tard, les profanations de la Révolution française. F. F.



Une « juste » Héritière de la fortune colossale amassée par sa famille, Gracia, dite la « Señora » mettra ses talents et son argent au service de ses coreligionnaires, pourchassés par l'Inquisition. • *Portrait présumé de Gracia Nasi par Agnolo Bronzino (v. 1540), National Gallery of Art, Washington D.C.*

Gracia Nasi, la banquière des rois

Au XVIe siècle, le destin d'une femme d'exception épouse celui de la communauté juive chassée du Portugal : les marranes.

PAR CLAIRE L'HOËR



Elle a porté plusieurs noms car elle a eu plusieurs vies. À sa naissance, elle s'appelle Beatriz de la Luna. Elle voit le jour à Lisbonne en 1510, dans une famille chassée d'Espagne pour son judaïsme – en 1492, les « Rois Catholiques », Isabelle et Ferdinand, ont interdit le royaume à leurs sujets juifs, les obligeant soit à la conversion soit à l'exil. La famille de Beatriz s'est installée dans le royaume de Portugal tout proche. C'est une famille lettrée et puissante puisque son frère n'est autre que le médecin du roi Manuel Ier le Fortuné (1469-1521). À l'âge de 18 ans, Beatriz, qui a la réputation d'être d'une grande beauté, change une première fois de nom en épousant un cousin, le riche marchand Francisco Mendes. Son époux a 48 ans et mourra en 1536. Beatriz devient veuve à 26 ans. Avec sa fille Reyna, elle décide alors de s'installer à Anvers.

Les Mendes sont une des plus importantes familles de marchands en Europe. En découvrant la route maritime qui permet d'aller acheter les épices des Indes, les Portugais ont mis la main sur un trésor. Les cargaisons arrivent à Lisbonne d'abord, puis à Anvers à partir de 1503. La cannelle, la muscade, le clou de girofle, le gingembre, le bois de santal, le camphre s'arrachent à prix d'or aux Pays-Bas, qui font alors partie de l'empire espagnol. La famille Mendes a ouvert en 1511 à Anvers un comptoir qui supplante bientôt la maison-mère de Lisbonne. Diogo, le frère de Francisco Mendes, dirige les affaires du nord de l'Europe. Le commerce des épices dégage de tels bénéfices que, bientôt, les négociants se transforment en banquiers : ils commencent à prêter de l'argent à d'autres négociants ainsi qu'à des souverains européens qui puisent sans compter dans des réserves qu'ils n'ont pas toujours pour financer leurs guerres et le faste de leur cour. Les rois recourent à l'emprunt, comme c'est le cas du monarque anglais Henri VIII, qui fait appel aux Mendes. Pour ce qui est du poivre, le roi du Portugal, Manuel Ier, s'en est réservé le monopole. Les bénéfices liés à ce produit constituent le quart du budget de son royaume. À l'apogée de leur puissance, les Mendes sont chargés de l'approvisionnement et de la commercialisation de cette manne. Mais ce qui fait leur force fait également leur fragilité.

Ingrat Manuel Ier

Officiellement, les Mendes ne sont pas Juifs puisqu'ils se sont convertis au christianisme : ce sont des marranes (littéralement « cochons »). Mais le tribunal de l'Inquisition rend la vie des Juifs de plus en plus précaire en Europe occidentale. Pour ne pas éveiller les soupçons, les Mendes veillent à assister régulièrement à la messe, se confessent de temps à autre et se ›››

››› plient, en public, à tous les rites de la religion catholique. Mais, en réalité, ils demeurent fidèles au judaïsme et utilisent leur réseau commercial pour permettre à leurs coreligionnaires de quitter la péninsule Ibérique, où ils sont pourchassés, et de s'installer dans l'Empire ottoman.

Dans les familles de marranes convertis, la plus grande crainte est d'être accusé de «judaïser», c'est-à-dire de pratiquer sa religion en secret, en respectant le shabbat et les interdits alimentaires. Une telle accusation peut vous mener au bûcher. Les familles venues du judaïsme sont d'autant plus surveillées qu'une condamnation s'assortit généralement d'une confiscation de tous les biens, une opération très rentable pour le gouvernement. En 1532, Diogo Mendes est arrêté. Quel otage de choix !

La négociation s'engage avec l'empereur Charles Quint, qui accepte de retirer l'accusation contre 50 000 ducats, somme considérable pour l'époque. Mais la rançon est à la mesure de la fortune des Mendes… Aussi, un an après la mort de Diogo, Beatriz décide, en 1544, de quitter Anvers avec sa fille, sa sœur et sa nièce. Il faut dire que sa fille Reyna est devenue l'objet de toutes les convoitises : sa dot est supérieure à celle d'une princesse et il est question de la marier avec un Grand d'Espagne sans tenir compte de l'avis de sa mère. C'est ainsi que les quatre femmes se retrouvent à Venise où la famille Mendes a noué de nombreux contacts.

« Judaïser », c'est-à-dire pratiquer sa religion en cachette, peut vous mener droit au bûcher. Une condamnation qui entraîne aussi la confiscation des biens du suspect…

Beatriz, devenue l'administratrice de la société familiale à la mort de Diogo, doit alors répartir les risques entre différents pays car la confiscation de sa fortune est toujours possible. En effet, apprenant son départ – qui s'apparente à une fuite –, l'empereur a décrété un embargo sur ses biens mobiliers et immobiliers, qu'il va accepter de lever contre un «prêt» de 100 000 ducats. À Venise, Beatriz, qui a repris son nom de jeune fille de Luna – pour éviter la curiosité liée au nom de Mendes trop connu –, ne trouve pas la sécurité qu'elle espérait. Son intelligence et sa sagesse l'ont fait désigner comme l'administratrice de la société avec son neveu Joseph. Mais sa sœur Brianda ne l'entend pas de cette oreille et supporte mal la tutelle qui pèse sur elle.



Istanbul, terre de liberté

Brianda va jouer avec le feu : en 1545, devant le sénat de Venise, elle accuse sa propre sœur de judaïser ! Ce faisant, elle éveille la cupidité du gouvernement qui décrète – lui aussi ! – l'embargo sur les biens des Mendes et arrête Beatriz, tandis que sa fille et celle de Brianda sont placées dans un couvent. Mais Beatriz n'a pas dit son dernier mot. Venise n'est pas sa destination finale : elle espère pouvoir s'installer dans l'Empire ottoman, là où les Juifs pratiquent leur religion librement, moyennant le paiement d'un impôt. La péripétie vénitienne l'oblige donc à accélérer son plan. À Istanbul, son ami Moïse Hamon est le médecin de Soliman le Magnifique. Moïse convainc ce dernier de l'intérêt d'accueillir Beatriz et sa fortune… Soliman, dont la puissance militaire est à son zénith, déclare Beatriz sa sujette et la place sous sa protection. Libérée en 1549, Beatriz peut retrouver sa fille. Cependant, elle doit promettre la main de son enfant au fils de Moïse Hamon. Peu pressée de mettre cet engagement à exécution, elle commence par s'installer provisoirement à Ferrare, cité dans laquelle les Juifs sont, pour l'heure,

protégés par le duc et peuvent même pratiquer ouvertement leur religion. C'est alors qu'on la retrouve sous un troisième nom : Gracia Nasi.
Dans l'intimité, on l'appelle Hannah, l'équivalent de Gracia en hébreu. Elle peut désormais se déclarer ouvertement juive et devient l'un des principaux mécènes de l'imprimerie naissante, en finançant la traduction et la fabrication d'une bible traduite de l'hébreu en espagnol, la « Bible de Ferrare ». Mais quand, en 1550, Venise ordonne à ses sujets la cessation immédiate de toutes les relations commerciales avec les marranes, Beatriz sent que l'étau se resserre autour d'elle. Réconciliée avec sa sœur Brianda qui a pu, elle aussi, récupérer sa fille, elle envisage la dernière partie de son périple vers Istanbul. L'ambassadeur de France à Venise écrit au roi : « La plus jeune sœur Mendes et sa fille sont parties en secret rejoindre l'autre à Ferrare. Étant donné la haine profonde qu'elles se manifestaient voici peu, ce départ accroît la suspicion qui pèse sur elles ; il semble que le danger d'embarras possibles pour elles ou leur fortune les ait réconciliées. »
En 1551, la cité de Ferrare est frappée par une épidémie de peste. La communauté juive est accusée de répandre la maladie et le duc finit par chasser ceux qu'il avait accueillis. Si



Prête-nom **Légendé en hébreu et en latin, ce portrait est celui de Reyna, la fille de la célèbre banquière.** • *Copie XIXe s. d'une médaille fondue par Pastoraux en 1556.*

bien qu'en 1552, Gracia Nasi prend définitivement la route du Levant par Raguse (Dubrovnik) puis Salonique (Thessalonique) – capitale provinciale ottomane qui abrite une importante communauté juive. À Istanbul, l'accueil grandiose est à la hauteur du convoi des quatre magnifiques carrosses escortés de quarante hommes en armes. Gracia Nasi a 44 ans et sa renommée la précède. Si les Turcs sont de vaillants soldats, ils ne sont pas réputés pour leurs capacités commerciales. Le sultan est donc ravi de voir affluer tous ceux qui peuvent accroître la richesse de sa capitale et continuer à faire d'Istanbul ce qu'elle fut quand elle s'appelait encore Constantinople, qu'ils soient banquiers, marchands, médecins, imprimeurs ou lapidaires… De plus, contrairement aux chrétiens, les juifs ont peu de chance de quitter l'Empire puisqu'ils sont en danger ailleurs : leur établissement est donc durable.
Soliman offre à Gracia Nasi une maison dans la banlieue élégante de Galata. Les dames de sa suite et ses servantes jouissent du privilège de ne pas porter les mêmes vêtements que les Juives de l'Empire, ces longs voiles hérités de la vieille Espagne ; elles peuvent aussi garder leur corsage et leur coiffe à la vénitienne. Chez les Mendes, on parle et on écrit en espagnol. La ville compte alors quarante-quatre synagogues et les chefs de famille juifs sont environ 15 000. Chacun peut pratiquer sa religion et les déplacements à l'intérieur de l'Empire ne sont pas limités. Seul le lourd impôt payé par les non-musulmans leur rappelle leur condition. C'est donc à Istanbul, et sous le nom de Gracia Nasi, que celle qu'on appelle désormais la « Señora » s'éteindra en 1569 au terme d'une vie tumultueuse. Et c'est finalement Joseph, son neveu, qui épousera Reyna, la jeune fille tant convoitée. Titré duc de Naxos en 1566, il deviendra le nouveau chef de la maison Mendes et, grâce à sa maîtrise des langues, sera chargé de missions diplomatiques par Selim II, le fils de Soliman. ◆

Les Fugger, les autres argentiers de l'Europe



PHOTO JOSSE/LEEMAGE

Au Moyen Âge et à la Renaissance, il n'est pas simple de garantir la sécurité des capitaux qui circulent. C'est pourquoi marchands et banquiers ont inventé l'astucieux système de la lettre de change : l'argent déposé à Anvers peut être, par exemple, récupéré auprès d'un associé à Augsbourg. Les Mendes, marchands devenus banquiers, tissent ainsi des liens avec une l'une des plus grandes familles de banquiers du XVIe s. : les Fugger, dont l'ancêtre avait fait fortune au XIVe s. dans le commerce des toiles de lin. Lorsque Manuel Ier propose à Charles Quint de lui prêter 200 000 ducats pour sa croisade contre les Turcs, les Mendes fournissent la somme, qui est remise à l'empereur par Jacob Fugger. Les deux hommes se connaissent bien : Fugger a joué un rôle majeur dans l'élection de Charles au Saint Empire en distribuant de fortes sommes d'argent. Les Mendes se rembourseront de la somme prêtée sur la prochaine cargaison de poivre venue d'Asie et dont le roi du Portugal a le monopole.

La paix des Dames… un coup de maître !

Devant l'entêtement de François Ier et de Charles Quint à ne rien céder, Louise de Savoie, mère du roi, et Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, signent le traité de Cambrai, qui met fin à la septième guerre d'Italie.

PAR LAURENT VISSIÈRE



« Vous donc, mauvais maris, qui avez accoutumé de si rudement traiter vos dames et femmes, en les rabaissant jusqu'aux pieds et les estimant comme folles et sans aucune sagesse, votre ascendant qui était Mars, maison de guerre et exaltation d'orgueil, est maintenant parvenu à son opposé Balance, qui est signe féminin, dont les femmes ont fait la paix et ont mis Mars, le dieu de la bataille, sous leurs pieds… Portez donc honneur aux dames, vous grands et petits, car par les dames plusieurs ont la vie sauve ! Et combien que, selon leur nature et par l'ordonnance de Dieu, les femmes soient comme un fragile vaisseau quant au corps et de tendre complexion, néanmoins, selon leur esprit, sont souvent plus viriles et constantes que ne le sont les hommes que l'on estime de grande science et jugement. » On ne saurait lire, au XVIe siècle, de plus vibrant plaidoyer féministe que celui du frère Jean Thibault, médecin et astrologue de Marguerite d'Autriche. Nous sommes en 1529 et – chose incroyable – deux femmes viennent de mettre fin au conflit qui oppose depuis dix ans François Ier à Charles Quint !

L'Europe orientale dans la terreur des Turcs

En ce printemps 1529, l'Europe est un monde à bout de souffle, ravagé par les querelles et les ambitions de ses princes. Depuis 1519, le roi de France combat l'empereur non seulement en Italie, à Milan et à Naples, mais aussi dans les Pyrénées, en Franche-Comté, en Picardie, en Artois et dans les Flandres. Vaincu et fait prisonnier à Pavie (1525), François Ier a dû signer l'humiliant traité de Madrid (1526), mais ne l'a pas respecté. Et la guerre a repris, toujours plus calamiteuse et toujours plus confuse. En 1527, les Impériaux ont mis à sac Rome, la Ville éternelle ; en 1528, les Français ravagent l'Italie du Sud, mais sont décimés par la peste ; en 1529, ils subissent une nouvelle défaite près de Milan. Malgré cette accumulation de revers, un Trésor désespérément vide et le fait que ses deux fils soient toujours détenus par son ennemi, François Ier ne désarme pas. De son côté, Charles Quint n'a pas renoncé à récupérer le duché de Bourgogne, qu'il estime de son héritage, et rêve d'écraser une bonne fois pour toutes ce roi de France parjure et menteur. Mais il n'arrive pas à exploiter ses succès militaires, car l'Empire demeure un géant aux pieds d'argile. Non seulement le développement du luthéranisme le mine de l'intérieur,



mais, à l'extérieur, il est menacé par l'expansionnisme ottoman. En 1526, les troupes de Soliman ont anéanti le puissant royaume de Hongrie en une seule bataille et, au printemps 1529, une nouvelle armée, forte d'au moins 200 000 hommes, marche sur Vienne. Toute l'Europe orientale vit alors dans la terreur des Turcs.

Pour les irréductibles adversaires que sont François et Charles, il serait temps de conclure une bonne paix, histoire de souffler un peu, mais le passif qui sépare les deux hommes est trop lourd: les défis de duels qu'ils se sont lancés en vain, leurs rodomontades, la captivité de François Ier enfin, tout cela les empêche de renouer. L'initiative de cet indispensable dialogue, qui va prendre un tour absolument inédit, revient à deux femmes. Dans le jeu diplomatique traditionnel, les princesses n'ont qu'un rôle des plus réduits (essentiellement de représentation et d'apparat). Mais Louise de Savoie (1476-1531) dispose de toute la confiance de son fils, François Ier: par deux fois, elle a reçu la régence du royaume (1515-1516 et 1525-1526) et elle garde au conseil une place éminente. Elle a donc les moyens et l'autorité nécessaires pour conduire son propre jeu diplomatique.

Affaire de famille

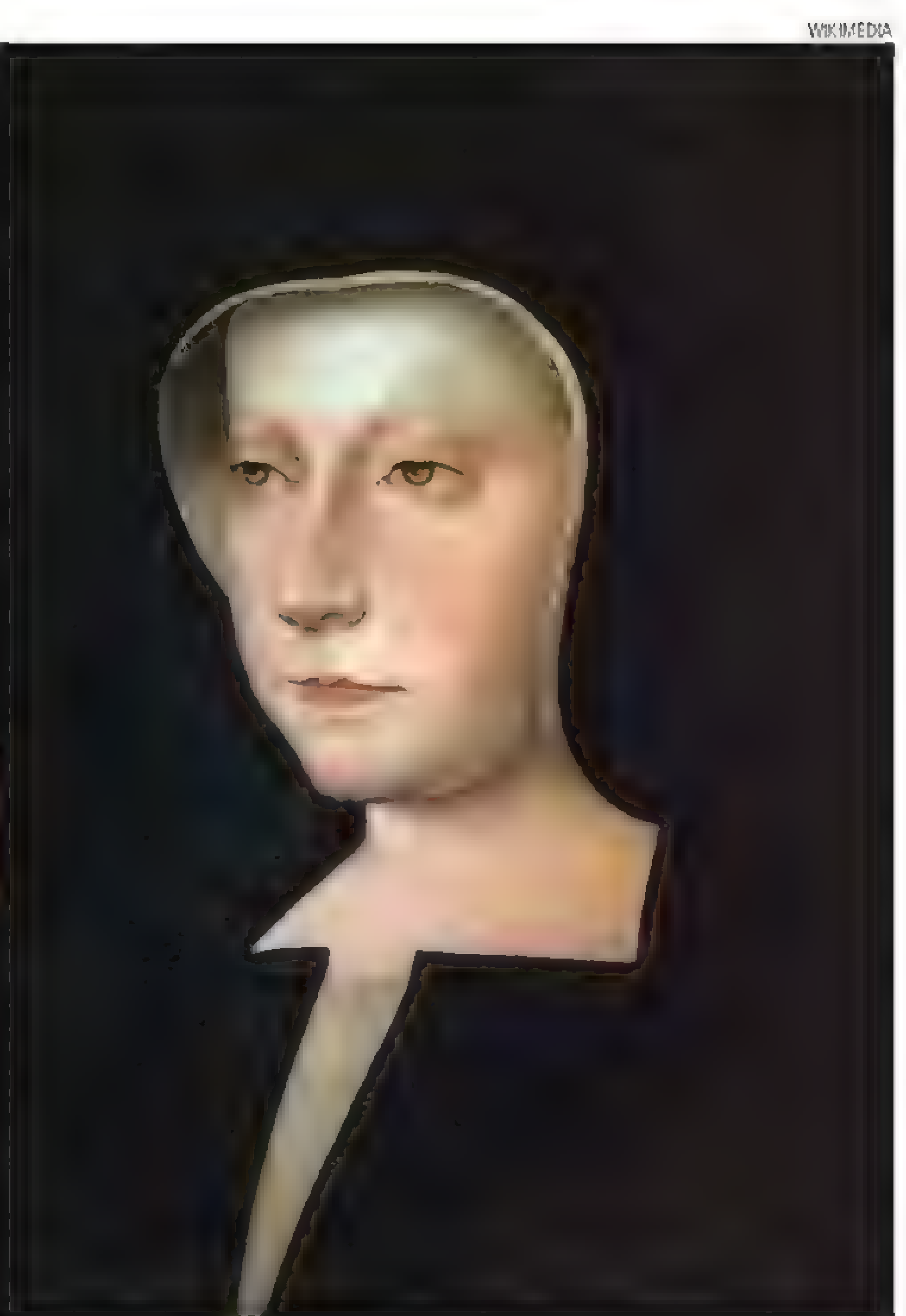
Dans le plus grand secret, semble-t-il, Louise prend contact avec Marguerite d'Autriche (1480-1530), tante de Charles Quint et régente des Pays-Bas. Les deux femmes se connaissent très bien: elles ont grandi ensemble à la cour de France, sous la houlette d'une autre femme d'autorité, Anne de Bourbon-Beaujeu (1461-1522), qui faisait alors toute la politique française. Elles sont par ailleurs belles-sœurs – Marguerite est la veuve du duc de Savoie, frère de Louise. Et, à défaut d'avoir conservé des liens d'amitié, elles s'apprécient. Marguerite, qui depuis vingt ans dirige d'une main de fer les Pays-Bas impériaux, vit dans la hantise d'une invasion ›››

Les couleurs de l'entente
Le peintre espagnol semble avoir pris quelques libertés avec les tenues, plus chatoyantes que dans la réalité, des deux princesses. • Le Traité de cambrai *(1871), de Francisco Jover Casanova.*

AKG IMAGES



WIKIMÉDIA



Veuves de paix Marguerite d'Autriche *(à g.)*, peinte par Lucas Cranach l'Ancien en 1530 et Louise de Savoie *(à dr.)*, d'après Jean Clouet (XVIe s.), peintre à la cour de François Ier, portent le deuil de leurs époux. • *Galerie de l'Anhalt, Dessau. Fondation Bemberg, Toulouse.*

››› française : elle accueille donc très favorablement les ouvertures de paix de Louise, même si elle se méfie un peu de la duplicité française. Mais, en fin de compte, tant le roi que l'empereur approuvent discrètement l'action des deux princesses. Elle leur permet de renouer contact de manière feutrée et indirecte – autrement dit, sans perdre la face. Si les négociations n'aboutissent pas, il sera toujours temps d'en rejeter la faute sur les femmes !

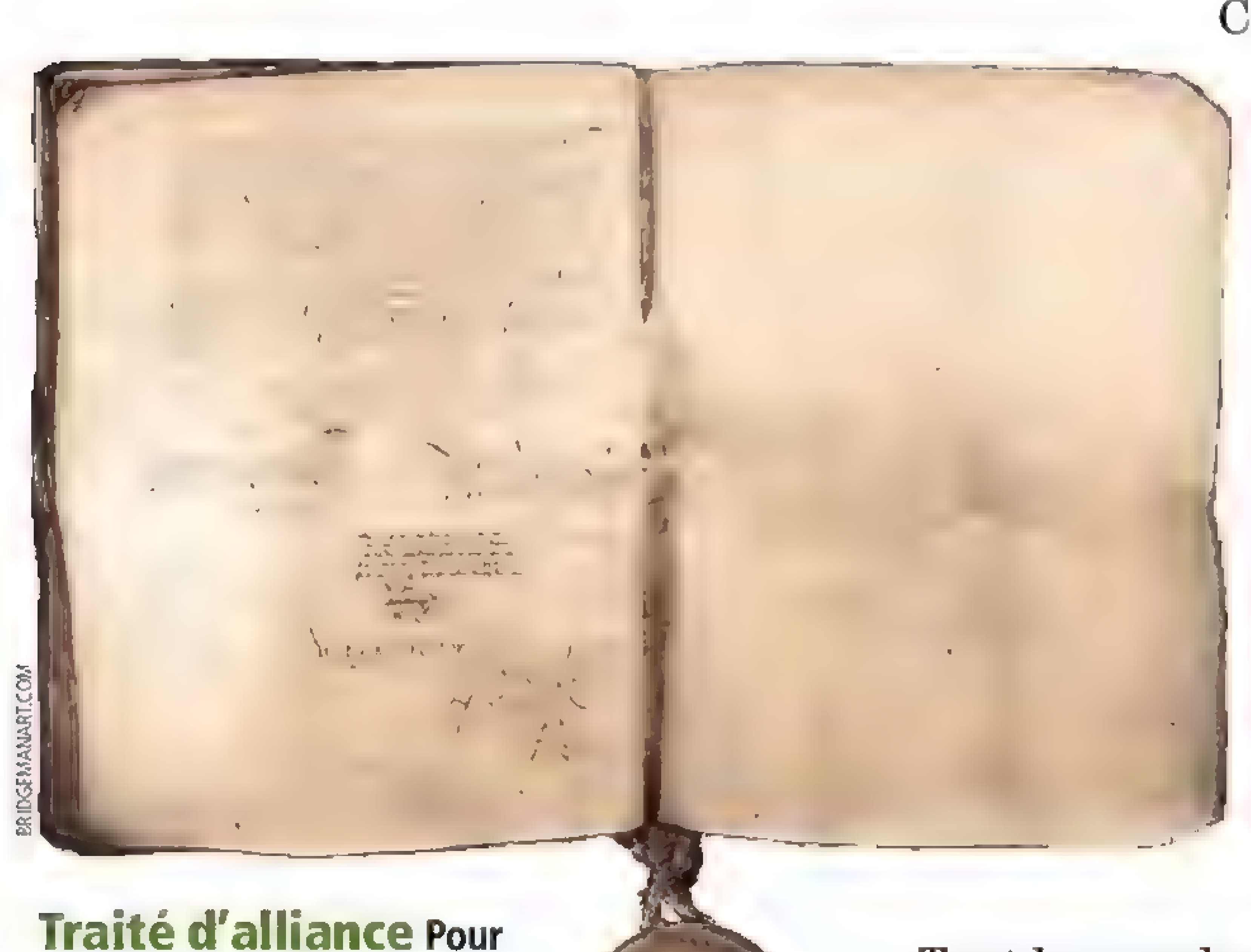
Reste à déterminer un lieu de rencontre. Leur choix va se porter sur Cambrai, une ville d'Empire, mais libre et neutre, à la frontière de la France et des Pays-Bas. La cité, qui ne compte sans doute pas plus de 10000 à 12000 âmes, voit sa population presque doubler : non seulement les princesses vont s'y installer avec une suite nombreuse, mais toutes les puissances européennes y envoient des émissaires. Le roi d'Angleterre sera ainsi représenté par une importante ambassade, où figure Thomas More. Pendant plus d'un mois, Cambrai devient le cœur diplomatique du continent. Les autorités de la ville s'organisent : on interdit formellement toute querelle et on refuse aux non-nobles le droit de porter une arme dans les rues – car le risque est grand de voir des affrontements entre les différents partis. À l'intention des contrevenants, un gibet est ostensiblement dressé sur la place du Marché. La confiance ne règne d'ailleurs guère : les deux princesses craignent d'être enlevées par le parti adverse. Chaque camp va donc être logé dans un quartier différent avec l'usage exclusif d'une des portes de la ville (afin de ne pas être pris au piège en cas d'attaque).

Le 5 juillet 1529, les deux princesses arrivent enfin à Cambrai, d'abord Marguerite dans l'après-midi, puis Louise et sa fille, Marguerite de Navarre, en début de soirée. Les dames sont portées dans des litières afin que tout le monde puisse bien les voir. Elles sont accompagnées par plusieurs dizaines de dames et de demoiselles de compagnie – ce qui constitue la norme dans une cour,

Cambrai en noir et blanc

Au XVIe siècle, les grandes rencontres diplomatiques permettent aux princes d'étaler un luxe ostentatoire – par exemple au camp du Drap d'or (1520), François Ier et Henri VIII d'Angleterre rivalisèrent de parures ! Mais la rencontre de Cambrai se distingue nettement, car les princesses qui mènent le jeu arborent toutes des vêtements de veuve. Marguerite d'Autriche porte toujours le deuil de Philibert de Savoie (†1504), et Louise, de Charles d'Angoulême (†1496). Sa fille Marguerite, bien que récemment remariée au roi de Navarre, n'a pas non plus quitté le deuil de son précédent époux, Charles d'Alençon (†1525). La mode du temps veut qu'une veuve arbore une robe noire, avec quelques éléments blancs, mais, comme le remarque l'historienne Alexandra Zvereva, aucune de ces femmes n'est tenue de porter un deuil éternel. Il s'agit d'un choix de vie : cette tenue sobre leur donne un statut, celui de la veuve administrant en propre les biens de feu son époux, et leur permet ainsi d'affermir leur position à la cour. Comme toute la suite de ces dames porte aussi leurs couleurs, les Cambraisiens voient leur ville envahie par une foule en noir et blanc, qu'égayent seulement les ambassadeurs italiens et anglais, nettement plus chamarrés ! L. V.

mais pas du tout dans les rencontres diplomatiques – et des centaines de seigneurs, de serviteurs et de soldats. La litière de Marguerite d'Autriche est escortée d'une garde de 24 archers, celle des princesses françaises de 24 hallebardiers suisses. On a laissé à l'extérieur de la ville de véritables armées – 4000 hommes côté français, et 3000 côté impérial. Les trois princesses logent dans des bâtiments voisins : Marguerite d'Autriche dans l'abbaye Saint-Aubert, Louise dans l'hôtel Saint-Pol et sa fille dans le refuge de l'abbaye d'Anchin. Pour faciliter leurs déplacements et les rendre plus discrets, des galeries de bois sont établies au-dessus de la rue. Les négociations durent presque un mois, rendues complexes par le nombre d'affaires en suspens et les interventions incessantes des diplomates venus des quatre coins de l'Europe. Exaspérée, Louise de Savoie annonce qu'elle va quitter Cambrai (24 juillet) : ce n'est peut-être qu'une ruse, mais qui fonctionne, puisqu'on s'accorde enfin sur un traité de paix (29 juillet). La France renonce à ses prétentions italiennes ainsi qu'à sa suzeraineté sur l'Artois et la Flandre, mais elle conserve la Bourgogne ; elle accepte de verser aussi deux millions d'écus d'or à l'empereur, contre la libération des fils de François I[er]. La paix a été achetée au prix fort… Pour Charles Quint, le traité est inespéré, et il tombe d'autant mieux qu'au même moment les armées turques traversent la Hongrie en direction de Vienne.



Traité d'alliance Pour sceller l'entente, François I[er] épousera la sœur de Charles Quint. • *Centre historique des Archives nationales, Paris.*

Sagesse, prudence et concorde

La mise en scène de cette paix s'avère tout à fait spectaculaire. Le 5 août, un mois jour pour jour après leur arrivée dans la ville, les trois princesses, qui se donnent la main, entrent ensemble dans la cathédrale, au son d'un orchestre. « Et il semblait, à voir leurs regards, qu'elles voulaient donner leur cœur l'une à l'autre », s'enthousiasme Jean Thibault, qui compare ces dames à Vénus, Pallas et Junon. Après une grand-messe qui dure deux heures, Marguerite et Louise viennent s'agenouiller devant l'autel et jurent, l'une au nom de l'empereur, l'autre au nom du roi, de faire respecter le traité. Les trompettes se remettent à jouer, mais on les fait taire pour chanter un Te Deum. C'est à ce moment-là qu'un musicien, pour s'être trop penché à une tribune, manque de s'écraser dans le chœur de l'église ; mais ses compagnons le rattrapent par un pied, et la cérémonie s'achève sans autre incident. Dans la rue, les hérauts d'armes jettent à la volée des pièces d'or en criant « Largesse ! ». Tout le monde pleure de joie et crie « Noël ! Noël ! ». Le soir, pendant que Marguerite d'Autriche préside un grand banquet, on allume des feux de joie dans la ville et on distribue du vin gratuitement. C'est l'ivresse. Peu après, François I[er], qui n'était pas loin, arrive à son tour à Cambrai (9 août), où, de ce fait, les cérémonies festives vont se poursuivre encore quelques jours. Mais le roi n'ajoute ni ne retranche rien à l'œuvre accomplie.

Il ne reste plus qu'à célébrer les dames, sans qui rien ne se serait fait. Une quinzaine de livrets paraissent en Europe, sur les presses de Paris, Anvers, Amiens, etc., comme *Les Grands Triomphes faits par madame la Régente et par madame Marguerite à Cambrai*, ou *Le Triomphe de la paix*, de Jean Thibault. En frontispice, un bois gravé encense les négociatrices, plus ou moins assimilées à trois déesses antiques ou aux trois Grâces… De fait, Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche ont fait preuve de ces qualités éminemment féminines, selon les critères médiévaux, que sont sagesse, prudence et concorde. Quand les hommes se déchirent à la guerre, les femmes, elles, prônent l'amour et la paix – elles sont alors des « dames de paix » – et cela explique que les contemporains, éblouis par ces négociations ostensiblement féminines, aient tout de suite parlé non de la paix de Cambrai, mais de la « paix des Dames ». ◆

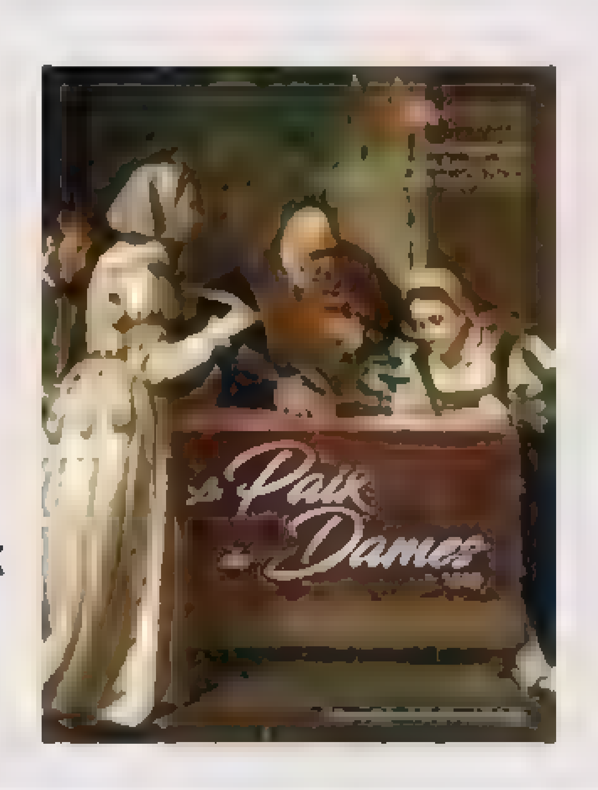
JEU DE DUPES

En 1508 déjà, Cambrai est le cadre d'une rencontre internationale. C'est Marguerite d'Autriche, au nom de son père, Maximilien de Habsbourg, qui mène le jeu face au camp français conduit par le cardinal d'Amboise. Les accords, signés en décembre, constituent un chef-d'œuvre de duplicité : un traité officiel prévoit l'alliance de la France et de l'Empire contre l'ennemi turc, mais le véritable traité, resté secret, jette les bases d'une ligue contre Venise, alliée pourtant traditionnelle de la France. Le vieux cardinal s'est laissé duper par Marguerite, trop intelligente pour lui.

L. V.

À lire

La Paix des Dames (1529), sous la direction de J. Dumont, L. Fagnart, P.-G. Girault et N. Le Roux (PUFR, 2021, 464 p., 49 euros).



Expos

PAR JOËLLE CHEVÉ

IMA BESANCENOT/SP

WILLIAM GROSS COLLECTION/SP

UNION SACRÉE À g., jeune femme juive en costume du Tafilalet, région d'Erfoud (Maroc), dans les années 1930 *(photothèque de l'Institut du monde arabe)*. À dr., contrat de mariage juif à Meknès (Maroc), vers 1855 *(encre et gouache sur papier, collection privée)*.

L'ORIENT SOUS L'ÉTOILE DE DAVID

En 280 œuvres, l'Institut du monde arabe raconte l'épopée du peuple juif en Méditerranée, au Moyen-Orient et dans la péninsule Arabique.



Juifs d'Orient, une histoire plurimillénaire
INSTITUT DU MONDE ARABE (PARIS, 5e)
Jusqu'au 13 mars

Après l'islam et les chrétiens d'Orient, la trilogie consacrée par l'IMA aux trois grands monothéismes se referme avec une exposition exceptionnelle sur les Juifs d'Orient, sous l'égide de Benjamin Stora. Sur 11 000 m² se déploie l'extraordinaire aventure du peuple juif depuis la terre de Canaan, illustrée par quelque 280 œuvres, dont certaines rarissimes, tel ce manuscrit du plus grand penseur juif du Moyen Âge, Moïse Maimonide, chef de la communauté égyptienne au XIIIe siècle, dont les écrits en arabe et en hébreu se sont répandus en terre d'islam et dans l'Occident chrétien.

La carte des communautés juives de l'Empire romain au Ier siècle est éloquente : près de 200 sites répertoriés en Europe occidentale et centrale, dans le bassin méditerranéen, au Moyen-Orient et dans la péninsule Arabo-persique. Les motifs religieux inspirés de la Bible, sous des formes antiques (mosaïques, stèles funéraires, papyrus), sont ceux qui ornent les synagogues du XXe siècle : menora, hexagramme, arbre du paradis ou représentation de Yahvé par deux mains tendant à Moïse les Tables de la Loi.

En ouverture, le tableau de Chagall sur ce thème symbolise cette continuité religieuse, culturelle et ethnique sur plusieurs millénaires. Destructions des deux Temples de Jérusalem, premiers exodes de Babylone puis de Rome et rencontre

PAR ÉRIC TEYSSIER

avec l'islam au VII[e] siècle dans les oasis d'Arabie : du VII[e] au XV[e] siècle, la majorité des populations juives vivent sous domination arabe et adoptent la langue arabe.

Unité artistique

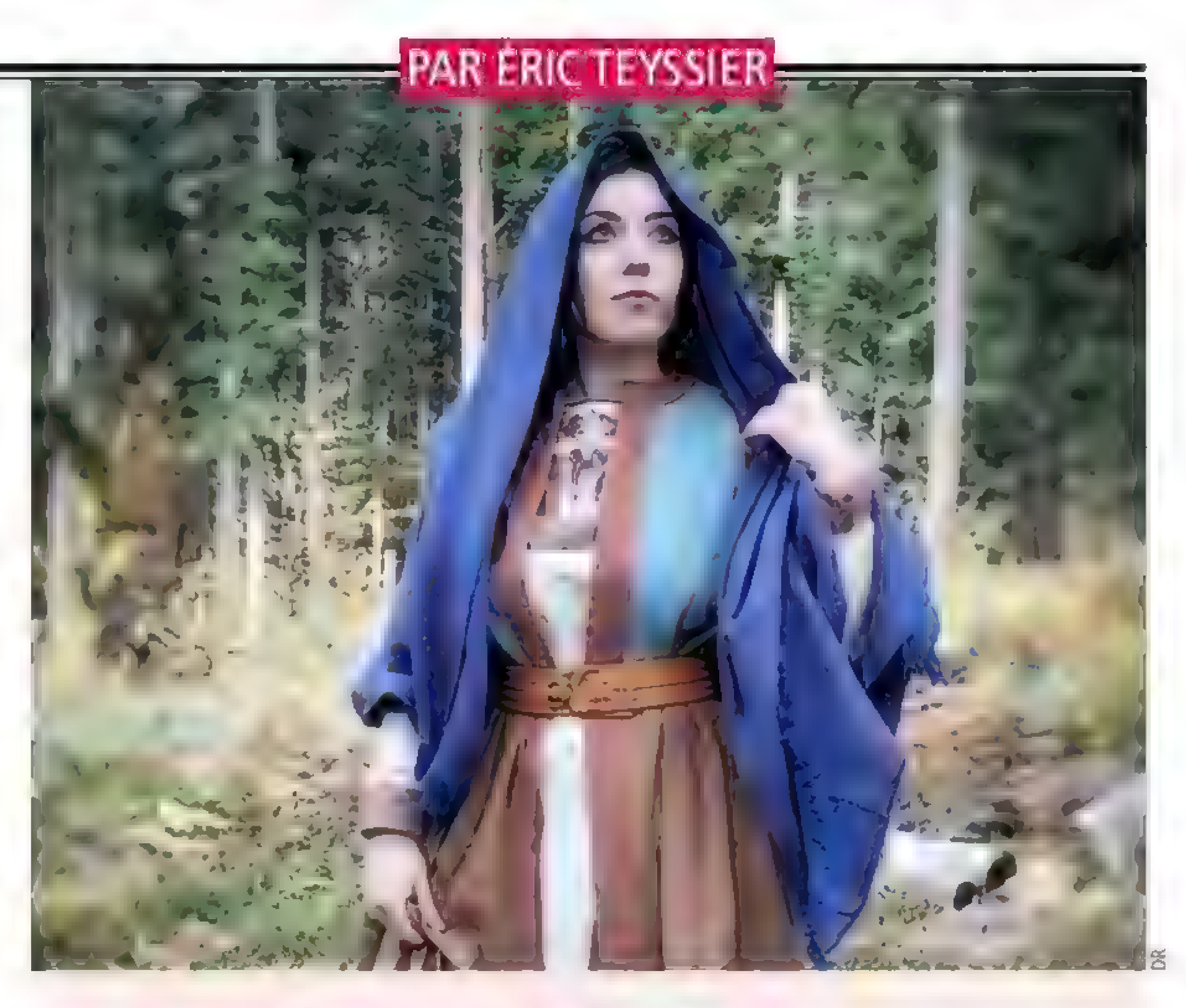
La communauté du Caire est puissante et l'un des clous de l'exposition est la présentation, dans un documentaire passionnant et une série de documents, de la geniza de la synagogue Ben Ezra, pièce où pendant neuf siècles ont été déposés et conservés près de 380 000 feuillets, ce qui permet de reconstituer la vie quotidienne des juifs d'Égypte et leur haut niveau de culture philosophique et technique. En Espagne, les Séfarades et les marranes chassés par la Reconquista se répandent au Maroc, en Europe et dans l'Empire ottoman. Nouveaux échanges, nouvelles influences, grâce notamment à l'imprimerie, et rencontre en Europe des Séfarades et des Ashkénazes soudés par la mémoire commune de l'Expulsion.

Le temps de la colonisation marque une rupture avec les communautés anciennes traditionnelles: vêtements à l'occidentale, méritocratie, sécularisation croissante, statut privilégié par rapport aux musulmans, nouvelles formes d'antisémitisme. Mais d'un bout à l'autre du monde arabo-judaïque subsiste une unité artistique et artisanale dont témoigne la somptuosité des objets liturgiques et des vêtements cérémoniels. Le temps des nationalismes, des exterminations, de la décolonisation et des guerres israélo-palestiniennes a effacé la mémoire de siècles de coexistence. La nostalgie est là, annonçant, selon Benjamin Stora, celui du « combat pour le multiple » dont cette exposition se veut l'étendard. ◆



PHOTOTHÈQUE DE L'ALLIANCE ISRAÉLITE UNIVERSELLE (PARIS), COLLECTION LILIANE ALAZRAKI/SP

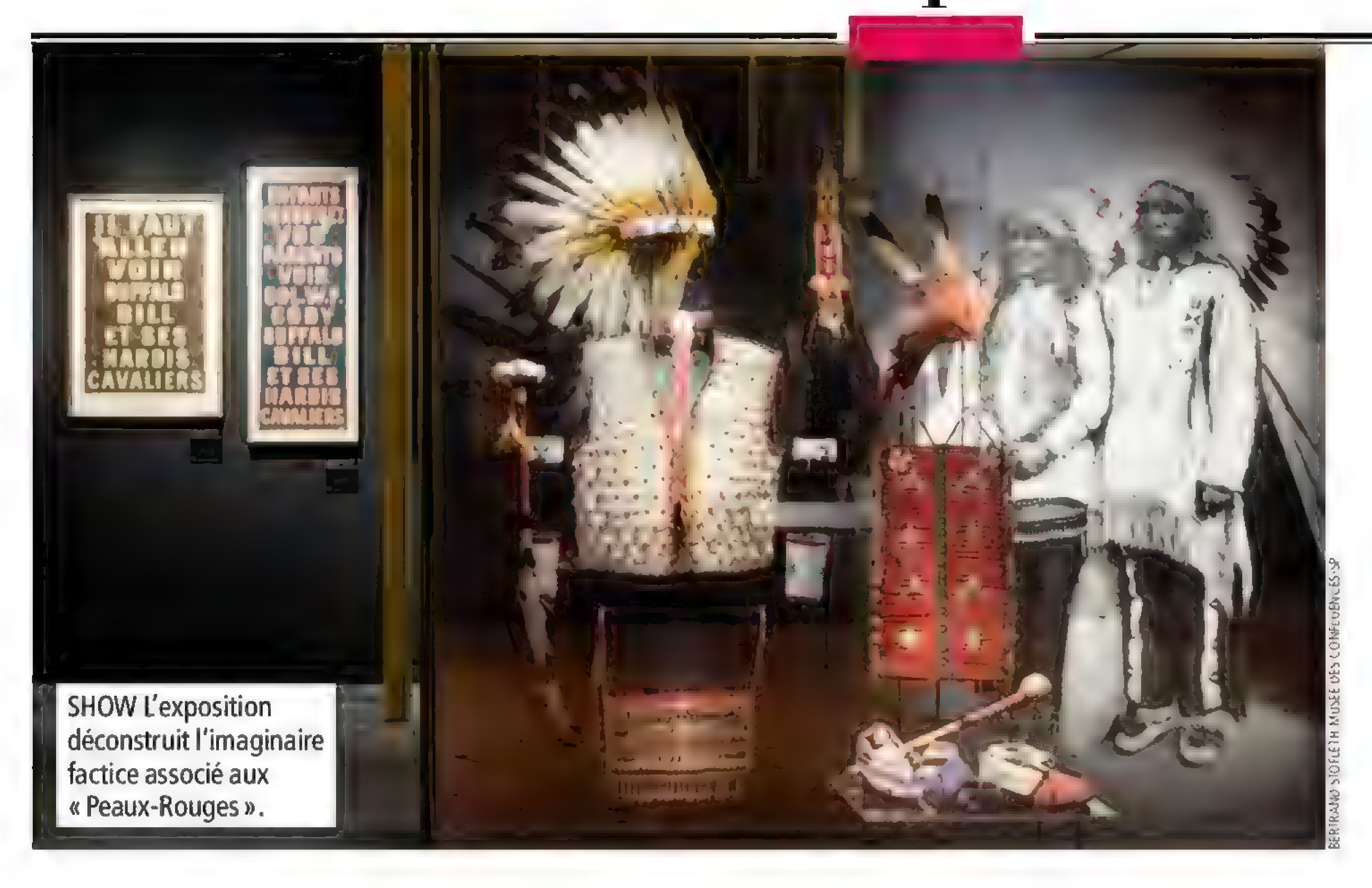
PHOTO DE CLASSE Une école de filles à Bagdad, en 1900. • *Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle, Paris. Collection Liliane Alazraki/SP.*



DR

LA DAME DE RÉVILLE

Dès l'enfance, Adeline était fascinée par les statues des églises et ses jeux étaient peuplés de héros. Tout naturellement, elle s'est mise à pratiquer la reconstitution historique en 2009. Six ans plus tard, après s'être intéressée à différentes périodes, elle découvre le groupe Marla Curtis, qui est pionnier dans le domaine de la reconstitution mérovingienne. Si cette période du haut Moyen Âge constitue encore une niche très restreinte de l'Histoire vivante, le niveau d'exigence de ceux qui l'explorent est particulièrement élevé. Ainsi, depuis un an, Adeline se passionne pour une sépulture féminine de la nécropole de Réville, en Normandie. S'inspirant de la monographie issue des fouilles, elle a patiemment reconstitué les artefacts de la tombe en les confrontant aux découvertes issues d'autres sites. Même si des fragments de tissus et de cuir ont été retrouvés lors de fouilles, l'habillement constitue une grande difficulté. En s'appuyant aussi sur les textes et l'iconographie, chaque élément a pu être restitué en proposant des hypothèses. Pour cela, Adeline a appris à tisser pour aller toujours plus loin dans l'authenticité. Grâce à son enquête, elle est parvenue à faire revivre cette dame et, avec elle, une période remplie de couleurs, d'or et de grenats. Un monde mystérieux, éclatant par le raffinement de ses bijoux, refait alors surface. Ces Mérovingiens, qui ont laissé si peu de traces tangibles, fascinent et intriguent, pour peu que l'on s'efforce de les représenter aussi justement que possible. ◆



SHOW L'exposition déconstruit l'imaginaire factice associé aux « Peaux-Rouges ».

BERTRAND STOFLETH MUSÉE DES CONFLUENCES-SP

LES SIOUX À L'AVANT-SCÈNE

♥♥♥ *Les clichés sur les Indiens perdurent… Heureusement, le musée des Confluences leur vole dans les plumes.*

La représentation des Indiens d'Amérique, malgré la multiplicité des nations indiennes (plus de 1000 langues) s'est construite à partir des Sioux, qui occupaient le centre et le sud-est de l'Amérique du Nord. Une image qui se résume à quelques termes: bisons, tipis, squaws, scalps, tomahawks, calumets et coiffes de plumes! Dès les premiers contacts s'impose une vision binaire: celle du «sauvage», au sens propre du terme, et celle du «bon sauvage», vivant en harmonie avec la nature, représenté au XVIe siècle par les gravures de Théodore de Bry ou au XIXe par le mythe romantique d'*Atala*, de Chateaubriand. Les tableaux de Karl Bodmer et George Catlin ont au contraire documenté les cultures indiennes, de même que les photos du géographe Roland Bonaparte ou celles, très sensibles, de Gertrude Käsebier. Le XXe siècle, entre spectacles de Buffalo Bill, récits de voyage, cinéma, romans et BD, a figé cet imaginaire folklorique.
Un jeu de pistes passionnant, illustré aussi par des collections d'objets, de photos et de témoignages contemporains des descendants de la famille Littlemoon.

■ **Sur la piste des Sioux,** musée des Confluences, Lyon (2e), jusqu'au 28 août. Rens.: 04 28 38 12 12 et www.museedesconfluences.fr



Ces chères têtes blondes médiévales

♥♥♥ **Les travaux de Pierre Riché et de Danièle Alexandre-Bidon ont modifié l'image d'un Moyen Âge sans considération ni amour pour les enfants. Cette exposition d'une grande richesse iconographique informe avec art et précision sur tous les aspects de la petite enfance et de l'adolescence mêlées, âge de la vie considéré comme celui de l'éducation et des désordres!**

■ **La jeunesse au Moyen Âge,** tour Jean-sans-Peur, Paris (2e), jusqu'au 29 mai. Rens.: 01 40 26 20 28 et www.tourjeansanspeur.com

ET AUSSI

Le Préhistorique. Classer, dater, exposer au XIXe s.
Musée de Saint-Germain-en-Laye, jusqu'au 2 janvier.

■

Poussin et la danse
National Gallery, Londres, jusqu'au 2 janvier.

■

Modigliani-Picasso. La révolution du primitivisme
Albertina, Vienne (Autriche), jusqu'au 9 janvier.

■

Rol-Tanguy-Giacometti
Musée de la Libération de Paris, jusqu'au 30 janvier.

■

Paris-Athènes. Naissance de la Grèce moderne: 1675-1919
Musée du Louvre, Paris (1er), jusqu'au 7 février.

■

Baudelaire, la modernité mélancolique
BNF/François-Mitterrand, Paris (13e), jusqu'au 13 février.

■

Le secret des grands décors d'Eugène Delacroix
Musée national Eugène-Delacroix, Paris (6e), jusqu'au 28 février.

■

Cartier et les arts de l'islam. Aux sources de la modernité
Musée des Arts décoratifs, Paris (1er), jusqu'au 20 février.

■

Rêve de liberté: le romantisme allemand et russe
Albertinum, Dresde (Allemagne), jusqu'au 6 février.

■

***Le Chef-d'œuvre inconnu*: entre génie et folie**
Maison de Balzac, Paris (16e), jusqu'au 6 mars.

Les préquelles du septième art

♥♥♥ La révolution du cinéma a été précédée de nombreux dispositifs et machines – kaléidoscopes, stéréoscopes, dioramas… – destinés à représenter le mouvement des êtres et des choses à une époque où tout s'accélère – les machines, les transports, les corps – et où tout se transforme – les villes, les lumières, les spectacles, les perspectives, les pratiques scientifiques et artistiques.
Pas moins de 400 objets, tableaux et films, signés Bonnard, Rodin, Caillebotte, Gaumont, Gérôme, Alice Guy, Baldus, Degas, les frères Lumière, Méliès, Vallotton, Monet, Daguerre, Morisot, Pathé ou Henri Rivière illustrent cette exposition au discours ambitieux et un peu discontinu par le choix d'un parcours synchronique et thématique plutôt que chronologique. Un dialogue entre les arts et la production cinématographique : fascination pour le spectacle de la ville, les rythmes de la nature, la mise à l'épreuve et l'exhibition des corps, le rêve d'une réalité augmentée et le goût pour l'histoire. Un fantasme de réalisme intégral que le cinéma prolonge et dépasse.

■ **Enfin le cinéma ! Arts, images et spectacles en France : 1833-1907,** musée d'Orsay, Paris (7e), jusqu'au 16 janvier. Rens. : 01 40 49 48 14 et www.musee-orsay.fr


ALEXIS BRANDT/MUSÉE D'ORSAY DISTRIBUTION RMN/SP

IMAGES FILMIQUES Autobus hippomobile place des Cordeliers, à Lyon. • *Photogramme de Louis Lumière réalisé le 10 mai 1895.*

LE XVIIIE SOUS TOUTES LES COUTURES


DANIEL ARNAUDET/GÉRARD BLOT/SP

MODE PORTRAIT Un inconnu posant pour Charles-André Van Loo (1705-1765). • *Châteaux de Versailles et de Trianon.*

♥♥♥ Au Siècle des lumières, dessinateurs de textiles, fabricants de modes et artistes s'influencent réciproquement dans une quête commune de mise en scène fastueuse du corps, d'exigence de paraître et de libération des conventions. Les premiers magazines de mode diffusent dans toute l'Europe le style français, et les élites demandent aux artistes de les représenter dans toute la théâtralité de leurs travestissements. Aux somptueuses collections textiles issues, notamment, du musée Galliera répondent en écho les portraits emblématiques d'Élisabeth Vigée-Lebrun ou d'Adélaïde Labille-Guiard illustrant la passion des fourrures, des textiles précieux, des broderies et des fantastiques impressions des étoffes nourries de botanique et d'exotisme. Tandis que Watteau, Boucher ou De Troy rendent compte des fêtes galantes, des pastorales et des scènes de salon, qui doivent tout à la nouvelle sociabilité parisienne férue de bals, de promenades, de nature, de spectacles et de conversations, le tout nimbé d'érotisme. Robes de chambre du philosophe, face au déshabillé-négligé et robes flottantes mises à la mode par Rose Bertin, en attendant la blancheur à l'antique et la fluidité suggestive des merveilleuses du Directoire et de l'Empire… ◆

■ **À la mode. L'art de paraître au XVIIIe siècle,** musée d'Arts de Nantes, Nantes (44), jusqu'au 6 mars 2022. Rens. : 02 51 17 45 00 et www.museedartsdenantesmetropole.fr

OUDRY, LE ROI DES ANIMAUX

♥♥♥ *Au milieu du XVIIIe siècle, un courant pictural émerge en France : la peinture animalière. Ce familier de la cour en devient l'un des fers de lance.*

PAR ÉLISABETH COUTURIER

La cause animale défraie souvent la chronique. Ses partisans ignorent probablement qu'en France elle trouve son origine à la cour de Versailles, où les animaux sont partout ! Telle est la révélation inattendue de l'exposition « Les animaux du roi », proposée par Alexandre Maral et Nicolas Milovanovic. Les 300 œuvres montrées révèlent combien le domaine royal constitue alors une réserve d'espèces domestiques et exotiques : chiens, chats, singes et oiseaux vivent en bonne compagnie dans les appartements et antichambres, et une ménagerie abrite des espèces bizarroïdes rapportées de contrées lointaines, dont des oiseaux au plumage multicolore. Les animaux féroces, eux, sont envoyés à Vincennes. Point trop n'en faut : la cour elle-même est remplie de courtisans carnassiers ! De plus, les écuries comptent 200 chevaux et le chenil, 300 chiens, tandis que le parc regorge de gibier. Une proximité heureuse qui incite certains penseurs à remettre en question la vision cartésienne dominante à l'époque, celle de l'animal-machine dénué d'intelligence et d'affection. Ce bestiaire extravagant est aussi représenté dans des tapisseries, des ouvrages d'horlogerie, des sculptures, des peintures.



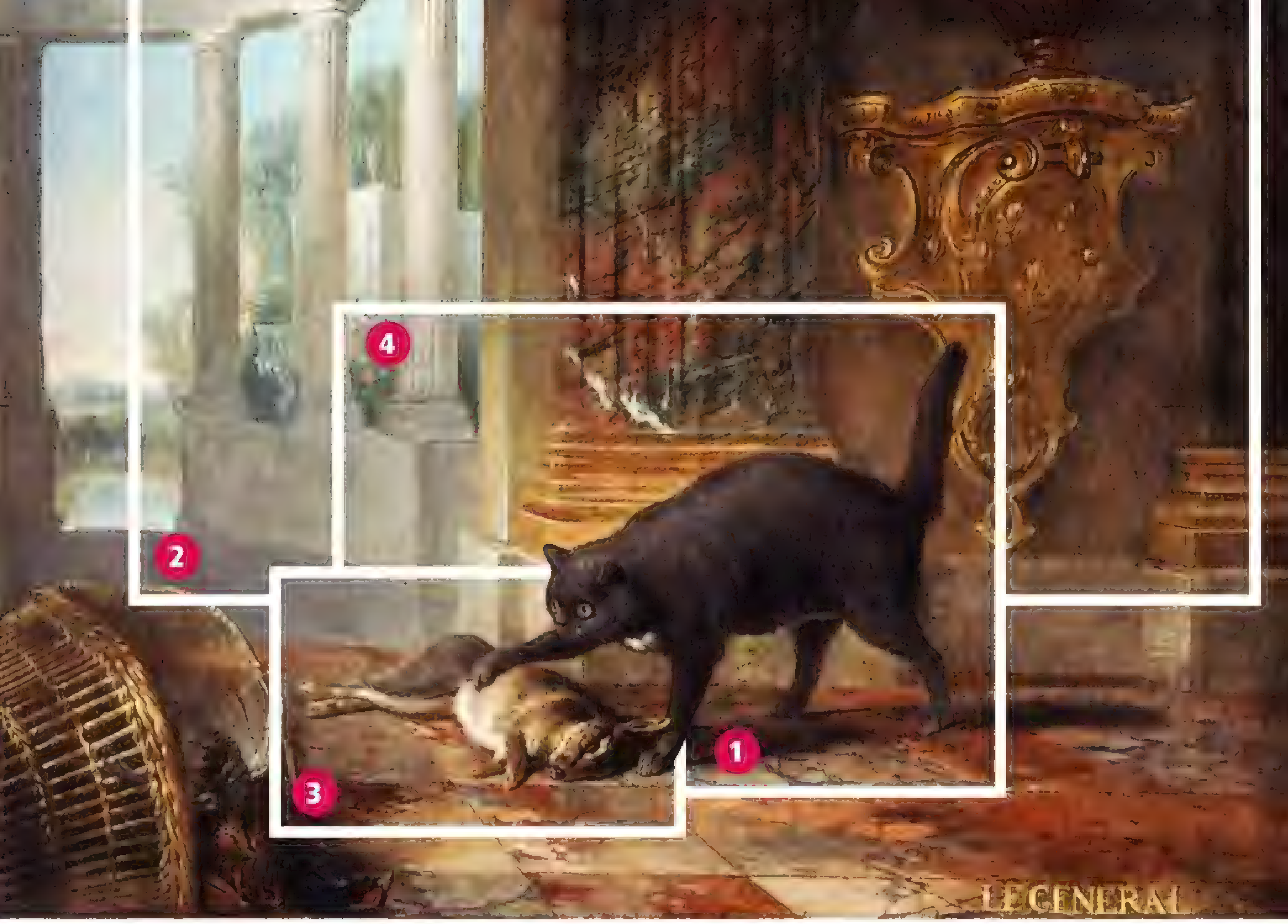
Les animaux du roi
CHÂTEAU DE VERSAILLES
Jusqu'au 13 février 2021

Car, vers le milieu du XVIIIe siècle, émerge l'école française de peintures animalières, portée par François Desportes et Jean-Baptiste Oudry. Avec son sens de la dramaturgie, ses harmonies de couleurs fortes, sa maestria du clair-obscur et sa touche minutieuse, Oudry impose son style. Il parvient à humaniser ses modèles, préfigurant ainsi l'évolution des sensibilités. Par exemple, avec *La Chasse au chevreuil* (1725), il transmet le désarroi et la peur panique du cervidé lorsque trois chiens l'assaillent ; avec *Chien en arrêt sur deux faisans* (1747), il saisit le moment où le prédateur et la proie se font face avant la lutte finale ; avec *La Lice défendant ses petits* (1753), il confère une expression de quiétude maternelle à une chienne protégeant ses chiots nouveau-nés. Il attire ainsi l'empathie du spectateur, et les louanges du jury du Salon. Oudry signe également d'étonnantes illustrations des *Fables* de La Fontaine, publiées entre 1668 et 1694 et dédicacées au dauphin, Louis de France. Ce dernier, amateur d'Oudry, commande au peintre une série de toiles illustrant six fables. Là encore, Oudry capte l'instant où la situation bascule, faisant écho à la morale des fables. Et, bien que réalistes, ses animaux apparaissent comme des doubles des hommes. Sans qu'il ait eu pour cela besoin de les caricaturer, ou encore d'user d'un anthropomorphisme grossier. ◆



LA PATTE ARTISTIQUE DU GUETTEUR DES FORÊTS

Jean-Baptiste Oudry est né à Paris en 1686. Son père, peintre et marchand de tableaux, est son premier professeur. Il entre dans l'atelier de Nicolas de Largillière, qui devient son ami et son protecteur. À 22 ans, il est admis à l'Académie de Saint-Luc, réalise portraits et peintures d'histoire, et s'affirme dans la nature morte et la peinture animalière. En 1719, il devient professeur titulaire à l'Académie royale de peinture. Présenté au premier écuyer du roi, il reçoit alors des commandes royales, obtient un atelier aux Tuileries et un logement au Louvre. Oudry suit les chasses royales et fait de fréquentes études dans la forêt de Compiègne. En 1736, Fagon, l'intendant aux Finances, lui propose la direction de la manufacture de Beauvais. De 1737 à 1753, l'artiste produit beaucoup. À la mort de Fagon, il perd de son influence à la cour. Il succombe à une attaque d'apoplexie le 30 avril 1755. É. C.



PORTRAIT DU GÉNÉRAL, CHAT DE LOUIS XV

de Jean-Baptiste Oudry (1686-1755). Signé et daté : « JB. Oudry 1728. » Huile sur toile, collection Elaine et Alexandre de Bothuri

Pour mettre en majesté le félin préféré du roi, le peintre, invité des chasses royales, lui donne le beau rôle en faisant de lui un brillant prédateur évoluant dans un décor antiquisant.

La commande. Cette œuvre appartient à un ensemble de dix tableaux commandés par Louis XV à l'artiste entre 1725 et 1732, et disposés dans les décors de son appartement au château de Compiègne. Il met en scène, pour la première fois, non un chien mais un chat, dont le nom est inscrit en lettres d'or en bas à droite et confirme officiellement le nouveau rang des chats à Versailles.

1 Le Général. Oudry portraiture l'animal royal comme une personnalité de la cour. Son pelage noir est alors une marque de supériorité louée par le poète et penseur Paradis de Moncrif, auteur des *Chats*, parus en 1727 : « Les chats noirs sont ceux dont la nature a toujours été le plus avare ; elle semble ne nous en montrer quelquefois, que pour nous prouver qu'elle a le secret d'en faire… »

2 Le décor. Les colonnades sont un élément typique du style néoclassique alors à la mode. Il prend ses sources dans l'art antique et les renaissances flamande et italienne. Il s'affirme contre l'ornementation baroque. Mais ici, avec la présence de la console dorée, l'artiste fait cohabiter les deux styles dans un tableau.

3 La scène. Pour montrer la supériorité du chat de Louis XV, Oudry le met en scène en train de retourner un lièvre mort, insinuant ainsi qu'il l'a tué.

4 L'action. La représentation du Général témoigne d'un goût de l'observation chez Oudry. Le corps tendu de l'animal, sa façon d'avancer la patte, sa queue relevée, marquent une attitude spécifique aux chats quand ils présentent leur proie à leur maître. É. C.

L'IMPROBABLE VOCABULAIRE DES HEURES SOMBRES DE NOTRE HISTOIRE

Adapté d'une œuvre théâtrale, ce film raconte le destin d'un Juif contraint de taire son identité et d'inventer un langage pour échapper à la barbarie nazie. Histoire invraisemblable mais inspirée de faits réels.



Les Leçons persanes
DE VADIM PERELMAN, 127 MIN
Sortie le 19 janvier



HYPE FILM

COURS TRÈS PARTICULIER Un jeune déporté prétend enseigner le persan à son geôlier, une langue dont il ignore tout.

Le film débute en 1942 dans la France occupée. Arrêté pour être déporté, Gilles échappe à une fusillade sauvage en jurant aux soldats qu'il n'est pas Juif mais Persan. Il tient à la main un livre en farsi, échangé quelques minutes plus tôt contre un bout de pain avec un autre prisonnier en route vers l'Allemagne. Son mensonge tombe à pic : le capitaine SS responsable du camp cherche à tout prix un Persan pour lui apprendre cette langue indo-européenne. L'Allemand rêve de partir à la fin de la guerre à Téhéran rejoindre son frère et y ouvrir un restaurant. Affecté au service des cuisines en journée, il doit, chaque soir, enseigner au menaçant capitaine Koch, des mots et encore des mots d'une langue qu'il ne connaît pas – et qui, à l'oreille du néophyte, passe aisément pour du farsi. La nuit, dans le silence des baraquements, il ressasse son vocabulaire imaginaire. Il n'a pas droit au crayon ni au papier. Un seul terme prononcé de travers et il sera fusillé. Les scènes s'enchaînent au rythme d'un thriller, la tension se maintient tout au long du film, accentuée par la jalousie, les soupçons et les désirs de vengeance qu'éveillent les rendez-vous réguliers entre les deux hommes.

Le pouvoir des mots

« Je voulais montrer l'évolution du personnage de Koch : grâce à ce langage inventé, il est en mesure de communiquer des choses qu'il ne pourrait pas dire en allemand. Ce n'est pas une coïncidence si, lorsque Gilles lui demande " Qui es-tu ? " en faux farsi, il ne répond pas " Hauptsturmführer Koch " mais " Klaus Koch " », explique le réalisateur Vadim Perelman. Une forme étrange d'affection-répulsion-perversion se développe entre les deux protagonistes. La caméra passe sans artifice de leur tête-à-tête au quotidien brutal du camp, aux travaux forcés ou aux exécutions sommaires. Le camp est une réplique de celui de Natzweiler-Struthof, en Alsace, où transitaient les Juifs avant d'être envoyés vers d'autres lieux funestes quand ils n'étaient pas abattus sur place. Le réalisateur a mené des recherches approfondies sur les camps de transit, le temps de passage des prisonniers, la tenue des

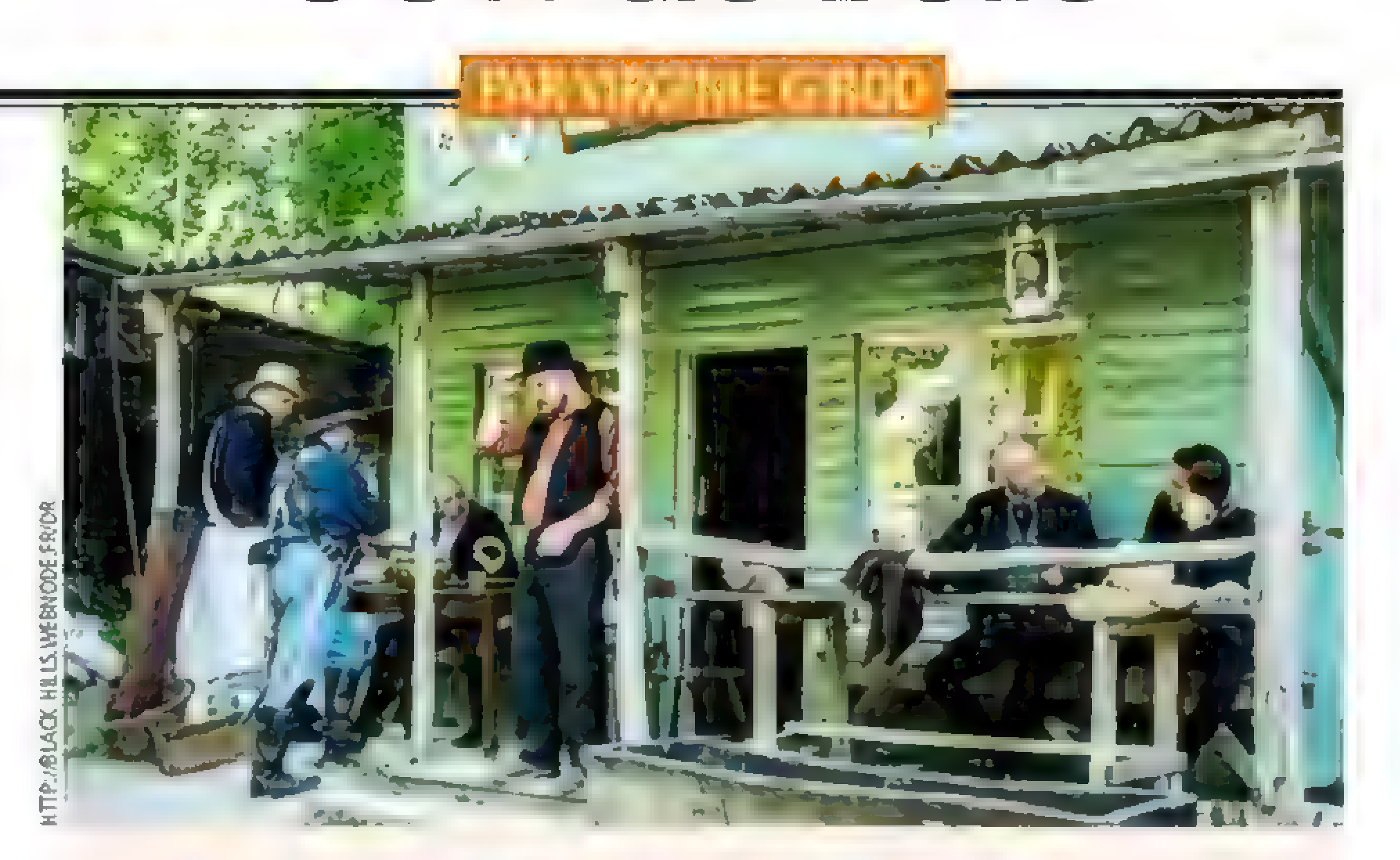
registres… avant de recréer un lieu en tout point identique, pour les besoins du tournage, en se basant sur des photos anciennes.
Les portes d'entrée ont été calquées sur celles du camp de Buchenwald. *Les Leçons persanes* est le cinquième long métrage du réalisateur américain, né à Kiev. Il s'inspire d'une nouvelle de Wolfgang Kohlhaase, intitulée *Erfindung einer Sprache* («Invention d'une langue»). «Il y a eu de nombreuses histoires semblables, où l'on retrouve le courage, la chance, la rapidité d'esprit, l'intelligence et la débrouillardise qui ont permis aux prisonniers de tromper les fascistes allemands et leurs partisans», ajoute le réalisateur dont la première fiction *La Maison des sables et des brumes* (avec Jennifer Connelly et Ben Kingsley) abordait déjà le mécanisme du mensonge. De facture classique, mais diablement efficace, le film impressionne aussi grâce à l'interprétation des deux comédiens.

Dans le rôle de Gilles, l'acteur Nahuel Pérez Biscayart, César du meilleur espoir masculin en 2018 pour *120 battements par minute*, de Robin Campillo, et remarquable dans *Au Revoir là-haut* d'Albert Dupontel, apporte une sensibilité émouvante au personnage. L'effroi se lit dans ses yeux et sa fragilité crève l'écran.
Lars Eidinger, figure importante du cinéma allemand (*Sils Maria*, *Personal Shopper*, *Dumbo*…), donne au personnage de Koch l'entière cruauté des SS, tout en laissant entrevoir les fêlures qui risquent de le conduire à sa perte. Le film s'achève par une scène inattendue, cocasse et tragique, qui rappelle habilement l'indispensable travail de mémoire. Car plus qu'un témoignage historique, *Les Leçons persanes* sont un vibrant hommage à tous les prisonniers qui, durant la Seconde Guerre mondiale, ont déployé des stratégies insensées pour échapper à leur destin.
YETTY HAGENDORF


HYPE FILM
RUSER Gilles (interprété par Nahuel Pérez Biscayart), jeté dans l'enfer de la déportation.

Jeu de rôle

PAR VIRGINIE GIROD


HTTP://BLACK HILLS.WEBNODE.FR/DR

O.K. CORRAL-SUR-OISE

Enfants, vous rêviez du Far West comme d'un vaste terrain de jeu ? L'association Maryl and Clarke a reconstitué un village américain dans l'Oise. On se croirait dans le Dakota. Émerveillés par ce décor, deux scénaristes de jeux de rôle grandeur nature ont imaginé une intrigue sur mesure qui se déroule sur trois week-ends : bienvenue dans la trilogie *Black Hills* !
Tout commence en 1874 à Black Rock. Deux familles de bûcherons et de prospecteurs s'y sont établies au milieu des pionniers. Une fête de village sera l'occasion de nouer des liens ou de laisser éclater les haines recuites. Le deuxième volet se déroule en 1876. La ruée vers l'or a commencé. Les prospecteurs sèment le désordre dans le village. Dans la dernière partie, en 1877, l'administration américaine propose à Black Rock de se moderniser… mais à quel prix ? Dans chaque épisode, conformément à l'histoire de la ville, le nombre de joueurs augmente, passant de 50 à plus de 80. Pour garantir l'immersion, on ne se déguise pas, on se costume ! Des guides de vie quotidienne permettent de s'approprier les codes de l'époque. Un vrai cow-boy ne quitte jamais son chapeau sauf pour saluer une dame. Dans un saloon, seuls les serveurs sont tête nue. C'est même à cela qu'on les reconnaît…
Dans ce jeu, gratter le sol n'est pas que symbolique. Les organisateurs ont pris la peine de mélanger des paillettes d'étain à la terre des concessions. Après trois ou quatre heures de fouilles minutieuses vous pourrez vous rendre chez les forgerons pour faire fabriquer un petit lingot. L'immersion est complète et jubilatoire, bien plus réaliste qu'un épisode de *La Petite Maison dans la prairie* !

Pour en savoir plus : www.facebook.com/Association-Maryl-and-Clark-489190501153372/





JÉRÔME PRÉBOIS NORD OUEST FILMS ET SND

RÉVOLUTION EN CUISINE Fin XVIIIe s., les innovations d'un cuisinier talentueux se heurtent au goût de son employeur. Le chef déchu ouvrira alors le tout premier restaurant.

DVD

La truffe, ce n'est pas pour les gorets !

♥♥ Cuisinier du duc de Chamfort, Pierre Manceron est limogé pour avoir osé innover en cuisine avec un amuse-bouche composé de pommes de terre et de truffe. « Des mets, juste bons pour les gorets », lui assènent les nobles attablés. Rejeté par le duc, aussi détestable que méprisant et superbement interprété par Benjamin Lavernhe de la Comédie-Française, le maître de cuisine se réfugie dans un relais de poste au cœur du Cantal. L'affront qu'il vient de subir le détourne des fourneaux, jusqu'à l'arrivée d'une jeune femme – fabuleuse Isabelle Carré – qui le supplie de la prendre comme apprentie. Rétif, il refuse de remettre la main à la pâte, mais la mystérieuse Louise est bien plus obstinée et lucide que lui. Tous deux vont, à la fin du XVIIIe siècle, inventer un lieu de partage consacré aux plaisirs de la bouche où, sans devoir se plier à aucune contrainte, ils serviront les clients. Ce sera le premier restaurant. La Révolution est en marche et, dans *Délicieux*, elle passe par l'assiette. Le jeu généreux de Grégory Gadebois apporte à cette comédie historique une saveur exquise, que même les quelques aristocrates parfois caricaturaux ne ternissent pas. Quant à la photographie, chaude et savoureuse comme les bons mets, elle est un régal pour les yeux. Y. H.

■ **Délicieux,** comédie d'Éric Besnard, avec Grégory Gadebois, Isabelle Carré, Benjamin Lavernhe (M6 Vidéo-Warner Bros, 2021, 113 min). Sortie le 12 janvier.



LES RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Versailles, le palais retrouvé du Roi-Soleil

SAMEDI 8 JANVIER **20 h 50**
Doc. de Marc Jampolsky (Fr., 2018, 90 min, rediff.).
Les avancées scientifiques ressuscitent le Versailles de Louis XIV.

■

Enfants du soleil

SAMEDI 15 JANVIER **20 h 50**
Série doc. de Sigrun Laste (All., 2020, 3 x 52 min, rediff.).
L'ascension et la chute de trois civilisations précolombiennes.
20 h 50 : Les Mayas.
21 h 40 : Les Incas.
22 h 30 : Les Aztèques.

■

Les Nazis et l'argent

MARDI 18 JANVIER **20 h 50**
Doc. de Gil Rabier (Fr., 2021, 93 min, rediff.).
Sur quoi repose le « miracle économique » du régime hitlérien, qui lui a permis de conquérir une grande partie de l'Europe ?

■

L'Algérie sous Vichy

MARDI 18 JANVIER **22 h 20**
Doc. de Stéphane Benhamou (Fr., 2020, 52 min, inédit).
De 1940 à 1943, l'Algérie française se donne avec enthousiasme à la Révolution nationale de Pétain. Et même le débarquement allié n'y changera rien…

■

Nés sous l'Occupation : des bébés pour la France

MARDI 18 JANVIER **23 h 15**
Doc. d'Anja Ungers (All. /Fr., 2021, 52 min).
En Allemagne, dans la zone d'occupation française après 1945, des milliers d'enfants de mères allemandes et de pères français sont nés. Selon Paris, ils doivent être adoptés en France. Privés de leur identité allemande, ils connaissent encore mal leurs racines.

■

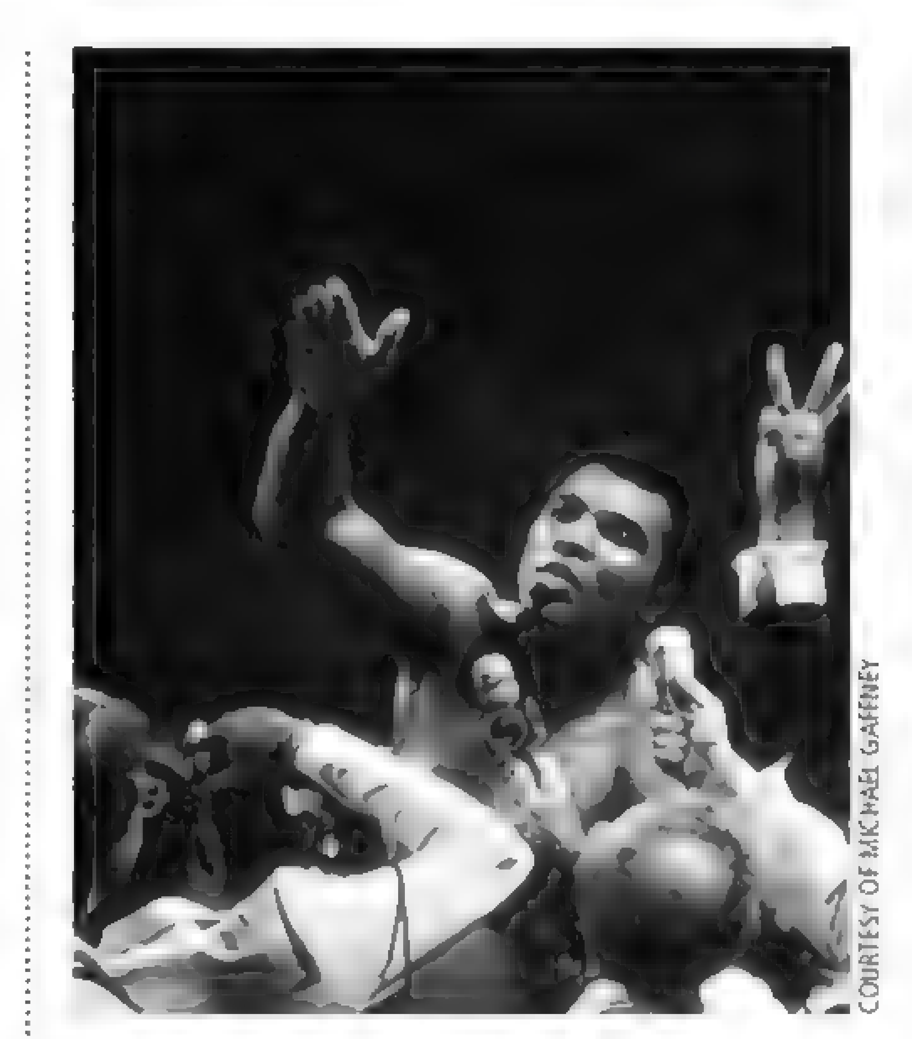
Les Marches de la mort

MARDI 25 JANVIER **20 h 50**
Doc. de Virginie Linhart (Fr., 2021, 90 min).
De l'été 1944 à avril 1945, l'évacuation des camps de concentration fut d'une brutalité inouïe mais reste un épisode méconnu du génocide nazi.

TÉLÉVISION

UN BOXEUR DE TOUS LES COMBATS

♥♥♥ **Le sport vous indiffère ? Surtout, ne passez pas votre chemin, car Mohamed Ali, né Cassius Marcellus Clay Jr. (1942-2016), ne se limite pas au titre de plus grand boxeur de l'Histoire ! Outre ses performances, son charisme et son activisme ont aussi écrit sa légende. De sa conversion à l'islam en 1964 à son refus de servir au Vietnam, ses positions politiques ou religieuses lui valurent d'être adulé ou détesté de**



COURTESY OF MICHAEL GAFFNEY

son vivant. Parce qu'elle croise des problématiques majeures de notre époque – question raciale, foi… – la trajectoire d'Ali a tout pour passionner. Mais il fallait un documentariste de la trempe de Ken Burns (*The Civil War, The War…*) pour défier ce monument américain. Foisonnant d'archives et de témoignages, son récit captive avec son rythme aussi *punchy* que les uppercuts du champion et décrypte la façon dont il s'est mué en icône mondiale, sans occulter ses égarements. En redécouvrant cette existence, on comprend mieux l'émotion qui saisit la planète lorsqu'Ali alluma, d'une main tremblante, la vasque olympique des JO d'Atlanta en 1996. Atteint de la maladie de Parkinson, le titan vacillait sous les coups d'un adversaire sournois, sans s'avouer vaincu par K.-O. Fidèle au courage et à la combativité qui ne cessèrent d'irriguer son destin d'athlète et de citoyen.

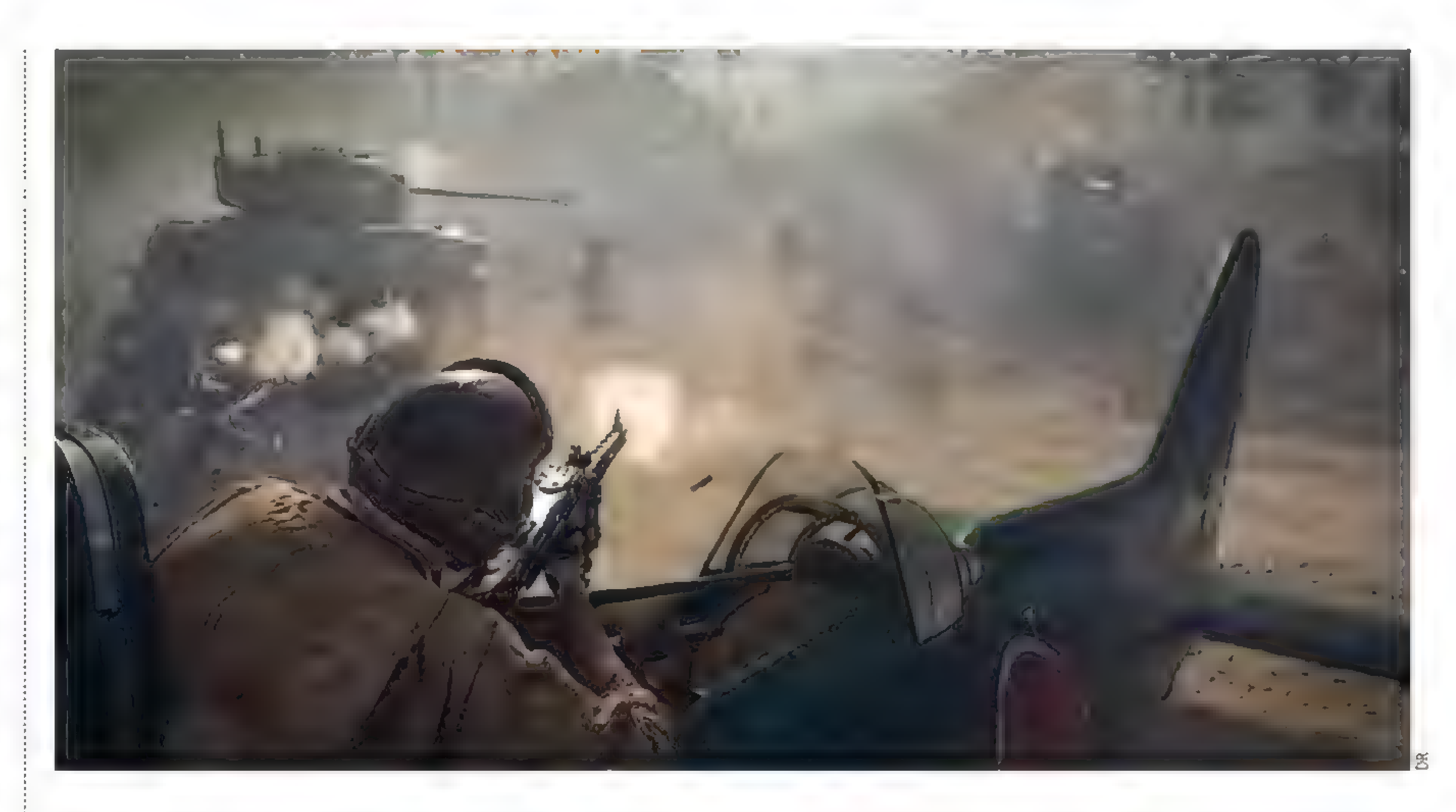
STÉPHANIE GATIGNOL

■ **Mohamed Ali,** série documentaire de Ken Burns, Sarah Burns et David McMahon. (4 × 120 min). Mardi 11 et mercredi 12 janvier à 20 h 50 et 23 heures sur Arte et sur arte.tv.

JEUX

Le club des cinq s'en va-t-en guerre

Mai 1945. Aux abois, l'Allemagne tente un ultime coup d'éclat baptisé projet Phénix. Pour en apprendre plus, les Alliés dépêchent à Hambourg une équipe de cinq soldats d'élite. Capturées par les nazis, ces têtes brûlées se remémorent leurs exploits passés au travers de multiples flash-back. S'il n'a rien d'authentique, ce préambule ouvre plusieurs fenêtres sur des moments clés de la Seconde Guerre mondiale. Dans la peau de Polina Petrova, nous revivons la bataille de Stalingrad. Avec Arthur Kingsley et Richard Webb, nous participons au débarquement de Normandie. Enfin, Lucas Riggs permet de découvrir les sables d'Égypte et nous humons l'air du Pacifique avec Wade Jackson. Les cinq campagnes s'entrecroisent avec brio permettant de comprendre pourquoi chacun a rejoint la force Vanguard. La rigueur historique n'est pas toujours au rendez-vous, mais l'immersion est remarquable. Une réussite technique qui nous laisse rarement le temps de souffler. GUILLAUME TUTUNDJIAN


DR

■ **Call of Duty Vanguard,** Activision / Sledgehammer Games, disponible sur PC, PlayStation 4/5, Xbox One/ Series, 70 euros.

RADIO

À PODCASTER

PAR PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

Le Livre au siècle des Lumières

France Culture

www.franceculture.fr/emissions/le-cours-de-l-histoire

Universitaire américain, Robert Darnton s'est consacré à l'histoire du livre en France sous l'Ancien Régime et dévoile le pouvoir de l'écrit à l'époque prérévolutionnaire, au temps de la censure royale.

■

La Naissance de l'Arabie saoudite

France Culture

www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-cours-du-college-de-france

Comment a été créé ce royaume ? Comment le futur roi Ibn Séoud a-t-il conquis titres et territoires ? Comment se traduisent les « autoritarismes modernisateurs » dans l'Iran de Reza Chah et en Turquie ? Les réponses et les explications de l'historien Henry Laurens.

La Décolonisation inachevée des empires français et britannique

RTS

https://www.rts.ch/audio-podcast/2021/audio

La genèse des empires britannique et français : la Grande-Bretagne, en 1815, est devenue la plus importante puissance du monde. De son côté, après l'Afrique noire, la France poursuit son expansion coloniale en envahissant l'Algérie.

■

La « Lionne de Bretagne »

France Culture

www.franceculture.fr/emissions/une-histoire-particuliere/

Jeanne de Belleville (1300-1359) est une riche héritière poitevine. Devenue la première femme pirate de l'histoire, son destin singulier a été raconté par les chroniqueurs du Moyen Âge, puis repris pendant les XVIII[e] et XIX[e] siècles.

THÉÂTRE

L'Algérie aux deux visages

♥♥♥ **Sur ce sujet épineux dont les cicatrices restent très vives près de soixante ans après l'indépendance de l'Algérie, la pièce de Pierre-Olivier Scotto et Xavier Lemaire est une merveille. D'une part parce qu'elle traite ouvertement du conflit (1954 à 1962), d'autre part car elle réussit l'exploit de n'adopter aucun parti pris. Il y a douze comédiens sur scène – chose rarissime aujourd'hui dans le théâtre privé – tous talentueux, tous portés par cette histoire d'amour, d'humour, de violence et de haine. Emporté par le drame qui se joue entre les deux camps, le spectateur est tenu en haleine, suspendu au sort des personnages, plus de deux heures durant. On s'amuse, on pleure, on s'émeut du sort de France, une jeune pied-noir qui vit dans la banlieue d'Alger, du destin de Moktar, convaincu par le rêve d'indépendance et dont France est amoureuse. Le duo devient trio avec l'arrivée de Jean-Paul, un jeune appelé, plus prompt à saisir sa guitare qu'à manier le fusil. La guerre va frapper les jeunes gens de plein fouet, tandis que le plateau se transforme à un rythme soutenu. On passe d'un bistrot de Montrouge à une**



FABIENNE RAPPENEAU

entreprise d'huile d'olive à Alger, ou à la casbah. Le frisson est intense, le rire aussi. Pour écrire cette épopée, les auteurs se sont appuyés sur les témoignages de protagonistes (appelés, combattants du FLN, pieds-noirs, hommes politiques, etc.). Ne manquez pas cette pièce magnifique, poignante, haletante et pédagogique qui libère la parole, sans autre jugement. Y. H.

■ **Là-bas, de l'autre côté de l'eau,** de Pierre-Olivier Scotto, mise en scène de Xavier Lemaire. Le 07/01 à Montaigu (85), le 13/01 à Mont-de-Marsan (40), le 21/01 à Louvres (95), le 23/01 à Montrouge (92), le 25/01 à Meudon (92), le 29/01 à La Ciotat (13), le 04/02 à Sens (89).

LA CROIX GAMMÉE AVANT JEAN MONNET

Les puissances de l'Axe et leurs séides espèrent unifier – ou plutôt vassaliser – l'ensemble du continent européen. Un projet qui débouchera, fort heureusement de manière moins cauchemardesque, sur une tout autre réalité.

PAR **GUILLAUME MALAURIE**



Europa ! Les projets européens de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste
DE GEORGES-HENRI SOUTOU
(Tallandier, 535 p., 24,90 euros)



LE FIL DU MENSONGE À Montoire, en octobre 1940, Pétain et Hitler rêvent d'une « communauté continentale naturelle ».

Voici ce qu'on avait dit à Georges-Henri Soutou, l'auteur d'*Europa ! Les projets européens de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste* : « Ce livre serait dangereux. Il risquerait d'agir négativement sur la perception de la construction européenne actuelle. » En effet, l'historien met au grand jour la permanence de l'idée européenne entre les deux guerres d'abord, puis au cœur de la rhétorique et du projet du IIIe Reich : c'est la thématique de « l'Europe nouvelle », du « grand espace économique » de « l'Atlantique à Vladivostok », de l'« union monétaire » aussi, qui vassalise les monnaies nationales à commencer par le franc autour du reichsmark, en continuant par le « projet euro-africain » incluant l'Espagne, ou le « nouvel ordre européen » vociféré par la SS…

De 1940 à 1945, le mot « Europe » imbibe en effet la plupart des discours vert-de-gris tant à Berlin qu'à Rome, Budapest, Paris ou Oslo… Alors oui, on imagine bien le miel que les souverainistes de 2022 pourraient faire – et font souvent – contre le « diktat » d'une Union européenne petite-fille du Saint Empire germanique si fortement revendiquée par Hitler et ses idéologues. Ce que Georges-Henri Soutou – dont le père, Jean-Marie Soutou, rédige en 1944 le « manifeste fédéraliste » pro-européen de la Résistance – fait apparaître, c'est à quel point les signataires de l'armistice de 1940 envisageaient, bien avant la défaite militaire, l'hypothèse d'une paix avec l'Allemagne non pas comme « une regrettable nécessité » mais comme « un point de départ d'une nouvelle poli-

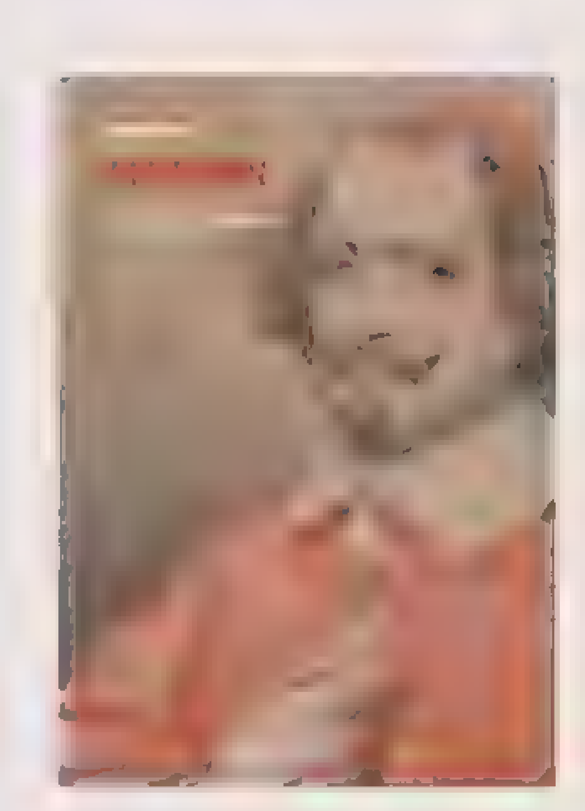
tique extérieure » qui allait permettre de se protéger de la puissance industrielle américaine et du communisme russe. C'est d'ailleurs Laval, explique Soutou, qui, le 14 juillet 1940 puis le 28 août, prend l'initiative d'affirmer devant Otto Abetz que la France est prête à adhérer à un « ordre nouveau en Europe sous la direction allemande ». Ce n'est plus la recherche d'un compromis défensif mais d'une aventure commune solidaire et plus si affinités. Un peu plus tard, Hitler reprend d'ailleurs la balle française au bond. À Montoire, devant Pétain, le Führer évoque une « communauté continentale naturelle » contre la Grande Bretagne « l'ennemi du continent ».
Ne nous y trompons pas : même si l'Allemagne nazie décline le thème européen à toutes les sauces, c'est toujours dans une optique raciale exclusive centrée sur la *Mitteleuropa*. Question : l'idéal d'une Europe intégrée est-il génétiquement vérolé par le nazisme ? Soutou laisse répondre Raymond Aron : « Moins de trois années après la fin de la guerre », écrit le philosophe en 1948, « le thème de l'Europe qui a joué un tel rôle dans la propagande hitlérienne reparaît dans la propagande des Nations Unies. Je ne vois là aucun scandale [...] C'est peut-être une manière de rendre hommage à une nécessité historique inéluctable. » ◆

Carême Ier, empereur des cuivres et batteries

♥♥♥ Sur celui qui fut l'un des plus grands cuisiniers européens au XIXe siècle, on sait peu de chose, hormis la légende qu'il s'est lui-même patiemment mitonnée. Le travail de Marie-Pierre Rey n'en est que plus remarquable. Grande spécialiste de la Russie, l'autrice dresse un portrait fascinant d'Antonin Carême (1784-1833), en utilisant des sources inédites, notamment dans les pays où il fut maître queux, en Angleterre et en Russie. Avec elle, nous suivons l'ascension fulgurante de ce jeune garçon analphabète qui gravite désormais dans les sphères du pouvoir napoléonien. Ses livres sont des succès. Avec eux, il établit un code gastronomique et un ordonnancement de la table exigeant et coûteux. C'est en effet un organisateur hors pair de buffets officiels, chez Talleyrand ou Rothschild. Pâtissier passionné par l'architecture, et pas seulement par celle des gâteaux, cette crème des hommes et infatigable entrepreneur meurt prématurément à 48 ans, en s'étant imposé comme le « père de la cuisine française ». Dans son *Grand Dictionnaire de cuisine*, Alexandre Dumas y voit le triomphe « du luxe délicat et de l'exquise sensualité de l'Empire ». On en aura un exemple dans le recueil de recettes qui clôt cette passionnante histoire de l'invention de la modernité culinaire par ce génie de la bonne chère. Un livre délicieux comme ses « croquembouches ». LAURENT LEMIRE

■ **Le Premier des chefs,** de Marie-Pierre Rey (Flammarion, 410 p., 24,90 euros).

Des *macchinazione* au service de la France



♥♥♥ Après un *Mazarin l'Italien* remarqué (Tallandier, 2018), Olivier Poncet s'attaque à la biographie du cardinal-ministre en s'appuyant sur de nouvelles sources et sur l'abondante iconographie, souvent peu connue ou inédite, qui fait l'identité de la collection « Bibliothèque des illustres ». Principal ministre entre 1643 et 1661, Mazarin a pour double objectif d'imposer aux Habsbourg une « paix glorieuse » à l'extérieur et de maintenir l'autorité royale à l'intérieur. Il s'agit de préparer le terrain pour le jeune Louis XIV et de lui tracer la voie à suivre pour être un « grand roi ». L'« art de gouverner » des années mazarines est donc essentiellement diplomatique et militaire. L'accent est mis ici sur le rôle du cardinal dans la conduite des opérations, qui prélude à ce que sera la « stratégie de cabinet » du Roi-Soleil. Mais Olivier Poncet évite de faire de son héros un personnage omniscient et omnipotent. Il le révèle peu à l'aise dans ses rapports avec les magistrats frondeurs, inquiet d'une possible contagion de la révolution d'Angleterre – Charles Ier est décapité en 1649 –, jouant l'indifférence mais moins lisse qu'il ne voudrait le paraître. L'énigmatique prélat n'a qu'une passion dominante, celle du pouvoir, qu'il s'agit de préserver, d'accroître et, surtout, de transmettre. THIERRY SARMANT

■ **Mazarin : l'art de gouverner,** d'Olivier Poncet (Perrin-Bibliothèque nationale de France, coll. « Bibliothèque des illustres », 256 p. 24 euros).



ENTRETIEN AVEC RAPHAËL DARGENT*

LA LÉGITIME MATRIARCHE DE LA FAMILLE D'ORLÉANS

Montée sur le trône aux côtés de son mari, Louis-Philippe, Marie-Amélie de Bourbon-Siciles est la plus méconnue de nos souveraines. Une discrétion qui cache pourtant une indéniable influence politique et familiale.

HISTORIA - **Comment Marie-Amélie de Bourbon-Siciles et le duc d'Orléans, futur Louis-Philippe, se sont-ils rencontrés ?**

RAPHAËL DARGENT - La rencontre a lieu en Sicile le 22 juin 1809. Le duc d'Orléans a deux objectifs : convaincre la reine Marie-Caroline de suivre les Anglais dans la lutte contre Napoléon et trouver une épouse politiquement « intéressante ». La reine voit d'abord d'un mauvais œil le fils de Philippe Égalité – le régicide – mais le calcul politique l'emporte. Marie-Amélie a été promise au premier dauphin de France, mort en juin 1789, puis en 1801 au duc de Berry, deuxième héritier potentiel de la Couronne. Louis-Philippe, malgré son passé – il a fréquenté le club des Jacobins et servi dans les armées révolutionnaires avant de partir en exil – arrive à point nommé et sa valeur personnelle convainc la mère et plaît à la fille.

Quel couple ont-ils formé ?

C'est pour Marie-Amélie un mariage d'amour : elle a averti sa mère qu'elle ne souhaite pas un époux qui ne lui correspondrait pas. En ce cas, elle préfère le couvent ! Cependant, ambitieuse et consciente de l'avenir promis au duc d'Orléans, elle fait en quelque sorte le « pari » orléaniste. Mais des sentiments réciproques sont à la base de cette union et ils formeront jusqu'à leur mort un couple extrêmement uni.

Marie-Amélie a-t-elle vraiment été reine « malgré elle » ?

Elle prétend l'avoir été. Elle parle même de « couronne d'épines » lorsque son mari accède au trône. C'était aussi pour elle – en répétant qu'ils n'avaient pas souhaité régner – une façon de récuser l'accusation d'usurpation qui visait Louis-Philippe. Elle fut une reine plutôt effacée sur le plan politique, non par incompétence, mais par choix : elle considère que son rôle est ailleurs. Il n'empêche que le roi la consulte, surtout après la mort accidentelle de leur fils aîné et, qu'à certains moments-clés, elle ne manque pas de peser, comme lors du renvoi de Guizot, même si cette décision intervient tardivement et ne sauve pas le régime.

Quel est son rôle comme chef du clan des Orléans après 1850 ?

« Matriarche », elle est d'abord soucieuse, comme son mari, de préserver « l'union de famille ». Ses nombreux enfants peuvent exprimer des sensibilités politiques ou des intérêts privés différents, mais jamais en faire état publiquement. La faiblesse d'un seul aurait atteint la famille entière et compromis les maigres chances d'un retour sur le trône. Après 1848, elle défend ainsi une politique d'abstention : ses fils se tiennent prêts à toute éventualité heureuse. Attachée à la fusion des deux branches des Bourbons, elle ne la défend pas, contrairement à l'idée reçue, à n'importe quel prix, et jamais en sacrifiant l'honneur familial et la politique voulue par son mari. L'intransigeance de son neveu, le comte de Chambord, l'a heurtée. Marie-Amélie est bel et bien devenue « orléaniste ».

PROPOS RECUEILLIS PAR JOËLLE CHEVÉ

*Historien, spécialiste d'histoire politique

La reine de la discrétion



♥♥♥ **Marie-Amélie est la plus méconnue des reines de France. Sans doute parce qu'elle n'eut pas l'heur d'être trompée, ni d'avoir la tête coupée et que son ultime exil, lors de la chute de la monarchie de Juillet, semble un épiphénomène dans une Europe révolutionnaire qui fait trembler tous les trônes. Sans doute aussi en raison de sa réserve, de sa conception très patriarcale de la famille et de sa foi ardente, qui la font apparaître comme une femme du passé. Raphaël Dargent, grâce notamment à son *Journal* et son immense correspondance, met en lumière la richesse de sa personnalité : une femme amoureuse, prête à tous les sacrifices, mais ferme dans ses convictions religieuses et ses devoirs, et qui fut, dans l'ombre, une véritable partenaire politique pour Louis-Philippe et une conseillère lucide pour ses enfants Orléans face à la branche des Bourbons.** J. C.

■ **Marie-Amélie. La dernière reine,** de Raphaël Dargent (Tallandier, 496 p., 24,90 euros).





Les détours d'un grand duc

♥♥ Le duc du Maine traîne derrière lui une mauvaise réputation : dans ses *Mémoires*, Saint-Simon exhale sa haine contre ce prince, qui fut le grand rival de Philippe d'Orléans. À l'aide de documents inédits, Pierre-Louis Lensel met fin à cette légende noire et fait découvrir un homme à la personnalité complexe, prisonnier des ambitions que d'autres avaient nourries pour lui. T. S.

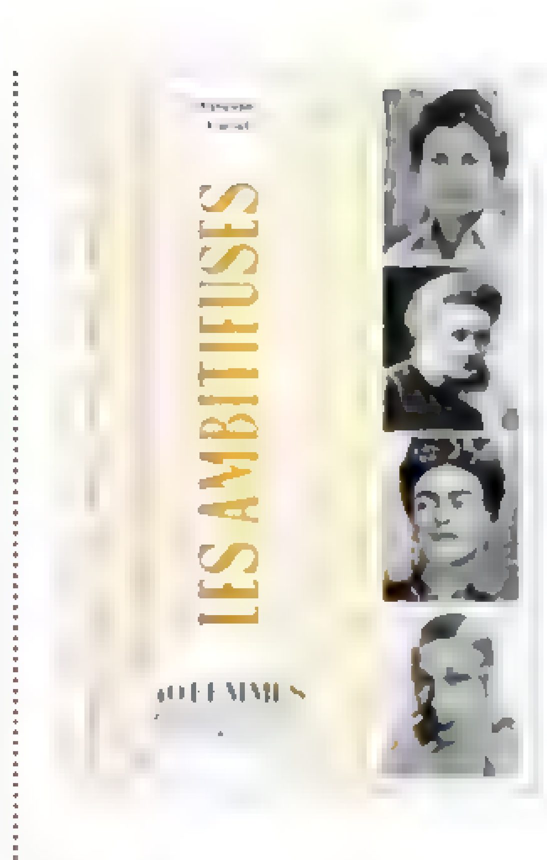
■ **Le duc du Maine, le fils préféré de Louis XIV,** de Pierre-Louis Lensel (Perrin, 600 p., 25 euros).



Une histoire *made in France*

♥♥♥ **Cet ouvrage superbement illustré offre le bilan des deux dernières décennies de fouilles menées par l'Institut national de recherches archéologiques préventives, des néandertaliens à la Seconde Guerre mondiale, en passant par une tombe étrusque en Corse ou, plus inattendu, les richesses d'un dépotoir des Années folles.** DENIS LEFEBVRE

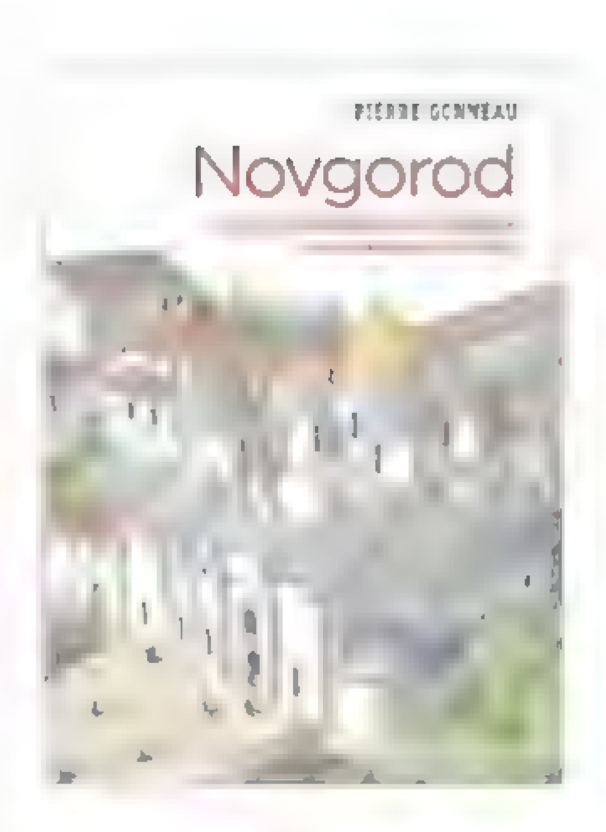
■ **La Fabrique de la France,** sous la direction de Dominique Garcia (Flammarion, 321 p., 29 euros).



Les quarante rugissantes

♥♥♥ Historienne, spécialiste de l'Antiquité et de l'histoire des femmes, l'autrice nous présente d'une plume enlevée, de l'Antiquité à nos jours, quarante femmes hors norme, célèbres ou méconnues, qui ont lutté pour leur liberté, souvent au prix de préjugés. Reines, artistes, scientifiques, courtisanes sont accueillies dans ce panthéon. VÉRONIQUE DUMAS

■ **Les Ambitieuses. 40 femmes qui ont marqué l'Histoire par leur volonté d'exister,** de Virginie Girod (M6 éditions, 292 p., 18,50 euros).



À l'Est, du nouveau

♥♥♥ **Apparue vers 900, Novgorod (« ville neuve ») est l'une des plus fameuses cités de la Russie médiévale. Pierre Gonneau raconte ses origines, puis entraîne le lecteur parmi les rues et les monuments de la ville. Des centaines de documents, écrits sur des écorces et exhumés par les archéologues, nous renseignent sur la vie quotidienne. L'ensemble est fascinant.** LAURENT VISSIÈRE

■ **Novgorod. Histoire et archéologie d'une république russe médiévale,** de Pierre Gonneau (CNRS, 248 p., 29 euros).

Russes de tous les pays, unissez-vous

♥♥♥ **L'autrice de ce livre a retenu un sous-titre simple : « Une histoire des Russes et de leur empire (1853-1991) ». Tout est dit. Sabine Dullin n'entend pas nous proposer « l'histoire », mais « une » histoire, presque un parcours personnel. Bien sûr, il ne s'agit pas d'un livre militant, ses développements sont solidement étayés. Elle fixe les bornes chronologiques : de la guerre de Crimée à l'effondrement de l'URSS. Nous comprenons au fil des pages comment cet empire s'est construit avant d'éclater, et nous voyons vivre une Russie multinationale composée « de sociétés et de cultures très diverses » et qui, à de rares exceptions près, a toujours été une autocratie. Les hommes sont remis à leur juste place, deux notamment, qui ont fait table rase du passé : Lénine et Gorbatchev. Le premier volontairement, révolution bolchevique oblige, le second sans doute bien moins. Et l'autrice peut écrire que ses réformes « lancées pour restructurer l'Union soviétique entraînent la défaite de l'empire soviétique et l'instauration d'une nouvelle Russie ». Ce livre terminé, nous comprenons bien mieux la Russie contemporaine de Poutine, et Sabine Dullin note : « Trente ans après l'effondrement de l'URSS, on voit à quel point l'autocratie, le rêve d'empire et la nation sont des composantes essentielles de l'histoire en train de s'écrire. » Tout continue aujourd'hui : l'histoire de l'empire, de ses nations et de ses habitants. Et tout s'éclaire pour nous.** D. L.

■ **L'Ironie du destin,** de Sabine Dullin (Payot, coll. « Petite Biblio », 296 p., 9 euros).

LÀ OÙ MÈNE LA RAMBLA

♥♥♥ Voici l'occasion de découvrir l'un des plus grands écrivains catalans. Un voyage historique et onirique à travers l'Europe et, bien sûr, Barcelone.

Carlos Ruiz Zafón demeure peu ou mal connu en France. C'est pourtant l'un des plus brillants auteurs de la littérature espagnole contemporaine. Son œuvre, la tétralogie du *Cimetière des livres oubliés*, dont le dernier roman *Le Labyrinthe des esprits* a été publié en 2016 (deux ans plus tard en France), est tout simplement magistrale. Barcelone y prend vie, comme jamais, ensorcelée, tortueuse, nimbée de mystère. Crépusculaire. Les Sempere, père et fils, Firmín Romero de Torres, David Martín ou Alicia Gris, entre autres, se confondent dans la foule de la Rambla, disparaissent dans la rue Santa Anna, ressurgissent sur le parvis de la cathédrale, se croisent dans le dédale de ruelles du Barrio Gótico, arpentent les quais de l'Estación de Francia. Leurs destins se jouent, se mêlent, s'ancrent, dérapent dans une ville de livres interdits et d'écrivains maudits, d'âmes en peine et d'archanges usuriers, où plane l'ombre du franquisme. Une ville saisie entre la vie et la mort.

Dans ce modeste recueil de onze nouvelles fantastiques inédites en France, publiées à titre posthume (l'auteur est décédé en 2020 à Los Angeles), le lecteur averti retrouvera avec plaisir certaines connaissances. Le néophyte, lui, ouvrira la porte d'un univers singulier et ténébreux dépourvu de toute sortie de secours. Toutes ces histoires envoûtantes, poignantes pour certaines, qu'elles soient courtes ou plus développées, déploient une plume élégante et épurée. Un gamin du quartier de la Ribera, tombé amoureux d'une fillette de bonne famille, lui raconte des histoires « de princesses et de sorciers, de maléfices et de baisers empoisonnés dans un univers de sortilèges et de palais vivants »… Un architecte se voit confier par l'empereur Constantin XI lui-même la construction d'une bibliothèque labyrinthique « sous les catacombes de la cathédrale Sainte-Sophie »… Un jeune poète – un certain Miguel de Cervantes Saavedra – est convaincu par un inquiétant éditeur aux yeux de loup d'écrire une œuvre immortelle, mais pour cela il devra se dépouiller de ce à quoi il tient le plus… Un avocat fortuné convie tous les ans, le soir de Noël, un inconnu en haut de sa tour, pour une partie d'échecs aux enjeux périlleux… Cet ultime opuscule de Carlos Ruiz Zafón est intensément habité. La confidence du père Sempere faite à son fils prend encore une fois tout son sens : « Chaque livre, chaque volume que tu vois, a une âme. L'âme de celui qui l'a écrit, et l'âme de ceux qui l'ont lu, ont vécu et rêvé avec lui. » VICTOR BATTAGGION

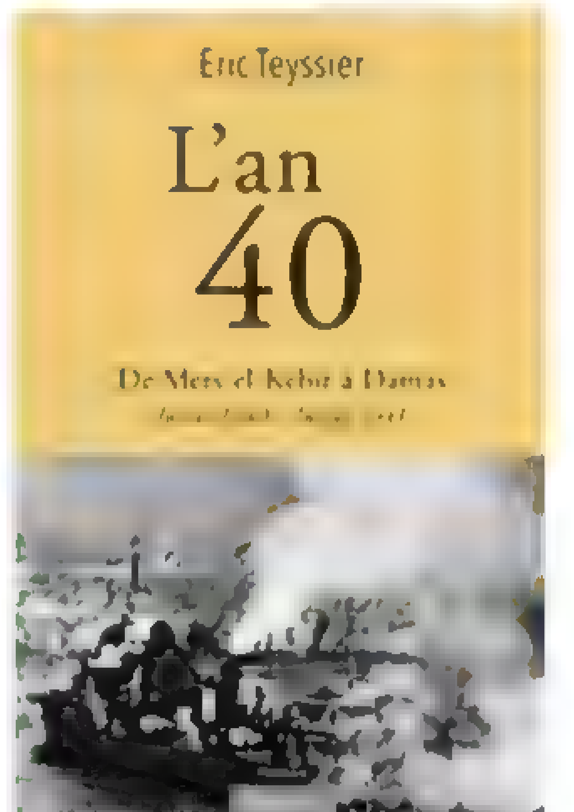


La Ville de vapeur
DE CARLOS RUIZ ZAFÓN
(Actes sud, 192 p., 19 euros)

Un chemin de croix

♥♥♥ Après un premier volume consacré à la bataille de France, l'historien Éric Teyssier couvre avec ce roman la période juillet 1940-juillet 1941, qui s'ouvre avec l'opération Catapult lancée par Churchill pour neutraliser la flotte française, quelques jours avant la remise des pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Après avoir décrit l'attaque de Mers-el-Kébir, l'auteur en décrypte toutes les conséquences politiques.

À côté des protagonistes historiques, auxquels les dialogues imaginés par l'auteur – mais tous basés sur la réalité – redonnent vie, réapparaissent les personnages laissés en juin 1940. Entre autres, le lieutenant Dumas, heureux de sa nouvelle affectation au Levant ou le sergent Vermotte qui, lui, a rejoint Londres et son épouse Claudine. Secrétaire du général de Gaulle, elle est en butte au chantage d'un officier du MI5 l'obligeant à espionner les Français libres, pour le compte de l'Angleterre. La guerre les conduit jusqu'au Moyen-Orient où les combats opposeront à nouveau des Français, gaullistes, à d'autres Français, aux ordres de Vichy. Cette fresque romanesque, très documentée et découpée de manière cinématographique, alterne les scènes de pourparlers, de combats et de vie quotidienne, sans laisser au lecteur le temps de souffler en cette période charnière du conflit où rien n'est encore joué. V. D.



■ **L'an 40. De Mers-el-Kébir à Damas. Juillet 1940 -juillet 1941,** d'Éric Teyssier (Michalon, 546 p., 26 euros).

Des mythes démystifiés



♥♥♥ Pour découvrir l'univers des dieux, déesses, héros et héroïnes de la mythologie grecque, les enfants, dès 7 ans, peuvent se plonger dans cet album faisant la part belle à l'image mais aussi aux textes. Les histoires s'accompagnent de doubles-pages qui présentent les protagonistes ou explorent de nouvelles perspectives, par exemple sur les créatures fabuleuses. Et un dernier chapitre intitulé « Autour de la mythologie » évoque, entre autres, comment ces mythes sont arrivés jusqu'à nous et explique d'autres notions comme le culte des dieux ou le thème des Enfers. Une encyclopédie claire et pédagogique, rehaussée par de belles illustrations. V. D.

■ **Fabuleux Dieux et héros grecs,** de Jean Menzies, illustr. de Katie Ponder (Larousse, 160 p., 19,95 euros).

Paillettes et courage au Panthéon



♥♥♥ À l'occasion de l'entrée au Panthéon de Joséphine Baker, les éditions Rue du Monde ont réédité et actualisé cet album illustré, rendant hommage à l'artiste pétillante de vie, à la femme engagée, à la résistante courageuse et à la mère aimante régnant sur sa « tribu arc-en-ciel » formée de douze enfants adoptés. Une belle évocation décrivant avec justesse l'extraordinaire parcours de la petite Tumpie, née le 3 juin 1906 dans l'Amérique ségrégationniste, passionnée par la danse dès son plus jeune âge et arrivée à Paris en 1925 où elle connaît, dès les années 1930, succès et gloire. À lire dès 8 ans. V. D.

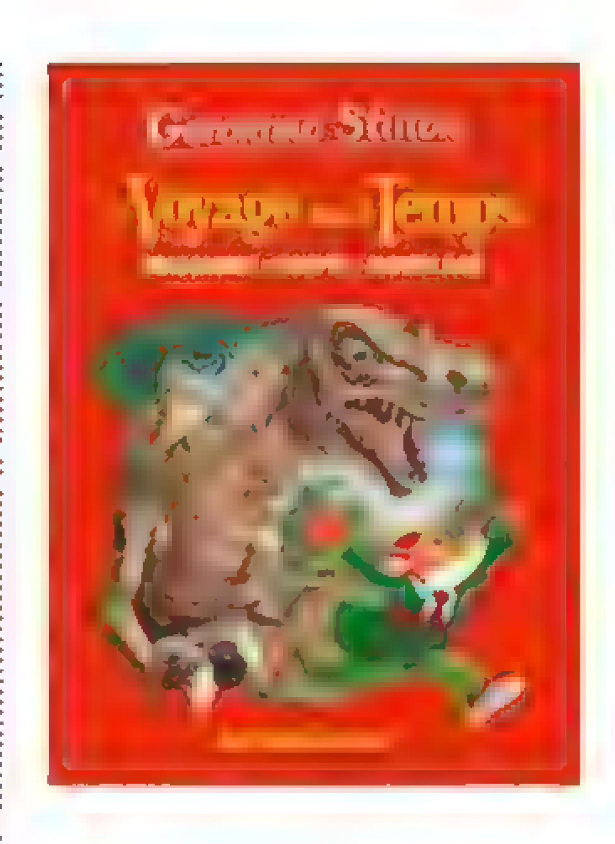
■ **Joséphine,** de Patricia Hruby Powell, illustr. de Christian Robinson, avec une annexe d'Alain Serres (Rue du Monde, 108 p., 19, 50 euros).



La trame de l'Histoire

♥♥ Onze époques vestimentaires, de la Préhistoire aux années 1970, quarante-quatre costumes, vingt-deux volets amovibles et deux tenues au choix par personnage. Tel est le concept original de ce livre animé, destiné à faire voyager au fil des siècles et des modes. Gageons que les parents et grands-parents s'amuseront autant que les jeunes lecteurs. À partir de 5 ans. V. D.

■ **Voyage dans l'Histoire,** d'Anne-Sophie Baumann, illustr. de Sébastien Pelon (Nathan, coll. « Kididoc », 26 p., 17, 95 euros).



Souris, tu plonges dans le passé !

♥♥ Grâce au Ratonautilus du professeur Volt, Geronimo Stilton et sa famille partent explorer le passé afin de comprendre pourquoi les dinosaures ont disparu ou comment a été construite la pyramide de Chéops. Leur mission leur réservera bien des surprises ! Idem dans l'album suivant se déroulant chez les Romains, les Mayas et à la cour du Roi-Soleil… À partir de 8 ans. V. D.

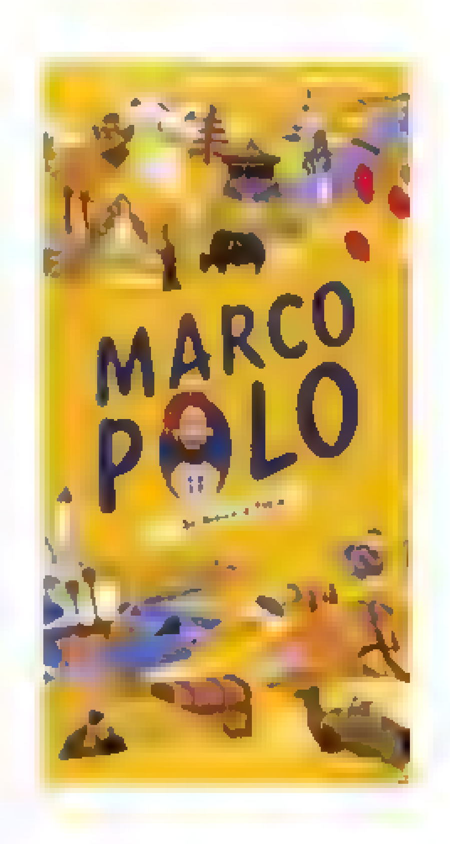
■ **Geronimo Stilton. Le Voyage dans le temps. Dinosaures, Égypte, Moyen Âge.** (Albin Michel jeunesse, 384 p., 19,90 euros).



Les enquêtes de Mademoiselle

♥♥ 1775. Élisabeth, 11 ans, la jeune sœur de Louis XVI, dénoue le fil des intrigues de la Cour. Un bébé est retrouvé abandonné… Pour résoudre ce mystère, la jeune fille mène l'enquête. En se saisissant de ce personnage méconnu dans cette série commencée en 2015, Annie Jay a fidélisé ses lecteurs. Un charmant hommage à une princesse guillotinée pour sa fidélité à sa famille. À partir de 8 ans. V. D.

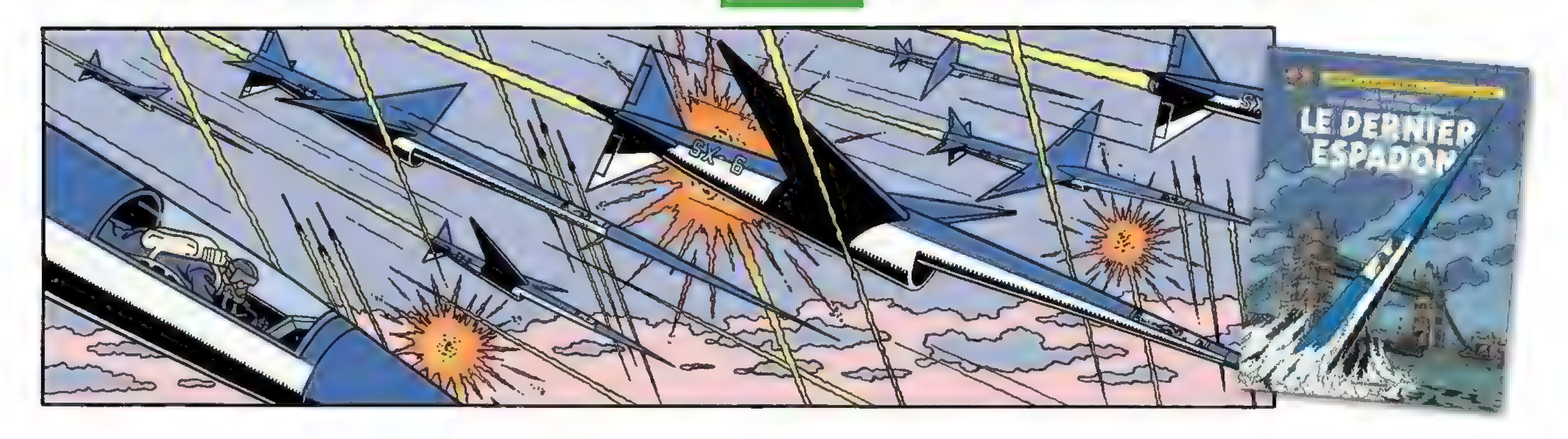
■ **Élisabeth, princesse à Versailles,** t. 21,. « Un bébé tombé du ciel », d'Annie Jay, illustr. d'Ariane Delrieu (Albin Michel jeunesse, 144 p., 7,50 euros).



Sur la route avec…

♥♥♥ Cette collection se distingue par son grand format, avec une grande carte détaillée et des infos documentaires au verso. Chaque titre retrace l'aventure d'un personnage historique et donne à son épopée, une proximité propre à instruire et à faire rêver. Darwin, Ulysse ou encore Marco Polo en sont les héros. À découvrir à partir de 9 ans. V. D.

■ **Marco Polo. De Venise à Pékin,** de Francesca Ferretti de Blonay, Oye Mathias (Nathan, coll. « Sur les routes de l'Histoire », 12 p., 9,90 euros).



TWEED ET VIEILLES FICELLES

Blake et Mortimer reprennent du service, ainsi que le légendaire Espadon. Une aventure haletante, qui éclaire peut-être d'un jour nouveau l'intimité de nos deux héros.

Le mythe Blake et Mortimer continue, s'amplifie même de parution en parution. Le créateur de ces deux personnages de légende, Edgar P. Jacobs, a eu l'intelligence de ne pas empêcher la poursuite de son œuvre après son décès en 1987 : avec des scénaristes et des dessinateurs différents, une bonne quinzaine de volumes se sont succédé, offrant à un public toujours plus nombreux des aventures inédites.

Le Dernier Espadon
DE JEAN VAN HAMME, TEUN BERSERIK ET PETER VAN DONGEN
(Blake et Mortimer, 64 p., 15,95 euros)

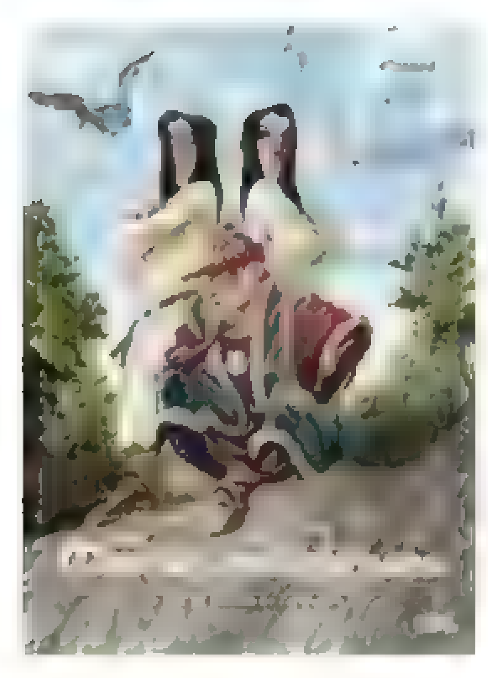
Le nouvel album revient sur les débuts de l'histoire, celle de l'Espadon, dont les premières pages ont paru en… septembre 1946. L'Espadon? Un sous-marin volant, ou, comme l'a écrit Jacobs, cet « engin triphibie », pouvant évoluer dans les airs comme sur et dans l'eau. L'appareil reprend du service dans ces pages, alors que nazis et nationalistes irlandais veulent détruire le palais de Buckingham avec l'appui d'Olrik, l'éternel ennemi. Mais Blake et Mortimer veillent au grain, le premier toujours *so british*, le second, bouillant, comme à l'accoutumée.

Bien plus que dans les précédentes livraisons, le récit est haletant et les auteurs ont su ressusciter un univers sans trahir l'esprit du maître. La ligne claire est toujours de mise, avec son réalisme stylisé : les décors sont un régal pour les yeux. L'univers de Jacobs s'est renouvelé aussi, et ce qui était inenvisageable en 1946 devient réalité en 2021, sous le signe de l'humour, ainsi dans cette scène au Centaur Club, où nos deux héros semblent… s'embrasser !

Un conseil : relire auparavant les deux volumes initiaux, car de nombreuses séquences du présent récit y font explicitement allusion. Il y a des plaisirs nostalgiques et des clins d'œil dont il ne faut pas se priver. Comme en 1946, les bons triompheront… *Rule Britannia !*

DENIS LEFEBVRE

Au service de Sa Majesté Louis XI



Louis XI, surnommé par ses ennemis l'« Universelle Araignée », a été capturé par Charles le Téméraire à Péronne (1468). Le fait est historique, mais le reste… beaucoup moins. Car la mère supérieure d'un couvent bien peu orthodoxe envoie à son secours un voleur et une belle aristocrate déguisés en bonnes sœurs. Cet improbable duo d'agents secrets mène la vie dure aux Bourguignons. L'aventure est inattendue, truculente et, en fin de compte, bien troussée et très drôle. L. V.

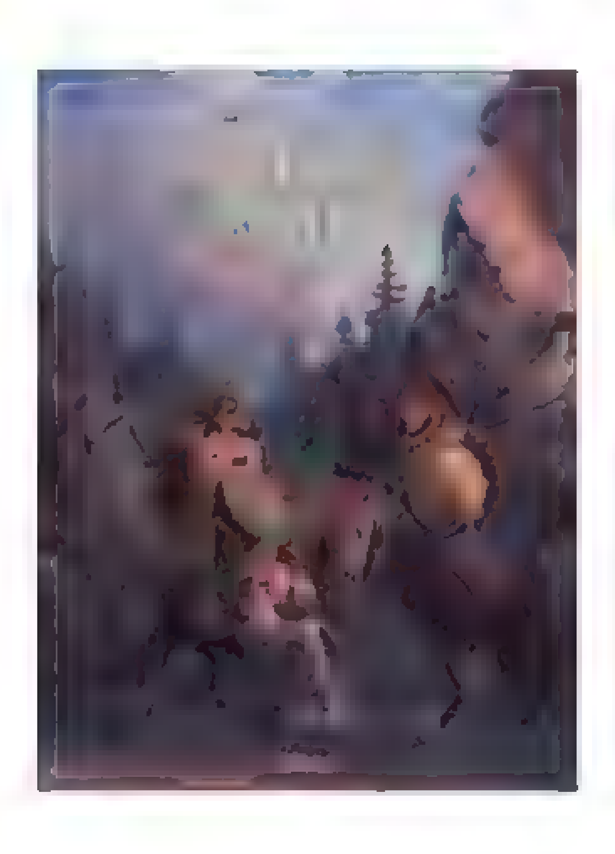
■ **Les Mantes religieuses** (t. 1 : « L'Évasion de l'araignée »), de Sophie Flamand, Bernard Swysen et Christian Paty, (Soleil, 48 p., 14,50 euros).

Armés de gueules



En ce début du XIIIe s., Landri et son apprenti séjournent à la cour de Flandre afin de réaliser l'armorial de tous les participants d'un tournoi. Mais un chevalier est assassiné, et voici que nos deux hérauts d'armes mènent l'enquête… Dans la BD, on traite rarement de l'héraldique médiévale, et les hérauts ne sont jamais des héros ! L'album s'avère très original, même si les connaissances héraldiques du scénariste ne sont pas toujours bien solides. L. V.

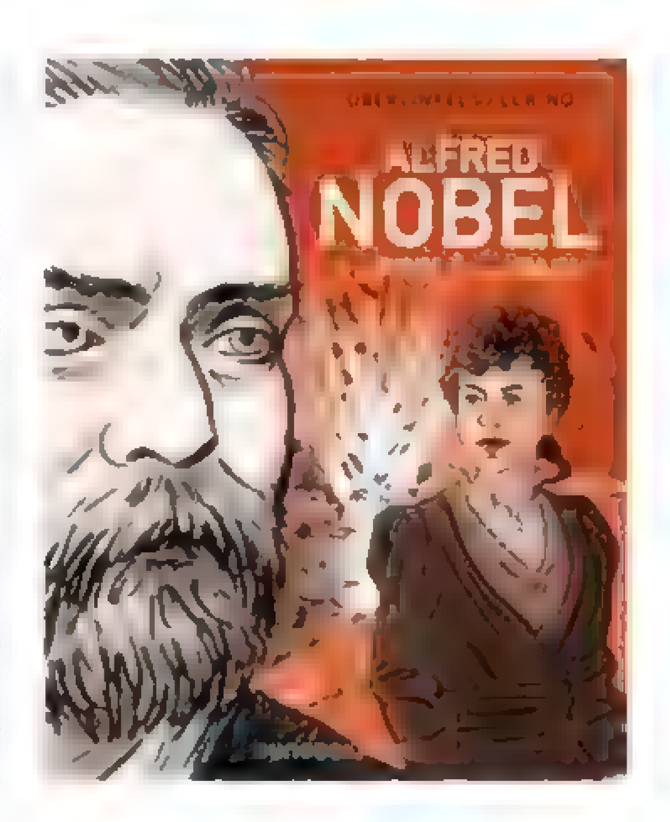
■ **Hérauts** (t. 1 : « La Brisure »), d'Éric Corbeyran et Nicolas Bègue (Delcourt, 56 p., 14,95 euros).



Western version originale

♥♥♥ **À la fin du XVIIIe s., le chef comanche, que les Espagnols appellent Cuerno Verde, fait régner la terreur aux frontières du Nouveau-Mexique. La situation est telle que le gouverneur décide de mener une expédition au cœur du pays comanche, ce qui lui permet de libérer au passage quelques prisonnières. Les dragons espagnols, qui combattent à la lance et à l'épée, nous changent agréablement de la sempiternelle cavalerie étatsunienne, et ce deuxième tome clôt de manière magistrale un étonnant western hispanique.** L. V.

■ **Les Dragons de la frontière** (t. 2 : « Cuerno Verde »), de Gregorio Muro Harriet et Ivan Gil (Glénat, 56 p., 14,95 euros).

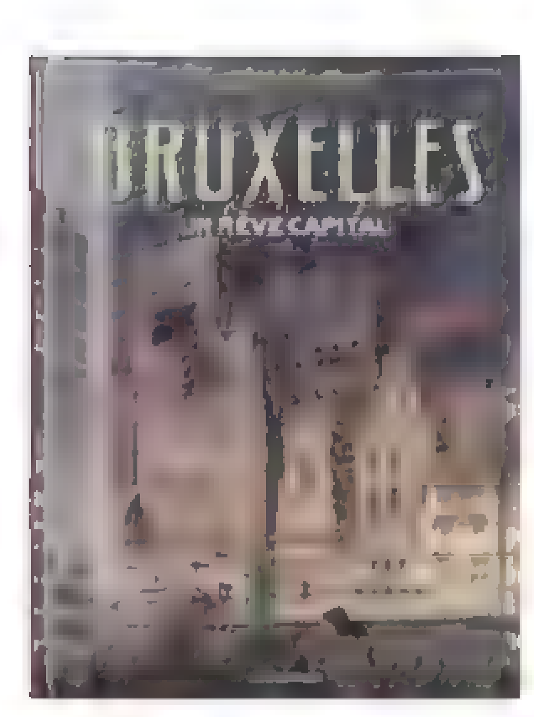


C'est de la dynamite !

♥♥♥ Qui était l'homme qui a laissé son nom aux prix récompensant des travaux dans les domaines des sciences, de la littérature et de la paix ? Ce roman graphique au trait puissant évoque de manière très expressive le destin d'Alfred Nobel (1833-1896), chimiste suédois inventeur de la dynamite et qui, au soir de sa vie, décide de consacrer sa fortune à la création de cette œuvre philanthropique et à la renommée internationale. Une évocation très réussie, révélant la complexité du personnage. V. D.

■ **Alfred Nobel. Le prix de la paix,** de Christine Oberlinkels et Lukino (Dunod Graphic, 120 p., 18,90 euros).

Bruxelles, une fois



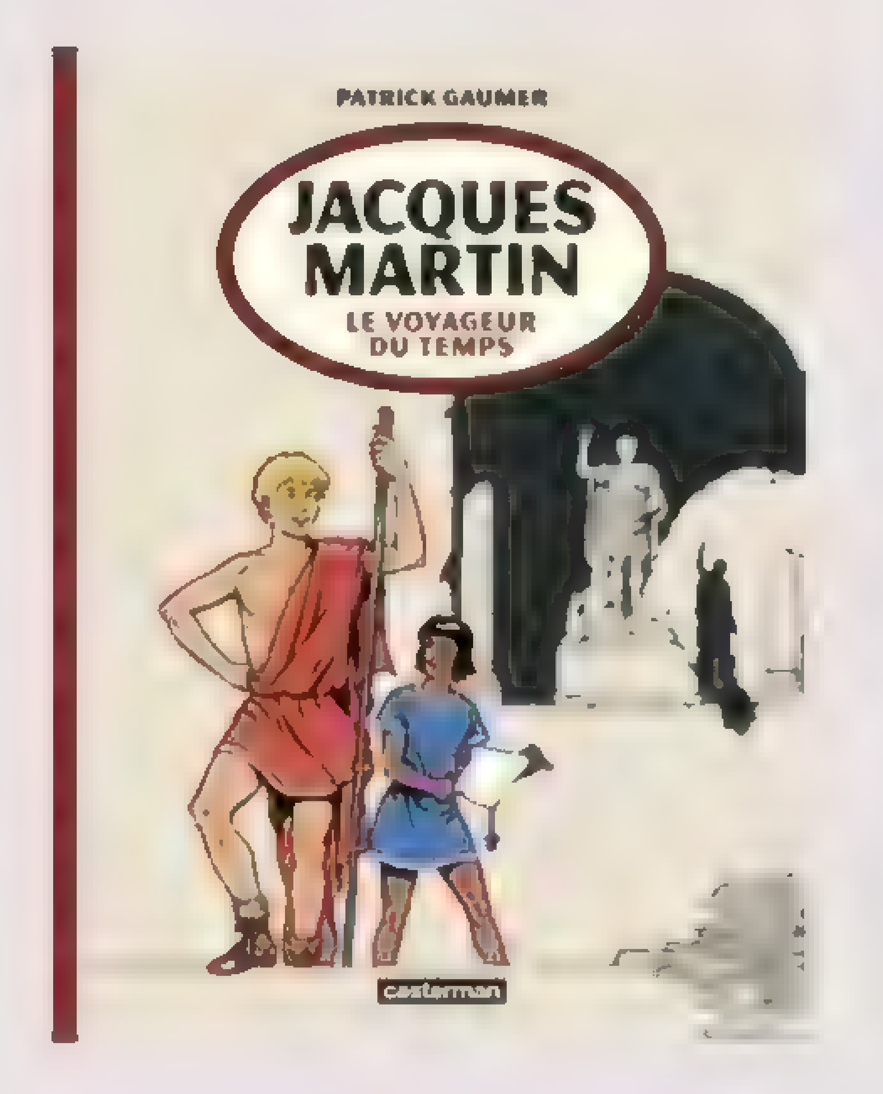
♥♥♥ **Compères depuis des années, auteurs en commun de nombreuses et fameuses bandes dessinées, François Schuiten et Benoît Peeters consacrent ce superbe album à Bruxelles, mélangeant splendeur du passé et cauchemar contemporain, entre rêve et réalité. L'un dessine et peint, l'autre écrit, tous deux nous font entrer dans l'âme de cette ville, avec ses lieux clés, ses personnages et quelques grands événements.** D. L.

■ **Bruxelles. Un rêve capital,** de Schuiten et Peeters (Casterman, 129 p., 29 euros).

UN JACQUES MARTIN EN CACHE BIEN D'AUTRES

♥♥♥ *La vie et l'œuvre du créateur d'Alix se révèlent dans un superbe livre, à la fois hommage et enquête.*

À l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Jacques Martin (1921-2010), paraît sur lui un livre de référence. C'est Patrick Gaumer, l'un des meilleurs spécialistes actuels de la BD, qui, avec son talent habituel, a réuni toute la documentation disponible. On y découvre la jeunesse de Jacques, son père pilote d'essai (qui se tue en 1932), son départ pour l'Allemagne en 1943 dans le cadre du STO… À chaque étape, des dessins : ses premières planches, dans des genres très divers, mais aussi quelques croquis de sa vie de travailleur forcé en Allemagne. Et c'est seulement en 1948 qu'entre en scène le personnage qui fera sa gloire : Alix. Ce jeune Gaulois qui sert César est bientôt accompagné d'un Égyptien, Enak, avec lequel il entretient une amitié trouble (dans l'Antiquité, on aurait parlé d'une relation « d'Éraste à Éromène »). Relation que le reporter Lefranc reproduit presque à l'identique avec le scout Jeanjean. Patrick Gaumer remarque, à juste titre, que Jacques Martin a discrètement sexué ses premières séries, à une époque où la censure sévit pourtant lourdement. Mais Martin se présente avant tout comme l'un des plus prolifiques auteurs de BD historique : outre Alix, il scénarise l'Égyptien Keos, le Grec Orion, l'architecte français Jhen, qui vit au XVe siècle, etc. Le journaliste Lefranc lui permet, en revanche, de traiter l'actualité et offre un témoignage de qualité sur les années 1950-1960. C'est ce monde foisonnant que Patrick Gaumer nous invite à redécouvrir dans un ouvrage magnifique et appelé à faire date. L. V.



■ **Jacques Martin, le voyageur du temps,** de Patrick Gaumer (Casterman, 417 p., 49 euros).

Prix Historia 11e ÉDITION

*Voilà onze ans qu'*Historia *distingue, par la remise de ses prix, les meilleures productions historiques, dans des domaines aussi variés que la BD, le septième art, l'édition ou encore le secteur prometteur des nouvelles technologies, qui renouvellent l'approche de l'Histoire. Cette année, après avoir découvert notre palmarès, vous pourrez retrouver les messages que nous ont adressés les lauréats sur notre site Historia.fr*

Prix SPÉCIAL DU JURY


MANUEL COHEN


MANUEL COHEN

Une merveille ! Posé sur la place de la Concorde, ce vaisseau de pierre de 13 000 m² a ouvert ses portes au public en juin dernier après quatre ans de restauration, au cours desquels ont œuvré un millier de compagnons sur un chantier dont le coût est estimé à 130 millions d'euros. Un investissement dont l'objectif était de redonner tout son lustre à ce monument dessiné au XVIIIe siècle par Jacques Gabriel et qui fut, jusqu'en 1789, le Garde-meuble de la Couronne. Depuis la Révolution, le bâtiment était devenu le siège de l'état-major de la Marine. Il participait de la splendeur de la place de la Concorde mais ne révélait rien des trésors patrimoniaux qu'il abritait.

Aujourd'hui, le visiteur peut retrouver la distribution des espaces originels grâce au travail de l'architecte en chef des monuments historiques, Christophe Bottineau. Et découvrir les appartements de Pierre-Élisabeth de Fontanieu, intendant et contrôleur général du Garde-meuble à partir de 1767, ou le cabinet de travail de Thierry de Ville-d'Avray. Ainsi se dévoile tout l'art de vivre de l'aristocratie des Lumières, au travers des décors d'époque et des pièces remeublées pour partie en collaboration avec le Mobilier national – d'autres éléments ont été achetés chez des antiquaires ou restitués selon les techniques du temps. L'hôtel de la Marine est un lieu à visiter absolument en profitant d'un système immersif – un casque intelligent – qui permet d'interagir avec chaque pièce visitée. Voyager dans le temps n'a jamais été aussi facile ! **ÉRIC PINCAS**

Prix de LA BIOGRAPHIE



Philippe II, le despote espagnol, le roi-prêtre de l'Escorial, l'expulseur des Morisques, le tyran des Pays-Bas, l'ennemi de la France et de l'Angleterre, l'exterminateur des Indiens… La légende noire naît de son vivant et elle ne naît pas de rien. L'auteur en pointe cependant l'origine et les excès, dans une Europe assiégée par les Turcs et qui bascule dans le plus grand schisme de l'histoire de la chrétienté. Juger l'homme et le souverain à ses œuvres, en le replaçant dans son contexte historique, géographique – le premier empire mondial de l'Histoire – culturel et religieux, tel est le projet de cette biographie, précise, grave et mesurée. Où l'on découvre son enfance heureuse, son éducation humaniste, où il vit entouré de femmes aimantes, sa tante Marie de Hongrie, qui l'initie à la peinture vénitienne et flamande (Bosch, qui l'eût cru, est son peintre préféré), ses sœurs, l'étonnante Juana, Marguerite de Parme, qui gouverne les Pays-Bas, ses maîtresses aussi, ses quatre épouses, aimées et regrettées, ses filles adorées et sacrifiées à la raison d'État, sans oublier son demi-frère don Juan, le vainqueur de Lépante… Le tout dans l'ombre de Charles Quint, qu'il ne cherche pas à égaler, mais dont la splendeur de l'héritage est le signe même de la mission messianique des Habsbourg. JOËLLE CHEVÉ

■ **Philippe II. L'apogée du Siècle d'or espagnol,** de Francis Dupau (Perrin, 478 p., 25 euros).

Prix du POLAR HISTORIQUE

En 1797, le *Sydney Cove*, parti de Calcutta, sombre au sud de l'Australie. Une partie de l'équipage trouve refuge sur l'île de la Préservation et 17 rescapés entament un périlleux périple pour chercher du secours. Bientôt, ils ne sont plus que trois à errer sur une plage près de la colonie de Sydney, dans un état lamentable. Qu'est-il arrivé aux autres et, surtout, pourquoi livrent-ils trois versions différentes de leurs aventures ? Le lieutenant Joshua Grayling, épaulé par sa jeune femme, tente de découvrir la vérité. À mi-chemin entre le roman d'aventures, le récit de voyage et le polar, cette enquête embarque le lecteur dans la réalité prosaïque d'une colonie peuplée d'une population bigarrée de forçats, de soldats et d'autochtones, perdue dans l'immensité d'un pays encore largement inexploré. Le bush, théâtre de la rencontre entre des Occidentaux, des aborigènes et moult bestioles, contribue autant à l'originalité de l'histoire qu'une intrigue bien menée, portée par une authentique figure du mal et distillant la tension jusqu'au bout. Inspiré de faits réels, ce roman s'est distingué par son ancrage aussi dépaysant qu'instructif. ISABELLE MITY



■ **Les Naufragés de la discorde,** de Jock Serong (10/18, 432 p., 8,40 euros).

Prix du ROMAN

Avec un ouvrage d'Alexandra Lapierre, les amateurs de romans historiques ne sont jamais déçus. Spécialiste du genre et déjà lauréate du prix *Historia* du Roman historique en 2013 pour *Je te vois reine dans quatre parties du monde*, l'auteure reprend le concept qui lui a valu sa notoriété : celui de retracer les destins de femmes oubliées par l'Histoire. Formule toujours efficace ! Fruit de trois années d'enquête, cet opus nous plonge dans les États-Unis du début du XXe siècle, dans le gigantisme naissant de New York. Férue de livres, Belle da Costa Greene, une jeune femme brillante et pleine de vie, accomplit, par ses seuls talents, une prodigieuse ascension sociale en devenant la fondatrice et première directrice de la Morgan Library. Mais la sémillante collectionneuse, coqueluche de la bonne société, cache un lourd secret. Dans un pays qui peine à s'ouvrir au multiculturalisme, elle s'avère être afro-américaine, fille d'un activiste noir, lequel vit sa dissimulation comme une trahison. Dans un style clair et vivant, Alexandra Lapierre nous fait revivre ce drame intérieur, tiré d'une histoire vraie, qui interroge les tréfonds de l'âme humaine comme les vicissitudes de la société outre-Atlantique. Une lecture émouvante et passionnante, pleine de verve et de réalisme, mais surtout une leçon de courage et d'audace. À lire ! FARID AMEUR

■ **Belle Greene,** d'Alexandra Lapierre (Flammarion, 544 p., 22,90 euros).

Prix du DOCUMENTAIRE HISTORIQUE


ERR-BUNDESARCHIV

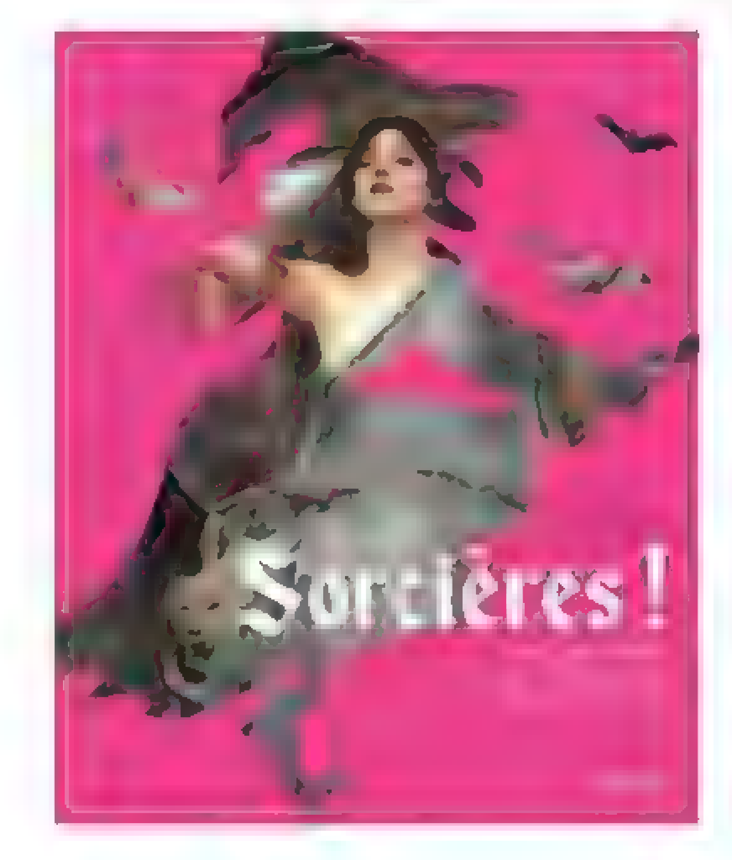
On connaissait déjà les lois de Vichy de 1940 visant les Juifs, les rafles et la déportation. S'y ajoute l'histoire de la spoliation, qui comporte un chapitre peu connu mais des plus sordides. Le film de Cyril Denvers, *Le Pillage des appartements juifs : l'opération Meuble*, éclaire cette sombre entreprise grâce à des témoignages poignants et à des documents photographiques ou filmés, parfois à l'insu de l'occupant.
Avec la complicité de l'administration française, les nazis ont organisé un pillage systématique des biens des victimes des rafles. Si les tableaux des riches collectionneurs ont été en grande partie volés, le documentaire raconte la mise à sac des appartements les plus modestes : prises de courant arrachées, vol de rideaux, de vaisselles, de jouets et destruction des papiers personnels. Le comble de l'ignoble est atteint lorsque sont créés, en plein Paris, trois centres de tri destinés à l'expédition en Allemagne, sortes de camps de concentration urbains où sont reclus des prisonniers juifs pour emballer ce butin destiné aux familles du Reich frappées par les bombardements alliés. PAUL-FRANÇOIS TRIOUX



■ **Le Pillage des appartements juifs : l'opération Meuble,** réalisé par Cyril Denvers (Fr., 2020, 52 min).

Prix du LIVRE JEUNESSE

Elles sont séduisantes et inquiétantes, mystérieuses et maléfiques. Les sorcières et leurs attributs sont omniprésents dans l'histoire de l'art, comme le montre Pauline Duclos-Grenet dans cet album. Vingt-cinq tableaux nous racontent comment sont apparus les différents avatars de la sorcière, qui en disent long sur la construction de l'image démoniaque de la femme, doublement fatale si elle est jeune et belle. Ils illustrent également l'évolution de la perception de la sorcière. Miroir de la société et reflet de nos peurs, elle n'a jamais disparu et est considérée, à l'époque contemporaine, tantôt comme une gardienne de la nature, écologiste avant l'heure, tantôt comme l'incarnation de tous les exclus, et elle nous renvoie toujours à nous-mêmes et à nos incertitudes. Ces sorcières du monde entier, de Lilith la Mésopotamienne à Takiyasha la Japonaise en passant par Baba Yaga, figure de la culture slave, entraînent les enfants dans une sarabande dont l'auteur nous donne les clés d'interprétation avec clarté et sens de la pédagogie. Un documentaire à lire à partir de 8 ans qui a été choisi pour recevoir le prix du Livre jeunesse 2021 à l'unanimité du jury. VÉRONIQUE DUMAS



■ **Sorcières !,** de Pauline Duclos-Grenet (Seuil jeunesse, 72 p., 17 euros).

Prix de la BANDE DESSINÉE

Reconnue pour ses différentes séries égyptiennes, Isabelle Dethan réalise, avec *Le Roi de paille*, un somptueux diptyque, aussi original qu'inattendu. Elle relate les aventures de la jolie Neith et de son frère Sennedjem, deux enfants du pharaon Ahmôsis II, devenus esclaves à Babylone, dans le palais de Nabuchodonosor II. Nous sommes au VIe siècle av. J.-C., en une période qui, juste avant la conquête perse, voit les derniers feux des civilisations pharaonique et babylonienne. Une époque brillante, mais méconnue par la BD, que met en scène l'auteure.
Et avec quel talent ! Impossible de ne pas tomber sous le charme de ses planches aquarellées. D'un point de vue historique, les albums sont irréprochables. Un peu à la manière des *Lettres persanes*, nos héros voyageurs comparent le mode de vie et la culture des deux civilisations rivales. Le diptyque tourne d'ailleurs autour d'une coutume babylonienne qui consiste à sacrifier un roi de substitution pour conjurer une mauvaise conjoncture – Sennedjem manquera d'en faire les frais… Bref, s'il n'est que fiction, *Le Roi de paille* fait merveilleusement revivre une époque oubliée, suscitant l'enthousiasme du jury d'*Historia* ! LAURENT VISSIÈRE





■ **Le Roi de paille** (t. 2 : « Le couronnement de la reine morte »), d'Isabelle Dethan (Dargaud, 56 p., 14,50 euros).

Prix du JEU VIDÉO

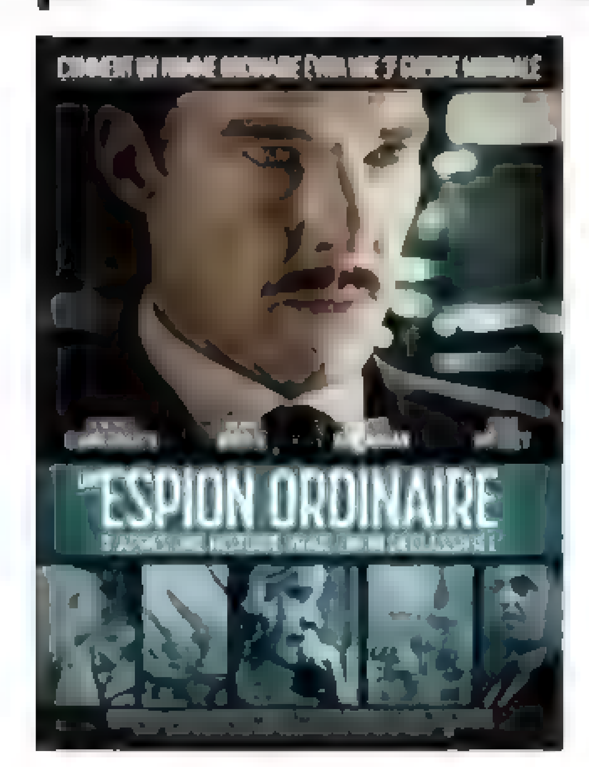


Marchant sur les plates-bandes de *Civilization*, le jeu vidéo français *Humankind* fait de l'ombre au géant de la gestion historique en portant un regard européen sur un genre dominé par le point de vue américain. Conduire une des grandes civilisations de l'histoire de l'humanité à son apogée, voilà le but des jeux de type *Civilization*, immense saga de gestion historique dont le titre définit à lui seul le genre. Un studio français rivalise désormais avec ce colosse vidéoludique. Ce studio, c'est Amplitude, qui se distingue par sa touche européenne. Ainsi, au lancement de *Humankind*, le joueur ne choisit pas une civilisation prédéfinie ; comme ses adversaires, il prend la tête d'une petite tribu nomade dont la mission est de dépasser l'ère néolithique pour choisir enfin une civilisation à incarner. Et c'est l'autre différence majeure avec *Civilization* : on peut ici changer de culture en cours de partie. Rien n'empêche le joueur de *Humankind* de passer des marchands nubiens aux constructeurs mayas. L'épopée est plutôt facile à prendre en main, vu la quantité d'informations à intégrer, sans pour autant céder à la facilité. Les parties sont plus courtes que sur *Civilization*, mais donnent toujours envie de métisser à nouveau le monde. JEAN ZEID

■ **Humankind,** d'Amplitude Studios (2021), Sega, 50 euros.

Prix du FILM HISTORIQUE

Qu'il s'agisse d'Hubert Bonisseur de La Bath dans *OSS 117* ou de Mata Hari, la littérature et le cinéma nous offrent une flopée d'espions flamboyants. Pourtant, est-il raisonnable qu'un agent secret soit trop visible, sous peine d'être démasqué ? Le prix *Historia* 2021 du film historique est attribué à *Un espion ordinaire*, réalisé par Dominic Cooke, connu aussi pour ses mises en scène théâtrales. Dans les années 1960, Oleg Penkovsky, joué par Merab Ninidze, est un colonel soviétique inquiet des dérives de Khrouchtchev dans la course à la bombe atomique. Lors de la crise des missiles à Cuba, Penkovsky se tourne vers les services secrets occidentaux. La CIA et le MI6 le mettent en relation avec un Britannique, Greville Wynne, un agent commercial qui voyage régulièrement dans les pays de l'Est. Interprété par Benedict Cumberbatch – le Sherlock dans la série télévisée –, cet espion ordinaire, dépassé dans un premier temps, se laisse prendre par sa mission : éviter un désastre nucléaire. Une relation d'amitié se tisse entre les deux hommes, malgré les rivalités entre services. Inspiré de personnages et de faits réels, le film repose sur un scénario efficace à la narration bien tenue. Un film d'espionnage avec le suspense et les coups bas attendus, sur l'histoire d'un quidam qui vécut une aventure vraiment extraordinaire. XAVIER MAUDUIT



■ **Un Espion ordinaire,** réalisé par Dominic Cooke (R.-U.-USA, 2021, 112 min).

*Prix de l'*EXPOSITION

En préambule, en raison des mois chaotiques que viennent de traverser les musées, le jury du prix *Historia* de l'Exposition a tenu à saluer les efforts d'adaptation des établissements. Et le choix s'est porté sur « Les origines du Monde, l'invention de la nature au XIXe siècle », expo présentée au musée d'Orsay. La richesse et la variété des œuvres exposées autour d'une problématique qui prend ses racines avant la Révolution pour s'achever avec la Première Guerre mondiale ont convaincu le jury. Une époque où, dans le champ de l'art, prédomine une fascination pour les sciences naturelles et les questions liées à la quête des origines. Un temps où les thèses évolutionnistes bouleversent l'image du paradis terrestre proposée par la Bible comme explication de la vie sur terre. Avec Lamarck et Darwin, l'être humain n'est plus qu'un animal comme les autres. Un choc, qui accélère alors la frénésie des connaissances : les savants fouillent, collectent puis classent obsessionnellement les espèces, les dessinateurs reproduisent avec minutie faune et flore et les peintres et sculpteurs mobilisent leur sens de l'observation autant que leur imagination. La nature devient sujet de curiosités et de questionnements. Une quête renvoyant notre XXIe siècle à une autre interrogation : la survie de cette même nature. ÉLISABETH COUTURIER



■ **Les origines du monde, l'invention de la nature au XIXe siècle,** musée d'Orsay (du 15 décembre 2020 au 2 mai 2021).

Prix
HISTOIRE ET NOUVELLES TECHNOLOGIES

Cette année encore, ils étaient nombreux à pouvoir espérer remporter ce prix. Un excellent cru pour 2021, mais c'est à l'unanimité que le jury a été conquis par une nouvelle expérience d'immersion: *Lady Sapiens, l'expérience VR*, réalisée par Camille Duvelleroy, en collaboration avec Ubisoft et Lucid Realities. Un bijou de technologie innovant qui vous fait voyager 38000 ans en arrière. Notre jury ne s'attendait pas du tout à un tel niveau d'immersion. Dès que vous mettez votre casque, vous oubliez que vous êtes au XXIe siècle. Entre documentaire et jeu vidéo, vous expérimentez la place de la femme dans la Préhistoire et vous découvrez son quotidien. L'expérience déconstruit les préjugés.

Cette immersion ne vous réduit pas à un simple spectateur et vous devenez acteur. Les interactions sont nombreuses. Vous façonnez votre lance afin de prendre part à une chasse au mammouth, vous arpentez des cavernes et pouvez dessiner des peintures sur leurs parois. Le son des oiseaux, le crépitement du feu, les décors abondants renforcent le degré de réalisme. L'exigence scénographique n'oublie pas pour autant la rigueur pédagogique. Vous l'aurez compris, vous ne serez pas déçu!

BRANDON WARET



DR

■ **Lady Sapiens, l'expérience,** réalisée par Camille Duvelleroy et développée par Ubisoft avec les images du jeu vidéo *FarCry: Primal*. Une coproduction Little Big Story, Little Big Story Lab, Ubisoft, France Télévisions. Distribution: Lucid Realities.

Les jurés des prix Historia

DOCUMENTAIRE HISTORIQUE
Président: Paul-François Trioux, éditeur et journaliste.
Jurés: Paul Calandra, ancien vice-président de Thales; Élisabeth Chavelet, journaliste et écrivaine.

POLAR HISTORIQUE
Présidente: Isabelle Mity, professeure agrégée d'allemand, spécialiste de la civilisation germanique.
Jurés: Vivianne Perret, romancière; Frédéric Lenormand, romancier; Guillaume Lasconjarias, historien.

BIOGRAPHIE
Présidente: Joëlle Chevé, historienne de la société d'Ancien Régime, spécialiste de l'histoire des femmes et journaliste.
Jurés: Geneviève Haroche-Bouzinac, professeure d'université honoraire, spécialiste de la littérature de l'âge classique; Jean-Paul Desprat, historien, spécialiste du XVIIIe s. et de la Révolution; Juliette Glikman, chercheuse associée à l'université de Paris-Sorbonne, spécialiste du XIXe siècle; Laurent Stéfanini, ambassadeur de France à Monaco.

LIVRE JEUNESSE
Présidente: Véronique Dumas, journaliste, responsable de la rubrique Livres jeunesse à *Historia*.
Jurés: Florence Dinet, chef de projet de La Petite Galerie, l'espace d'éducation artistique et culturelle du musée du Louvre; Séverine Fargette, historienne médiéviste, professeur d'histoire-géographie; Françoise Tenier, ancienne bibliothécaire à L'Heure Joyeuse, la bibliothèque de la Ville de Paris spécialisée pour la jeunesse.

ROMAN
Président: Farid Ameur, historien des États-Unis.
Jurés: Catherine Clément, philosophe; Bruno Dumézil, historien, professeur à l'université de Paris-Sorbonne; Victor Battaggion, rédacteur en chef adjoint d'*Historia*.

JEU VIDÉO
Président: Jean Zeid, journaliste spécialisé en nouvelles technologies et jeux vidéo, commissaire d'exposition, animateur, auteur et professeur.
Jurés: Guillaume Tutundjian, journaliste tech et jeu vidéo, féru d'histoire.; Jean Juppin, expert digital chez Webedia; Victor Battaggion.

BD HISTORIQUE
Président: Victor Battaggion, rédacteur en chef adjoint d'*Historia*.
Jurés: Catherine Salles, professeure émérite de latin et des civilisations antiques; Marion Trévisi, maître de conférences en histoire moderne; Laurent Vissière, professeur d'histoire médiévale.

EXPOSITION
Présidente: Élisabeth Couturier, critique d'art, auteure de la rubrique « L'art de l'Histoire » dans *Historia*.
Jurés: Pierre Wat, historien de l'art; Daphné Betard, historienne de l'art; Clément Dirié, historien de l'art; Adrien Goetz, académicien.

HISTOIRE ET NOUVELLES TECHNOLOGIES
Président du jury: Brandon Waret, journaliste à France Info.
Jurés: Laure Pelletier, journaliste; Félix Wagner, compositeur et journaliste; Marie Petitot, blogueuse et journaliste.

FILM HISTORIQUE
Président du jury: Xavier Mauduit, historien, animateur de l'émission *Le Cours de l'Histoire* sur France Culture.
Jurés: Olivier Coquard, professeur de chaire supérieure au lycée Henri-IV; Yetty Hagendorf, journaliste, chroniqueuse cinéma pour *Historia*; Stéphanie Girerd, réalisatrice; Éric Pincas, rédacteur en chef d'*Historia*.

Le **PRIX SPÉCIAL DU JURY** réunit les présidents de jury.

1922-2022 / Centenaire Pasolini



Rencontres Cinéma & Spiritualité

14-15-16 janvier 2022

Autour de la figure de Pier Paolo Pasolini

UNE TABLE RONDE

Pasolini et la religion

Collège des Bernardins

Grand auditorium

20 rue de Poissy – Paris 5e

Samedi 15 janvier à 15h

Réservations en ligne :
www.artculturefoi.paris

DES PROJECTIONS ET DES RENCONTRES

avec une nouvelle génération de cinéastes primés, héritiers de Pasolini

Bella et perduta de Pietro Marcello (2016)
Viendra le feu d'Olivier Laxe (2019)
L'Évangile selon saint Matthieu de Pasolini (1964)
Heureux comme Lazzaro d'Alice Rohrwacher (2018)

Christine Cinéma Club 4 rue Christine – Paris 6e

14-15-16 janvier à 16h et 20h30

Réservations en ligne :
http://pariscinemaclub.com





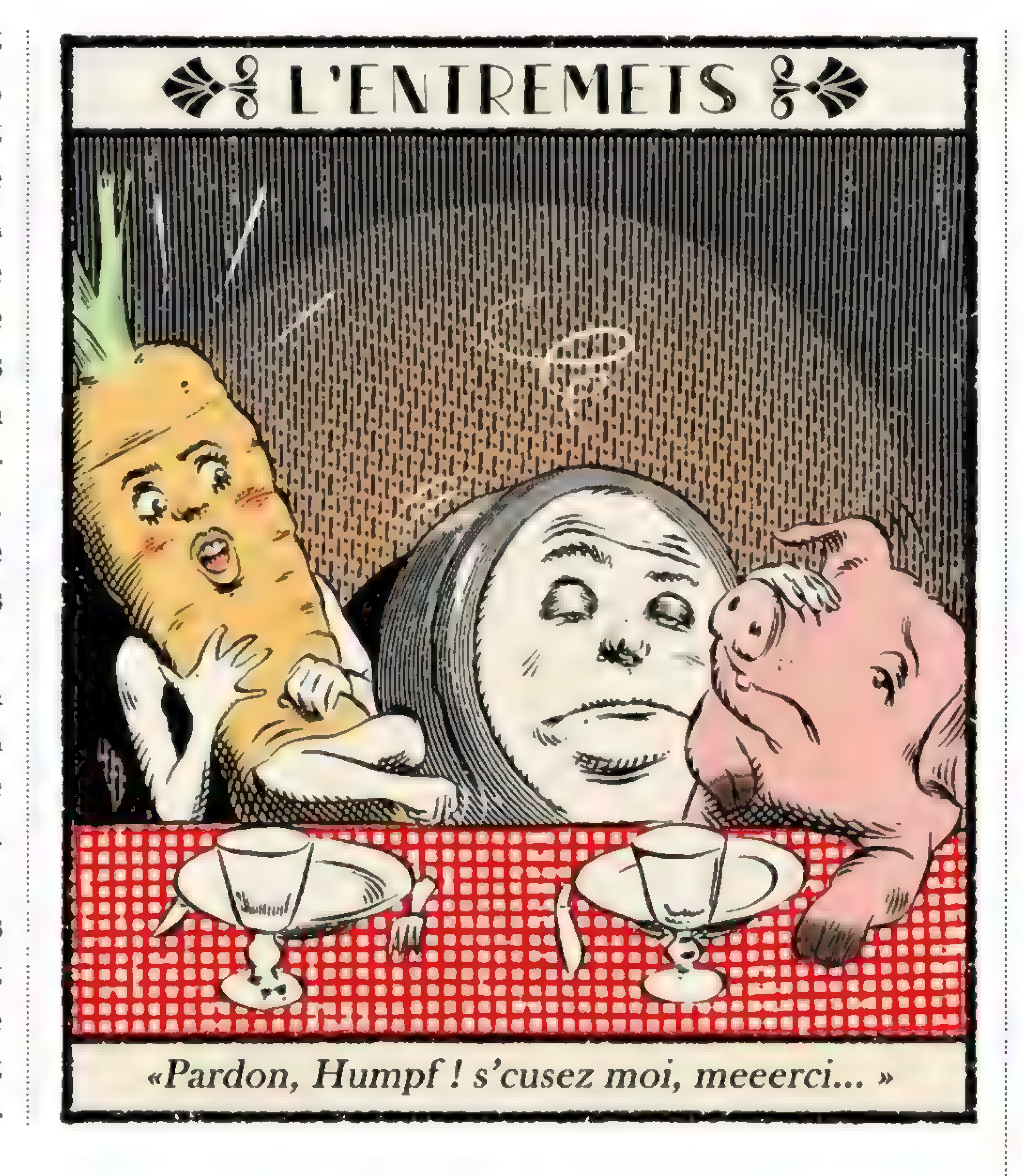


L'ENTREMETS SE DONNE EN SPECTACLE

Divertissement culinaire, parfois salé, parfois sucré, froid ou chaud, ce petit plat aux mille facettes change d'aspect comme de goût au fil des siècles.

PAR PATRICK RAMBOURG

Pour la plupart d'entre nous, l'entremets est un dessert, une préparation sucrée que l'on sert à la fin du repas. Ce ne fut cependant pas toujours le cas, car le mot a longtemps signifié plusieurs choses en même temps, d'où la complexité de sa longue histoire. Attesté dès la seconde partie du XIIe siècle, l'entremets est d'abord un intermède, un divertissement que l'on donne entre les mets d'un banquet, c'est-à-dire entre deux services, car en ancien français le mot « mets » désigne le service des plats dans l'ordonnancement d'un repas. Dans la pièce d'apparat où l'on festoyait entraient alors des ménestrels, des musiciens, des montreurs d'ours, et tout ce qui contribuait à faire un spectacle. Lors des grands festins, l'entremets pouvait être composé de pièces montées, voire de machineries, comme l'« entremets élevé » décrit par maître Chiquart dans *Du fait de cuisine*, en 1420. Il a la forme d'un château à quatre tours. À la base de chacune d'entre elles se trouvent respectivement une hure de sanglier, un grand brochet « cuit de trois manières » – frit du côté de la queue, bouilli au milieu, et rôti au niveau de la tête –, un porcelet doré et un cygne cuit revêtu de son plumage. Au milieu des tours jaillissent de l'eau de rose et du vin d'une « fontaine d'amours »... Le spectacle de l'entremets pouvait représenter un événement politique ou un fait historique, à l'exemple de la première croisade avec la conquête de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, au banquet du roi Charles V et de l'empereur Charles IV, à Paris, en 1378.
En cette fin de Moyen Âge, l'entremets est à la fois un moment du banquet et un spectacle. Il représente une diversité de recettes,



«Pardon, Humpf ! s'cusez moi, meeerci... »

LES « PAINTRERIES »

Le Viandier de la Bibliothèque vaticane (seconde partie du XVe siècle) présente des entremets de « paintrerie », aux sujets divers en toile ou en bois peints. Des entremets qui ne se mangent pas et qui semblent correspondre plutôt à des décorations de table. Ainsi, « qui veut faire le chevalier au cygne » doit avoir 12 pièces de bois léger, dont 4 plus droites et « plus fortes que les autres », puis une petite nacelle et un petit cygne en parchemin collé. « Qui veut faire une tour couverte de toile teinte », comme en maçonnerie, doit convenir de « 4 fenêtres aux 4 carrés de la tour ». « Pour faire l'image de saint Georges et sa pucelle », il faut confectionner « une grande terrasse de pâte ou de léger bois » comme pour le pavement « et faire le semblant d'un cheval sellé et bridé, et l'image de saint Georges sur ledit cheval », sans oublier le dragon que la pucelle tient en laisse. Ces entremets participent au divertissement des convives et à la théâtralité de la table. **P. R.**



COSTA/LEEMAGE

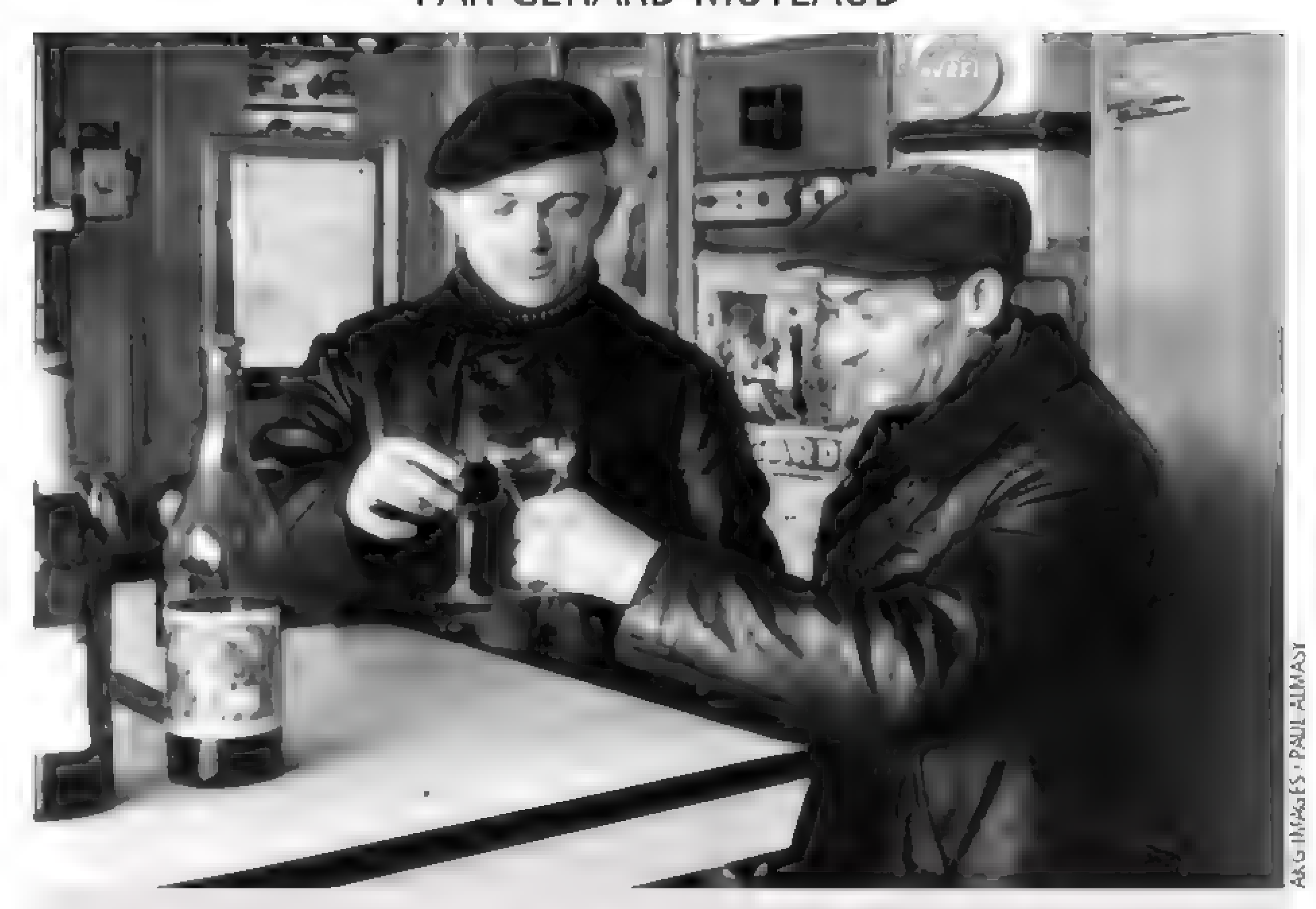
sans que nous puissions vraiment comprendre leur classement, tant les préparations diffèrent : on peut ainsi y trouver de la « fromentée » (une bouillie de froment aux jaunes d'œufs), du « morterel » (une sorte de hachis de viande), des poussins farcis, des plats à base de volaille, de grenouilles, d'escargots, des tourtes, des gelées, des rissoles, du « lait lardé » (avec des lardons), du riz au lait, des crêpes, etc.

Plus de douceur…

Ces préparations sont nombreuses dans les livres de cuisine du Grand Siècle, réalisées tantôt avec de la viande, tantôt avec du poisson, ou des légumes, des fruits, des œufs et du laitage. Dans *Le Cuisinier françois* (1651), La Varenne rappelle que les plats d'entremets doivent être garnis de fleurs de saison lorsqu'on les sert. Dans son *Dictionnaire* (1690), Antoine Furetière les définit comme des « plats de ragoûts qu'on met entre les services, et particulièrement entre le rôt et le fruit », donc avant le dessert. Mais doit-on considérer les beignets, les gelées, les laitances, les œufs à la crème comme des ragoûts ? Cela serait étonnant ! Pour le *Dictionnaire pratique du bon ménager de campagne et de ville*, de 1715, l'entremets est « un service de table où l'on ne sert presque que des viandes froides, des pâtés froids, des langues fourrées, jambons, fritures… ». La signification du mot ne cesse d'évoluer tout en restant confuse. Bien souvent, les auteurs des ouvrages culinaires donnent des listes de plats d'entremets pour faciliter la compréhension des lecteurs. Dans *La Science du maître-d'hôtel cuisinier* (1749), Menon les catégorise en chapitres, les nommant « entremets de viande », « entremets de légumes », « pâtisserie pour entremets »… En 1806, Grimod de La Reynière rédige pas moins de sept pages sur les entremets, c'est dire la complexité du sujet. Pour lui, ils se composent de « presque tous les légumes », des « œufs accommodés de toutes les manières », des « crèmes de toutes espèces » et « d'une multitude de pâtisseries ». Il bannit les plats de poisson et de viande, et précise que la plupart des entremets se mangent très chauds. Une soixantaine d'années plus tard, Jules Gouffé présente dans son *Livre de cuisine* des entremets sucrés et des entremets d'œufs et de légumes. La mutation est dès lors engagée vers les entremets de douceurs, précédant le dessert, avant de se confondre avec lui. On ne parlera bientôt plus d'entremets de légumes. Et *Le Larousse gastronomique* de 1938 de conclure : « Par ce mot, on entend actuellement les mets sucrés que l'on sert dans un dîner après les fromages. » ◆

Le vin

PAR GÉRARD MUTEAUD



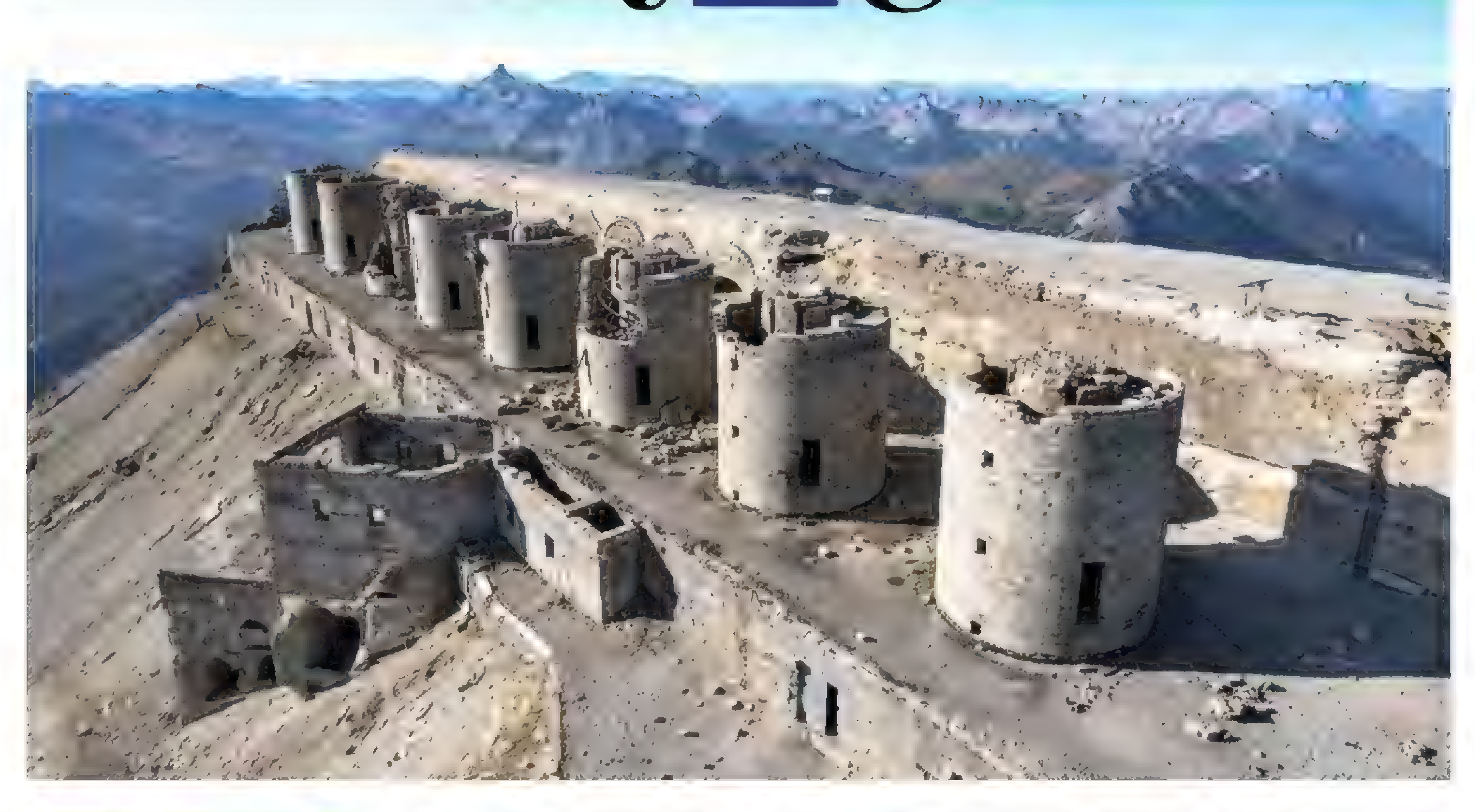
AKG-IMAGES - PAUL ALMASY

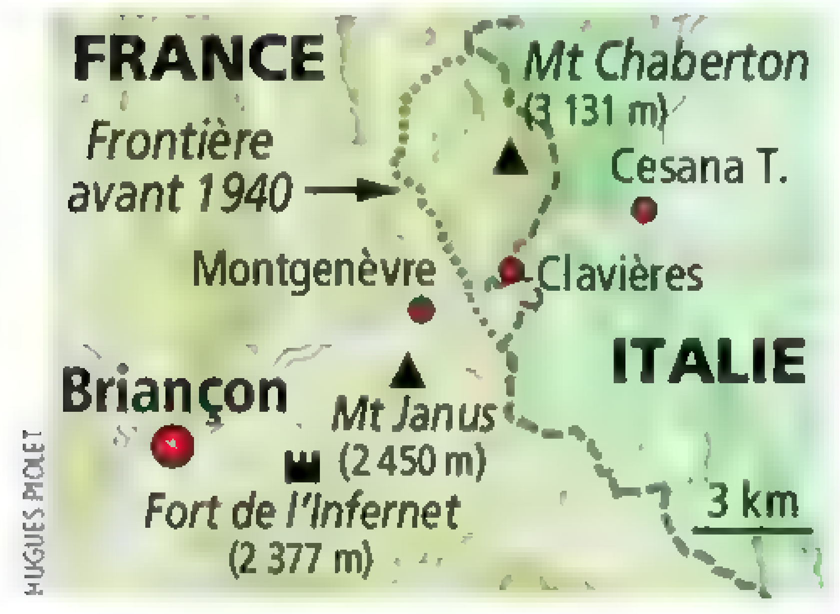
L'ARGOT SANS-SOIF

Le vin et les spiritueux délient les langues et nourrissent le langage d'expressions argotiques dont les plus pittoresques traversent les siècles. Hormis les chansons à boire, proches de l'esprit carabin, il existe surtout une multitude de locutions, tournures et bons mots qui puisent leur source au fond des verres et dans le parler populaire. Sans doute leurs auteurs ne suçaient-ils pas de la glace, sans être pour autant givrés comme des citrons. Mais avant de s'arsouiller la glotte, de s'humecter le pipeline ou de se vaporiser l'entonnoir, encore leur fallait-il avoir la dalle en pente s'ils voulaient sucer une pêche sans passer pour des buvaillons (petits buveurs).

Cette langue verte a fait le bonheur des écrivains, scénaristes et auteurs de tout poil. Elle date d'une époque où l'on fumait comme des sapeurs dans les zincs – un nom impropre, note Robert Giraud dans *L'Argot du bistrot*, car les bars sont en étain depuis les années 1820 – et où l'on biberonnait le jaja sans complexe. En cas d'abus, on finissait, au choix, rond comme une balle selon Émile Zola, rond comme une soucoupe selon Marcel Aymé ou rond comme une queue de pelle selon les ouvriers du bâtiment. Car on ne s'accoude pas au comptoir pour faire flanelle (abstinence), quitte à finir la soirée avec des chaussures à bascule. Compagnon de Prévert et de Doisneau, Giraud connaissait comme sa poche les nombreux bistrots du quartier des Halles de Paris où l'on pouvait se remplir le gazomètre. Feuilleter son dictionnaire, qui commence par A comme « Anisette » et finit par Z comme « Zézette », c'est comme une « tournée des grands-ducs au royaume des mots perdus sans collier », écrit Sébastien Lapaque dans la préface. Désaltérant.

L'Argot du bistrot, de Robert Giraud (La Table ronde, 2010).





CHABERTON, BAROUD D'HONNEUR

Témoin de la dernière victoire française au cœur de la débâcle de juin 1940, ce fort italien est devenu français en 1947.

PAR **JEAN-YVES BORIAUD** - PHOTOS : **FLORIANE DEYSSE**

Au point culminant de l'une des plus hautes montagnes du massif des Cerces, au-dessus de Montgenèvre, côté français, et de Clavières et Cesana Torinese, côté italien, s'élèvent les vestiges d'un chef-d'œuvre de l'art des fortifications, joyau et fierté de l'armée italienne, le *Gigante delle nuvole*, le« Cuirassé des nuages » : le fort du mont Chaberton (3 131 m).

Édifié entre 1898 et 1910, il a pour vocation d'interdire à l'armée française de franchir le col du Montgenèvre (1850 m) et de déferler sur toute l'Italie du Nord.

Duel d'artillerie

Motif d'une telle méfiance ? En 1882, l'Italie a signé avec l'Empire austro-hongrois et l'Empire allemand l'accord de la Triple-Alliance, face à celui de la Triple-Entente, qui réunit Royaume-Uni, Russie et… France. Défiance bien réciproque, puisqu'à cette forteresse s'opposent en contrebas plusieurs défenses françaises : celle du mont Janus (2 450 m), au nord-est de Briançon, épaulée par les cinq ouvrages de la crête des Gondrans ; à l'extrémité occidentale de cette crête, le fort hexagonal de l'Infernet (2377 m), avec ses 12 canons de 138 et 155 mm ; et surtout, dans le même secteur, les positions d'Eyrette et du Poët-Morand équipées, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, de quatre mortiers Schneider de 280 mm.

Ces engins, fabriqués à l'origine en 1914 au Creusot pour le compte du tsar et récupérés ensuite par le prévoyant Joffre, ont fait leurs preuves à Verdun lors de contre-attaques françaises. Leur portée maximale n'est pourtant que de 11 km, alors que, de leur base aux batteries du Chaberton, on n'en compte pas moins d'une dizaine. D'où la nécessité, pour des tirs en limite de portée, de calculs d'une extrême précision.

D'un côté et de l'autre, on se prépare, en cette fin de printemps 1940, à un inéluctable duel d'artillerie de haute montagne. Mussolini a lancé en 1931 un important programme de défense, celui du *Vallo Alpino Occidentale*


PHOTOS FLORIANE DEYSSEROUT/FRANCE.FR

EN SON FORT INTÉRIEUR À 3 131 mètres d'altitude, le fort du Chaberton *(vue aérienne p. 92)* est l'un des plus hauts d'Europe. Il a été classé monument historique l'an passé. Les huit tours étaient surmontées de tourelles pivotantes équipées de canons. (1) Monument aux victimes italiennes de Chaberton. (2) Ruine d'une galerie arrière. (3) Galerie souterraine servant de magasin pour les munitions et le quotidien des soldats. (4) Pièce de service.







(réseau de 487 km face à la France), dont le fort du Chaberton doit constituer la pièce maîtresse. Sa construction a demandé, au début du siècle, des efforts surhumains. Après avoir arasé de 6 m le sommet de la montagne, le génie civil italien a tracé 15 km de route « militaire » carrossable, puis construit un téléphérique pour hisser les matériaux nécessaires à l'édification des huit tourelles rotatives de 12 m de hauteur (soit la plus haute chute de neige enregistrée) juxtaposées sur une centaine de mètres. Leurs canons dirigés vers la gare de Briançon, à 18 km de là, sont protégés par une coupole blindée. La forteresse est équipée aussi de quelques mitrailleuses de type DCA, sans compter les lignes de barbelés contre les incursions éventuelles des redoutables SES (sections d'éclaireurs-skieurs) français. Plusieurs centaines d'ouvriers, sous les ordres du major du Génie Luigi Pollari Maglietta, ont travaillé à cet édifice, où l'on peut visiter librement les tourelles, les casemates de surface (« chambres de combat »), ainsi que les galeries, taillées dans le roc et destinées au quotidien des soldats. ›››



BATAILLE GAGNÉE MAIS PAS LA GUERRE Du côté français, le général René Olry conduit 185 000 hommes. Côté italien, le prince Humbert de Savoie mène 300 000 combattants. La bataille des Alpes se terminera au profit de la France.

››› Même si certains vestiges ont été évacués en 1957, le site, spectaculaire, mérite les longues heures nécessaires à l'ascension du Chaberton. Mais comment cette magnifique forteresse est-elle devenue la ruine d'aujourd'hui ? Lors d'une des plus terribles déconfitures de son histoire, la France entend, le 17 juin 1940, la sombre annonce du maréchal Pétain : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat… » Le 22 juin, l'armistice est signé. Mais il reste le front italien, où l'armée française n'a pas l'intention de se laisser impressionner. Mussolini a certes déclaré la guerre à la France le 10 juin, au moment où tout paraissait perdu, mais c'est sans compter les 185 000 hommes du général Olry – dont trois divisions alpines appuyées par une artillerie de qualité –, auxquelles le Duce croit pouvoir opposer 22 divisions (300 000 hommes) à la motivation inégale. Et c'est le 21 juin, précisément, qu'il choisit de lancer l'offensive générale contre une armée française qu'il pense démoralisée.

La guerre a bel et bien commencé

En ce matin-là, dans son fort de l'Infernet, le lieutenant Miguet, commandant la 6e batterie du 154e régiment d'artillerie à pied, n'est pas tranquille : depuis quelque temps, le fort du Chaberton connaît une activité fébrile. Ses canons, pendant cette « drôle de guerre », ne tirent certes pas mais, chaque matin, ils se dirigent vers leurs objectifs français, et les Briançonnais commencent à redouter de se trouver sous leur feu.

À 8 heures, plus d'ambiguïté : partout dans la vallée on a entendu le coup de départ d'un des huit 149 mm italiens. Le fort du Janus (à 6,5 km du Chaberton) appelle : il a été touché, sans gravité, mais la guerre a bel et bien commencé. À cause de la brume, impossible de répliquer. À 10 heures, le brouillard se déchire enfin et le polytechnicien Miguet, après un rapide calcul de trajectoire, fait ouvrir le feu. La courbe suivie par le projectile culmine à 5 000 m, puis l'obus du Schneider, tiré depuis le poste de Poët-Morand, vient s'abattre tout près du fort italien. Mais de nouveau, c'est le brouillard. Peu importe : on prépare les trois autres pièces, et à 15 h 30 le feu reprend. La cinquième tourelle du Chaberton explose !

VOTRE SÉJOUR

Y ALLER

En train, prendre le TGV Paris-Turin jusqu'à Oulx puis la navette Oulx-Briançon (prix inclus dans le billet de train) jusqu'à Montgenèvre. En voiture, suivre l'autoroute A 43, de Chambéry au tunnel du Fréjus, avant, côté italien, de prendre la première sortie, à Oulx, vers Cesana, Clavières et Montgenèvre.

Y SÉJOURNER

Montgenèvre dispose d'un vaste terrain pour les camping-cars et plusieurs établissements hôteliers, comme, dans le centre, l'hôtel Valérie (04 92 21 90 02) ou le Chalet Saint-Bernard (07 86 14 66 11). S'adresser à l'Office du tourisme pour la location d'un appartement.

S'Y RESTAURER

À Montgenèvre, essayer sur le front de neige, l'agréable terrasse du Graal (cuisine traditionnelle diversifiée, très bon rapport qualité-prix), ou Isabel : excellente cuisine italienne (variétés de pâtes et très bon risotto aux cèpes, plats de 10 à 20 euros environ). À Clavières, le Gran Bouc propose des pâtes aux truffes blanches d'Alba en hiver, et le restaurant du golf club le fameux *bonèt* piémontais au cacao. Ces restaurants offrent, sans dogmatisme, la cuisine d'Italie du Nord (polenta et ragoût de sanglier par exemple). Pour le vin (rouge), on privilégiera, dans la large gamme des crus piémontais, le Barbera d'Asti ou le Barbera d'Alba. À Montgenèvre, pain, gâteaux et panettone se trouvent à l'Atelier, sur le front de neige.

À PROXIMITÉ

Montgenèvre offre plusieurs divertissements sportifs. Pour la randonnée, notamment le Chaberton et les autres forteresses, s'adresser à sensationsmontagne@gmail.com. De nombreux circuits de VTT existent, surtout

L'ennemi riposte, et ses canons s'acharnent sur… le fort des Trois-Têtes, complètement vide, à 3 km des batteries de Miguet. À 17 h 30, la sixième tourelle explose, puis le magasin de munitions ! À 18 heures, le canon de la troisième tourelle, touché directement, fait un bond de plusieurs centaines de mètres et s'écrase sur les pentes du Chaberton, où les Français le retrouveront en 1947. À 18 h 05, c'est le tour de la deuxième tourelle, à 19 heures, celui de la huitième puis, peu après, un obus déchausse la cinquième.

Comme un écho de l'appel du 18 juin

Quant à la batterie française, qui a tiré 57 obus, elle n'a jamais été repérée par les canonniers du Chaberton. Le lendemain, deux tourelles italiennes tirent encore, mais le 24 juin, le fort est ravagé par 24 obus de 202 kilos. C'est la fin, les Italiens cessent le feu. De l'avis général, les Francais se sont bien battus mais ils déplorent 9 morts et une cinquantaine de blessés. Le lieutenant Miguet a sauvé Briançon. Il mérite amplement l'honneur qui lui est rendu lorsque l'on décide, pour le 70e anniversaire de la bataille, de donner son nom à l'une des rues de la ville. La victoire française est totale et, en pleine débâcle du reste de l'armée, elle résonne comme l'écho de l'appel lancé, trois jours plus tôt, par De Gaulle. Il l'évoquera d'ailleurs en 1947 au moment de signer avec l'Italie, le 10 février, le traité de Paris. Au titre des réparations mais surtout pour éliminer définitivement toute menace de ce côté (De Gaulle se souvient du « coup de poignard dans le dos » du 10 juin), il obtient que l'ensemble des forts italiens ayant attaqué la France en 1940 soient inclus dans les 700 km^2 qu'il entend annexer au détriment du pays voisin. Les six forteresses italiennes du col de Tende (1 871 m) sont désormais françaises. Le Général met tant d'insistance à exiger que le secteur du fort du Chaberton passe à la France – ce qui complique nettement le calcul du tracé de la frontière – que son ministre Georges Bidault, exaspéré, évoquera – mais en privé – le « chabertonisme » du Général… ◆



DR

en vallée de la Clarée. Ne pas manquer le golf franco-italien. Le redécoupage de la frontière en 1947 lui vaut en effet sa double nationalité : il se compose de 2 x 9 trous et l'on peut se procurer le green-fee des deux côtés de la frontière. Le parcours n'est agréablement praticable que de juin à fin septembre. La location d'une voiturette est recommandée. Pour les amateurs de via ferrata, la Rocca Clari, classée D+, permet depuis l'extrémité du bourg de Clavières, d'approcher, de très près, les gorges de San Gervasio.



OT MONTGENÈVRE

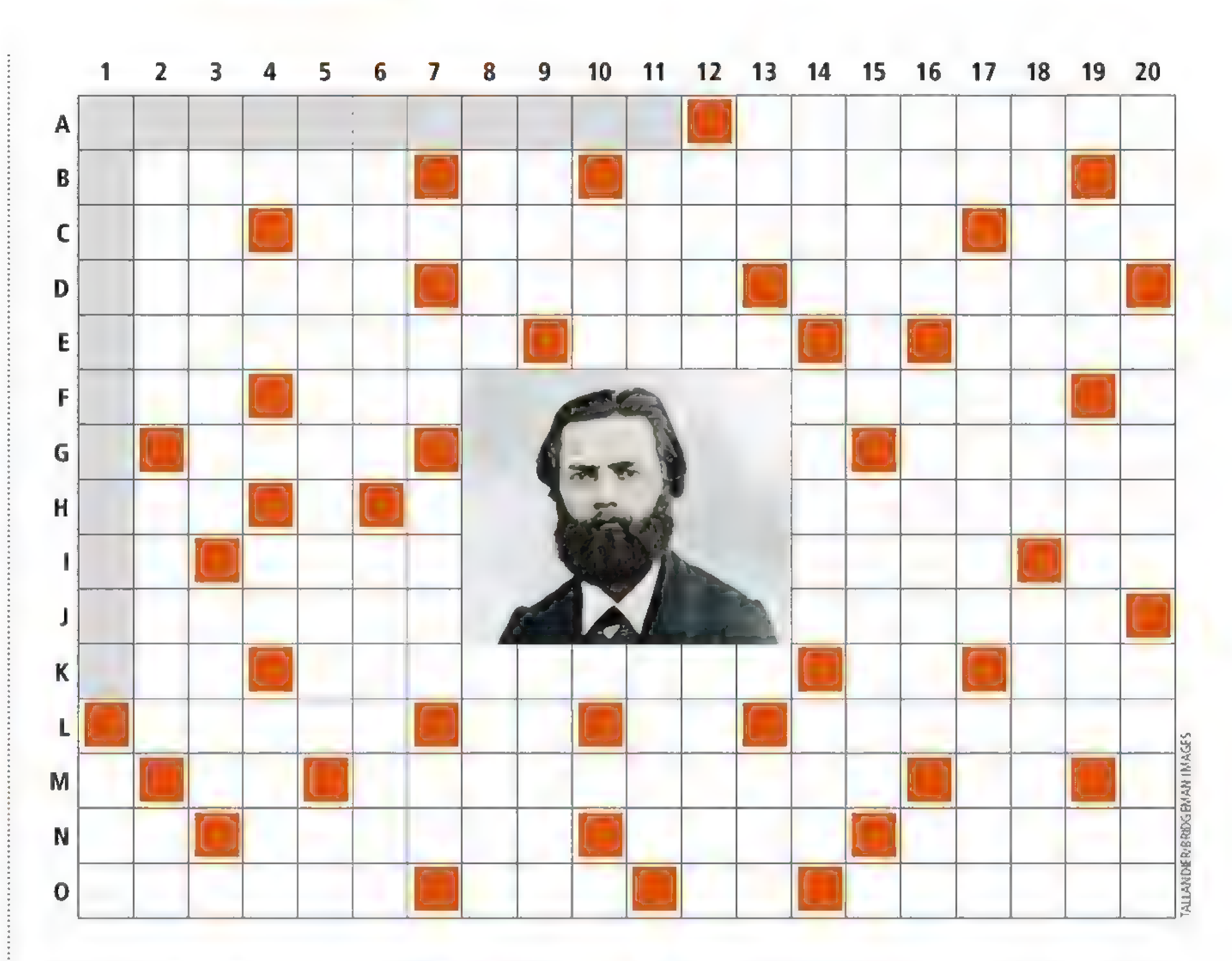
DE VAUBAN À MAGINOT : LES ALPES FORTIFIÉES

L'exploit du 21 juin fut non seulement le succès du lieutenant Miguet mais celui de toute une ligne de fortifications, celle des Gondrans, sur laquelle méditait l'état-major français depuis les années 1870. Cela dans le cadre du système Séré de Rivières, du nom de l'ingénieur chargé de repenser le système défensif français, en place depuis… Vauban. À un peu plus de 2 400 m d'altitude, le fort des Gondrans proprement dit est un ensemble composite de plusieurs batteries et blockhaus destiné à bloquer toute infiltration de fantassins italiens en direction de Briançon. Visitable aujourd'hui, le « Gondran E », constitué d'un souterrain et de quatre « blocs », autonomes et fortement cuirassés, fut construit dès 1933 et occupé par son équipage en 1939. Le combat de juin 1940 s'étant limité aux avant-postes, cette puissante forteresse demeura en réserve. En revanche un autre fort de cette ligne essuya directement les tirs italiens : celui du Janus (2 450 m, *photo*), pièce maîtresse du système, et que venait épauler cette « ligne » des Gondrans. Il avait fallu à sa construction le creusement d'une route d'accès dès 1884, et l'on discerne encore sans difficulté ses deux parties essentielles : le blockhaus, construit entre 1886 et 1889, et qui reçut en 1940 les obus des 149 du Chaberton, dont les impacts demeurent visibles ; et la forteresse, édifiée en dessous du blockhaus dans les années 1897-1906. De quoi accueillir sans problème un armement de qualité : quatre mortiers de 75 et de 81, quatre canons de 95, sans compter une série de mitrailleuses pour la défense rapprochée. Intégré dans la fameuse ligne Maginot, cet ensemble remplit donc parfaitement, l'heure venue, sa mission. J.-Y. B.

Mots croisés

PAR PASCAL WION
en partenariat avec www.cruciverbiste.club

HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. État dans lequel les mormons fondèrent la ville de Nauvoo en 1840. – **B.** Fils d'Agamemnon. Lac et village proches de Bagnères-de-Luchon. Général chouan qui fut élevé par Louis XVIII à la dignité de maréchal de France à titre posthume. – **C.** Capitaine de dragons devenu roi. Nom actuel de la ville où, en 1513, Louis XII fut vaincu par les armées de la Sainte Ligue lors de la Journée des éperons. Rivière qui fut l'enjeu en mai 1940 de violents combats entre l'armée belge et les troupes allemandes. – **D.** Dramaturge français (1639-1699). Papas au cinéma. Divinité grecque du foyer. – **E.** Reine d'Égypte qui aurait régné comme pharaon à la fin de la VIe dynastie. Pièces d'une maison japonaise. Cours de Bristol. – **F.** Quartier de Sanremo. Affluent du Rhône. Prénom porté par quatre rois de France. – **G.** À Louviers sur sa route. Dans l'Antiquité, c'était un édifice consacré aux chants et à la musique. – **H.** Homère y serait mort et enterré. Conquistador espagnol qui en 1561 tenta de fonder un royaume au Venezuela. – **I.** Apollinaire en septembre. Ville du Gard où l'on peut admirer la tour Fenestrelle. Une légende affirme qu'Héraclès aurait tracé de son épée le lit de ce fleuve. Cité bourguignonne. – **J.** Fondeur et ciseleur français qui fut un maître du bronze d'ameublement sous l'Empire (1751-1843). Il était à la tête des hommes d'armes au Moyen Âge. – **K.** Envoyé spécial en Russie. Patriarche de Constantinople qui fut déposé par le concile d'Éphèse. Départ en train. Jamais vu dans la littérature médiévale. – **L.** Racine dans le monde de la culture, ou éreinté par la critique. Romains de Rimini. Capone à Chicago. Partisan chinois. – **M.** En plein cœur de Venise. Pianiste qui fut l'un des plus grands interprètes de Chopin (1887-1982). C'est ainsi que Frédéric Mistral a dit oui. – **N.** Baker dans la chanson, Dalton dans la bande dessinée. Divinités grecques du Destin. La Bidassoa la sépare d'Hendaye. Déesse romaine des fleurs et des jardins. – **O.** Divinité rustique de la mythologie grecque. Fête du Nouvel an vietnamien. Circulait dans les rues de Rome. Dans un titre de Jules Verne.



TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

VERTICALEMENT : **1.** Profession exercée par ce personnage. Ville qui fit parler d'elle le 13 juillet 1870. – **2.** Nom porté par huit papes. Empereur romain qui ne régna que trois mois et un jour. On peut voir les pêcheurs de Saint-Omer sur ses rives. – **3.** Les Spartiates y furent vaincus par Épaminondas en 371 av. J.-C. Homme de main biblique. – **4.** Précurseur des sciences. Le Minotaure aurait pu se laisser séduire par elle. Un tiers seulement du quorum. Sa crête fit l'objet en avril 1917 d'une terrible bataille qui opposa les troupes canadiennes aux Allemands. – **5.** Chef cosaque qui mena un soulèvement contre la noblesse et la bureaucratie tsariste (en deux mots). Louis ou napoléon. – **6.** Un art souvent pratiqué par les rois de France. Antique cité grecque située sur l'île d'Eubée. – **7.** Toujours d'actualité. La bande à Balder. Sumérienne. – **8.** Saint qui régna plus de quarante-trois ans sur la France. Haut lieu du continent asiatique. – **9.** Proche de l'Eure ou du Cher, selon le cas. Tue par mégarde. – **10.** Brave maréchal. – **11.** Aire d'opéra. Ville de Moldavie. – **12.** Une ville qui compte pour des prunes. Plus royaliste que le roi ! – **13.** Montagne de Grèce. Forme d'avoir. – **14.** Personnage de la Genèse qui s'enfuit de Sodome avec ses deux filles avant la destruction de la cité. Ancien Premier ministre britannique (1916-2005). Nom de la reine de Corée qui fut assassinée par les Japonais en 1895. – **15.** En 52 av. J.-C., les légions romaines de Titus Labienus y remportèrent une victoire sur le chef gaulois Camulogène. Prêtre italien qui fonda l'ordre des Théatins en 1524. – **16.** Celles de Mars furent fatales à César. Père d'*Armstrong*. Chef de file dans le pacifisme. – **17.** Parole d'ange. Il fut trois fois président du Conseil sous la IIIe République (1876-1945). Princesse qui suscita la jalousie de Déjanire et causa la mort d'Héraclès. – **18.** Chef de cabinet de Napoléon III, il fit voter la déclaration de guerre à la Prusse en 1870. Le 14 septembre 1812, Napoléon y entra à la tête de la Grande Armée. – **19.** Un des Cinq Empereurs qui auraient régné sur la Chine antique. Grand chez les francs-maçons. Terre de Rétais. – **20.** Conseil de guerre. Un jour à Rome. Déesse romaine des Moissons. ◆

SUDOKU

Le 22 mai de cette année-là, une météorite d'environ 80 kg tombe sur le village de Keranroué dans le Morbihan, à quelques mètres d'une habitation.

1			4	8		3		
3	6	2			5	8		
		9		7			2	
9					6			3
	3		7	1				2
6		8	5					1
	9			6		2		
		3		2		4	5	
2		6	8		1		3	

SOLUTION DU N° 900 : 1875

SOLUTION DU N° 900

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	J	O	H	N	A	D	A	M	S	■	I	D	R	I	S	■	S	U	S	E
B	E	R	I	E	■	O	S	■	T	A	R	A	■	G	H	A	N	E	E	N
C	F	E	E	■	B	U	S	S	Y	D	A	M	B	O	I	S	E	■	T	E
D	F	A	R	A	D	A	Y	■	X	A	I	N	T	R	A	I	L	L	E	S
E	E	D	O	M	■	I	R	A	■	M	■	E	S	■	T	E	L	L	■	C
F	R	E	N	A	N	■	I							A	S	■	I	A	G	O
G	S	S	■	L	A	R	E							F	U	T	U	N	A	■
H	O	■	O	T	H	O	N							R	■	E	S	O	P	E
I	N	O	■	H	U	N	S							I	O	N	■	S	■	G
J	■	I	T	E	M	S	■							K	N	O	X	■	G	I
K	O	S	E	E	■	A	V	E	■	R	A	I	■	A	T	R	E	E	■	N
L	B	E	S	■	P	R	I	N	C	E	S	■	A	N	A	■	R	U	T	H
M	A	■	S	E	I	D	E	■	R	■	A	S	T	E	R	I	X	■	R	A
N	M	A	I	N	E	■	I	S	E	O	■	P	O	R	I	■	E	M	I	R
O	A	G	N	A	D	E	L	■	E	C	H	A	N	S	O	N	S	■	N	D



QUAND LES BIÉLORUSSES S'INSPIRENT DES HUNS

La stratégie du gouvernement biélorusse qui orchestre de A à Z ce qu'il faut bien appeler « l'import-export » de réfugiés à seule fin de déstabiliser l'Union européenne s'inspire d'un concept stratégique ancien. En gros, la manœuvre des Huns quand, vers 375 après J.-C., ils pénètrent en Europe par l'Ukraine après avoir franchi la Volga. Leur chef, Balamber, a comme objectif de mettre la pression sur l'Empire romain, mais sans s'attaquer directement à lui. Son idée, économe en hommes, en énergie, en diplomatie, consiste à déraciner et expulser les peuples sédentaires de la région qui étaient principalement des Goths. Des Goths qui, il faut le savoir, avaient obtenu peu auparavant le statut de « fédérés » de Rome.

Ces derniers, en armes et en famille, implorent aide et asile aux Romains sur le limes danubien pour échapper aux Huns. En principe, l'armée romaine sait faire. Elle a l'habitude de filtrer, gérer et doter de terres des hommes, excellents soldats, qui peuvent servir leur intérêt. L'historien Ammien Marcellin a raconté « en direct » cette gigantesque opération « humanitaire » mal organisée. Les fonctionnaires romains finassent, consultent Constantinople et la corruption se généralise. Les officiers spéculent sur la farine qu'ils vendent aux Goths affamés dans leurs « camps de transit », en profitent pour acquérir filles, esclaves et laissent passer des guerriers en armes… Le cynisme et l'incompétence provoquent bientôt une famine chez les Goths. Et, en 377, c'est la révolte : ces derniers percent la frontière et se répandent en Thrace. Des bandes armées qui rassemblent tout de même quelque 20 000 hommes… Valens, l'empereur d'Orient, qui voit Constantinople menacée, revient à marche forcée du front oriental.



LES RÉFUGIÉS GOTHS, AFFAMÉS DANS DES « CAMPS DE TRANSIT » SE RÉVOLTENT ET FONT VACILLER L'EMPIRE

Harcelés par les cavaliers goths, les troupes de Valens, son état-major et sa cour vont se faire piéger dans un village près d'Andrinople (auj. Edirne, en Turquie d'Europe) que les Goths incendient. Valens et ses proches partent en fumée, le 9 août 378. Certainement l'une des plus… cuisantes défaites de l'histoire romaine !

Il n'en resta rien, sauf la honte, une armée décimée et le sentiment funeste que Rome perd peu à peu la main devant l'assaut des tribus dites « barbares ». Les Huns sortiront de l'Histoire aussi vite qu'ils y sont entrés. En revanche, les Goths, largement romanisés après avoir été matés par le nouvel empereur Théodose, seront les tombeurs de Rome en 410. Les fossoyeurs et, en quelque sorte, les héritiers directs du prestigieux Empire d'Occident. ◆


Télécharger dans
l'App Store




DISPONIBLE SUR
Google play

